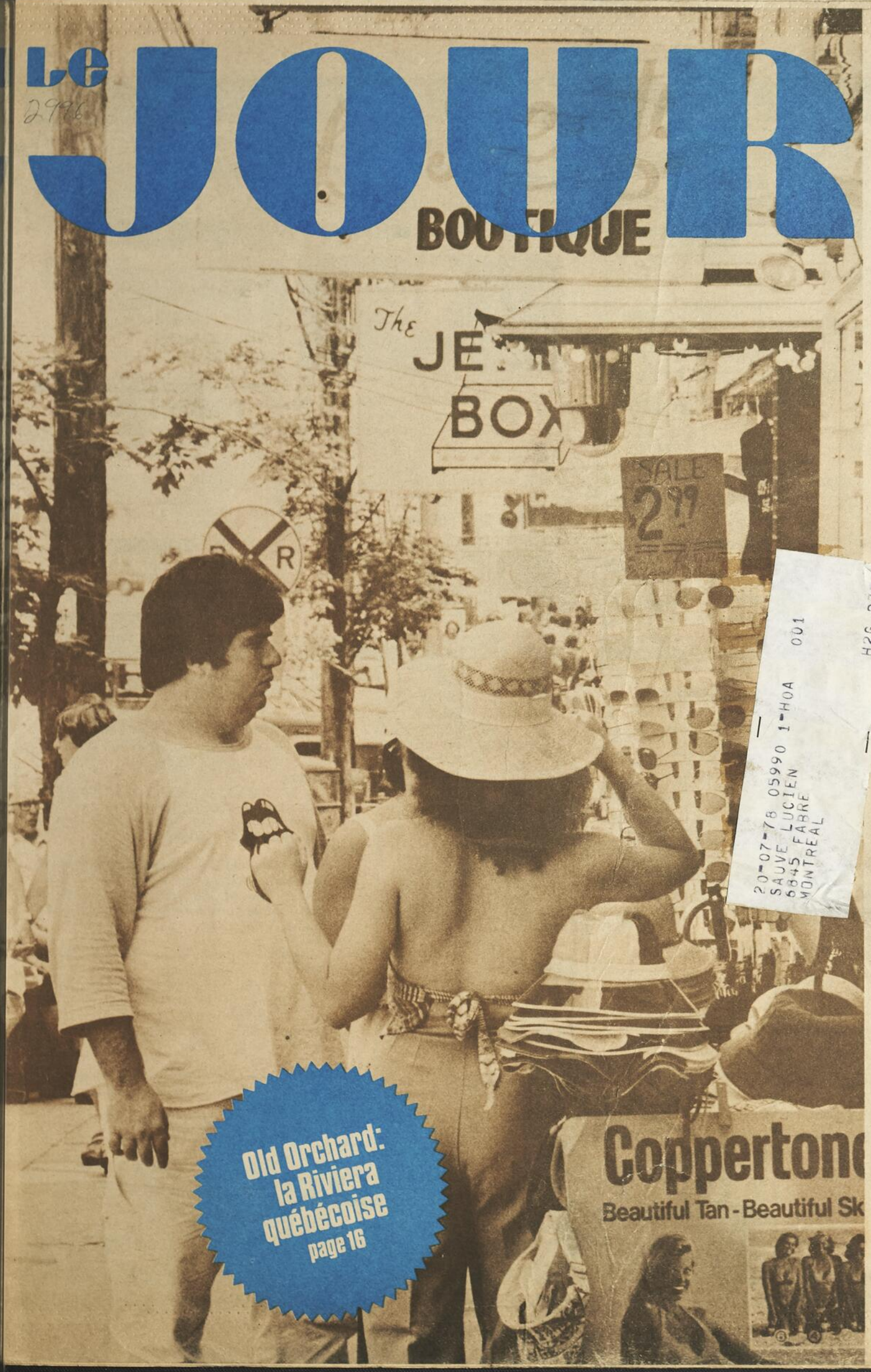
2996

Le JOUR

Hebdomadaire national $1.

Volume I numéro 26
du 29 juillet au 4 août 1977



20-07-78 05990 1-HOA 001 H2G 225
SAUVE LUCIEN
6845 FABRE
MONTREAL



Keith Spicer: le bilinguisme ne sauvera pas le Canada

p. 9

"L'Anglaise" du cabinet de René Lévesque

p. 12

Pierre Perrault parle de l'écrivain québécois après 40 ans

p. 29

Old Orchard: la Riviera québécoise

page 16

Les cartes du Jour...

BÉLANGER & BÉLANGER
AVOCATS
5835, boul. Léger
suite 300
MONTRÉAL-NORD 323-9000

CHARBONNEAU, BRISSON, GUERIN
& ASSOCIÉS
Conseillers en Administration
5835, boul. Léger
Montréal Tél.: 323-8602

louis-laurent gauthier
graphiste-designer
studio
2055 de la montagne
suite #6
après 6 h. tél 843-4844

ARMAND R. BASTIEN & ASS.
Optométristes
Dr A.R. Bastien, o.d.
Dr Y.R. Bastien, o.d.
VISION SOUS NORMALE
VERRES DE CONTACT
STRABISME
DYSLEXIE
7670, Saint-Denis
MONTRÉAL 274-6513

UNTERBERG, BOYER, MAINVILLE, BONIN & ROBERT
AVOCATS
1980 ouest, Sherbrooke
Suite 700
Montréal Tél: 934-0841

Serge Bourdua
Chirurgien Orthopédiste
Saint-Hyacinthe

design
illustration
bande dessinée
MICHEL FORREST
c.p. 422, Marieville
(514) 466-7555

G. Duchemin o.d.
DOCTEUR EN OPTOMÉTRIE
Développement visuo-moteur
Guidance - Évaluation - Rééducation
7160 St-Denis — Montréal — 270-3986
Centre de Développement Visuo- Moteur

TIMBRES-POSTES
CANADA
Collectionnez comme les experts le font, sans accumulation inutile.
Envoyez $1.00 (remboursable au premier achat) pour recevoir nos listes illustrées et vous procurer seulement les timbres qui vous manquent.
OMNIPHILA
Dépt. J. C.P. 729
Station OUTREMONT
OUTREMONT H2V 4N9

DUFOUR & COTE
Avocats
23 est, rue RACINE
Chicoutimi 549-8150

HENRI VINET
NOTAIRE
3860, rue NOTRE-DAME
CHOMEDEY, LAVAL 681-2577

MARCEAU, CLERMONT & CROTEAU
Avocats
1070, Chemin Ste-Foy
Québec (418) 687-5920
André Marceau, C.R.
Micheline Clermont-Marceau, LL.L
Marcel Croteau, LL.L
Claude Gagnon, LL.L

"AU LOTUS NOIR"
Fleuriste
91 ouest, boul. Crémazie
Montréal H2N 1L3 381-1769
OUVERT LE DIMANCHE Sem: de 9 h a.m. à 9 h p.m.
1600, boul. de la Concorde
Duvernay, Laval H7G 2E7 669-3598

ST ADOLPHE D'HOWARD.
Chalet Hiver et été. Endroit retiré. Lac limpide. Vue magnifique 5 pièces. Chauffage électrique. Foyer. Aubaine.
Yvonne Nelson 672-5072 679-1110
Fiducie du Québec, courtier.

CLIMATISEURS
Toutes grandeurs - Marque très connue
Complètement neufs et garantie
Payez aussi peu que $170.00 (5,000 BTU)
MAISON BEAUDET
8723, 10e avenue St-Michel
Tél.: 729-5217

Matelas et sommiers dépareillés - toutes grandeurs $39.00 et plus.
MAISON BEAUDET
8723, 10e avenue St-Michel
Tél.: 729-5217

ATTENTION JARDINIERS!
Congélateurs marques connues, toutes grandeurs
Meilleurs prix en ville
MAISON BEAUDET
8723, 10e avenue St-Michel
Tél.: 729-5217

PROFESSEUR D'UNIVERSITE
veuf depuis 2 ans, 38 ans, très intense, ayant beaucoup voyagé, 2 filles de 15 et 14 ans, habitant une ferme, cherche compagne environ 25 à 30 ans.
Relation d'un an—1er septembre au 30 juin. Pouvant devenir plus permanente.
Si enfant(s) de plus de 3 ans, aucun inconvénient.
Dynamisme, équilibre, joie, goût de la campagne et des choses de l'art.
Pas de pratique religieuse. Politisée. Pourrait suivre des cours à l'Université ou au Cegep et/ou travailler à temps partiel. Usage de la voiture. Grosse tâche de ménage faite par femme de ménage, partage des autres tâches.
Je ne cherche pas une mère pour mes filles, mais une amie mûre et agréable et pour moi une compagne décomplexée aimant recevoir amis.
Envoyer photo(s) ou une autobiographie pour établir contact rapide. Écrire à:
JOURNAL LE JOUR
1435, rue Bleury
Suite 801
Montréal H3A 2H7
a/s Lise Boulet

DISTRIBUTEURS DEMANDES POUR LE COMMERCE LUCRATIF DES PIÈCES D'AUTO
(Expérience non nécessaire)
Un produit hors-pair d'un leader reconnu dans une industrie multimilliardaire à un prix ridiculement bas, présente une opportunité exceptionnelle.
Laissez-nous vous démontrer comment vous pouvez faire autant que $250.00 par semaine à temps partiel et plus de $750.00 par semaine à temps plein, avec des comptes déjà établis de la compagnie. Un investissement complètement sécurisé par un inventaire équivalent.
Pour plus de renseignements, téléphonez frais virés à:
(516) 643-6205 de 9 h à 18 h (H.N.E.)
ou écrire en incluant le numéro de téléphone du domicile à:
MAYCO INTERNATIONAL LTD
1 Mahan Street W. Babylon
N.Y. 11704

UNIVERSITÉ DE MONCTON
recherche
BIBLIOTECHNICIEN (NE)
Bibliothèque Champlain
(Service du Catalogue)

FONCTIONS:
Les fonctions comprennent la vérification du précataloguage et de classement des fiches, la classification des ouvrages, ainsi qu'une variété de tâches connexes.

EXIGENCES:
Avoir complété des études secondaires et des cours reconnus en technique de bibliothéconomie et, de préférence, posséder quelques années d'expérience dans le domaine.

TRAITEMENT:
A déterminer selon la formation et l'expérience.

Faire parvenir sa demande, y compris un curriculum vitae, au:
Service du Personnel
Pavillon Taillon - Local 340
Université de Moncton
Moncton, N.-B.

MATELAS
Toutes grandeurs, marques et qualité à prix d'escompte. Livraison immédiate. Lits queen size, King size, lits ronds ... etc ...
MANUFACTURIER MEUBLES NON PEINTS
Le plus grand choix au pays. Tout pour le foyer, cuisine, chambre, salon, antiquités, etc ...
207 Beaubien est, Montréal
276-9067
790 Atwater, Montréal
935-6716

POUR DES VACANCES RÉUSSIES...
LOUEZ UN CANOT POUR UNE FIN DE SEMAINE
Accessoires inclus
$25
2 ceintures de sécurité
2 avirons
1 support de toit
ou ACHETEZ- EN UN À PARTIR DE $155
Le poste de traite
Canoës-Kayaks
1322 est Bélanger
270-7309 • 866-7095

le Sommaire du JOUR

Hebdomadaire national

Volume 1, no 26
semaine du 29 juillet au 4 août 1977



Notre page couverture

Notre chroniqueur gastronomique habituel, Roch Côté, s'est improvisé vacancier à Old Orchard et nous en livre les secrets(?).

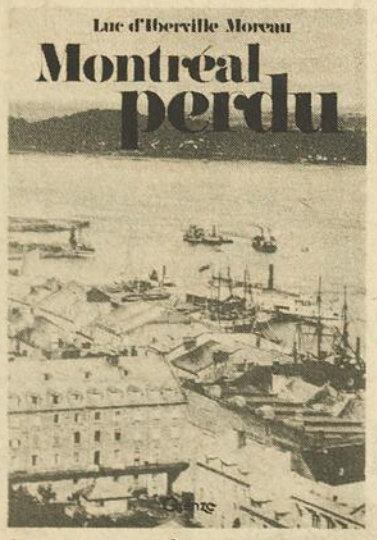
page 16

Conception: Jean Gladu
TRICYCLE
Photo: Jean-Claude Champagne



Beverley Smith nous parle du dur (très dur) métier de Chargée aux liaisons avec le public anglophone du Cabinet du premier ministre. Une interview de Jacques Larue-Langlois

page 12



La semaine à livre ouvert

Après son constat de dépossession de la ville de Montréal d'il y a deux semaines, Alain Pontaut nous commente le triste dossier de sa démolition systématique.

page 23

Courrier et mots croisés

Nos lecteurs nous écrivent ..... pages 4, 6 et 7

Mots croisés ..... page 5

Editorial

Une guerre sociale
par Evelyn Dumas ..... page 8

Commentaire

La gauche française et l'arme nucléaire
par Alain Pontaut ..... page 8

Canada

Keith Spicer: "Préparer dès maintenant l'après-référendum"
par Evelyn Dumas ..... page 9

Le point du Jour
Un bien grand démocrate
par Pierre Vadeboncoeur ..... page 9

Québec

Beverly Smith, anglophone d'exception: Un rôle difficile
par Jacques Larue-Langlois ..... page 12

Colline parlementaire
L'"achat chez nous" dans la pratique
par Jacques Larue-Langlois ..... page 11

Monde

Le Cambodge et Sihanouk, de la République, des "gentils communistes" et de l'horreur
par Robert Cornevin ..... page 13

Le Superfrancoclub des ondes
par la roche Ursule ..... page 14

Reportage

Moi aussi, j'ai été à Old Orchard
par Roch Côté ..... page 16

Chroniques

Les miettes
par le petit Poucet ..... page 11

Référendum
par Pierre Bourgault ..... page 15

"Si nous ne sommes pas en démocratie, qu'on commence sans terder la révolution."
—Pierre Elliott Trudeau, 1942
par Pierre Chaloult ..... page 19

L'air du temps

Des questions concours, et des prix, des prix...
par le professeur Nimbus ..... page 20

Le sombre vilain ..... *page 21*

Les bonnes tables
Une bonne idée pour le centre-ville: la Mansarde
par Roch Côté ..... page 22

Arts et lettres

La semaine à livre ouvert

Montréal en poussière ou Du saccage urbain considéré comme un des Beaux-arts
par Alain Pontaut ..... page 23

Lettres
Cronopes et Fameux de Julio cortazar
par François Hébert ..... page 24

Anecdotes, de Michel Beaulieu
par François Hébert ..... page 25

Arts plastiques
Sherbrooke et la décentralisation
par Yves Robillard ..... page 25

Cinéma
Le cinéma à Terre des Hommes
par Anne Constanty ..... page 26

Deuxième fugue (Van Morrison, Neil Young et The Band) Quand on est le meilleur chanteur au monde, qu'est-ce qu'on fait?
par Bruno Dostie ..... page 27

Théâtre
A l'Escale, un vide qui en dit long...
par Claude Lebuis ..... page 28

Le Théâtre de la Dame de coeur où le mot "divertissement" prend tout son sens
par Claude Lavoie ..... page 28

Musique
Des interprètes québécois qui nous enchantent dont un violoneux
par Pierre Prévost ..... page 28

Témoignage

Trou d'homme
par Pierre Perrault ..... page 29

Chez FRENIERE ET FILS INC. tu peintures et tu tapisses à meilleur marché qu'ailleurs



le massacre des prix se continue!

SEMI-LUSTRE BLANC
PREMIÈRE QUALITÉ
REG.: $12.95
SPÉCIAL $6.95 LE GALLON

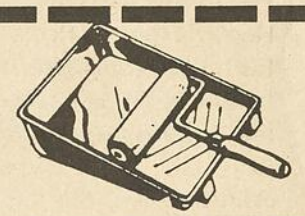
EXTRA SPECIAL LATEX 3 gallons $12

SPÉCIAL GRIS À PLANCHER 3 Gallons $12

GRATIS ●●● 1 ROULEAU DOUBLE DE TAPISSERIE
VALEUR DE $11.50 AVEC CHAQUE ACHAT DE $20 DE PEINTURE ET PLUS

GRATIS
ACHETEZ UN ROULEAU DE papier tenture ENCOLLÉ (en magasin) ET OBTENEZ-EN UN DEUXIÈME Gratuitement

ROULEAUX 75c CH.



272-9743
2 stationnements À VOTRE SERVICE

PEINTURE C-I-L À DES PRIX IMBATTABLES

FRENIERE et FILS inc.
6210, rue Papineau
TÉL. POUR PEINTURE SEULEMENT 272-1033 272-4418

Courrier

La Saint-Jean à Paris... le Québec à Beaubourg

24 juin: Fête "Nationale" des Québécois! Et pour bien nous représenter en terre française, rien de mieux qu'une bonne "Soirée Canadienne" à la sauce de Louis Bilodeau et de Ti-Blanc Richard!

C'est tout un folklore dénaturé et hybride que le Québec a présenté à Paris. Quelque chose comme un "Lyrisme de Woolworth" qui ressemblait à ce qu'on attendait du Québec: un fort accent et de la rusticité à plein. Quand on pense que Bruno Coquatrix lui-même (le grand manitou de l'Olympia) produit "le Festival des Cantons" devant Beaubourg (ce palais des glaces de la culture muséifiée), on a plus qu'à applaudir aux exploits exotiques d'un nationalisme "à tout prix". Même si pour cela le Gouvernement du Québec (et toute la population derrière), se voit cautionner de sa seule présence, en ce lieu si controversé, le grand "scandale" Beaubourg qui n'est ni plus ni moins qu'un "scandale olympique" appliqué à la culture.

Et dire qu'on a tant fait, du temps de l'opposition, pour révéler et combattre les entreprises de "prestige"... il faut qu'à l'étranger on s'en lave les mains et qu'on place même notre tribune sur une plateforme "scandaleuse" qui ressemble à une cage à hamsters pour humanoïdes assoiffés de sensationnel.

Et "Vive le Québec libre" de me répéter, après son feu-général de... une française toute excitée par l'accent qui m'interroge sur la nature et la provenance des costumes. Allez expliquer et décrire un accoutrement semi-western "tout croche" couplé au fléché traditionnel pastellisé et synthétique! Non, vraiment, quelque chose ne fonctionnait pas bien dans tout ça, un malaise devant l'hybride haussé du rang de "représentativité", et une consommation d'exotisme à bon marché. Ce n'est pas parce que le Québec a bon auditoire et qu'il se "vend" bien par les temps qui courent qu'il faut à tout prix exploiter et exporter sans discrétion des gens et des lieux.

Le 24 juin aurait pu se fêter en "famille"! Sans la "spectacularisation" qui fausse tout et qui donne à voir de l'image plutôt qu'une véritable fête, authentique et nationale — non pas un internationalisme de mauvais goût!

Denis Bachand
(Étudiant québécois à Paris)

Langue seconde

Dans votre reportage du 24 juin sur les audiences de la Commission parlementaire chargée d'étudier le projet de loi numéro un, Michel Auger raconte que le représentant de la communauté italienne demande, dans son mémoire, l'enseignement bilingue pour les enfants de sa communauté. En réponse, la CEQ insiste pour que l'enseignement de l'anglais, langue seconde, ne commence pas avant le niveau secondaire, et à cette fin prend note d'une étude de la National Foundation for Educational Research in England and Wales.

L'étude citée n'est pas sans ses critiques, parmi ceux-ci la Nuffield Foundation qui a, pendant les dernières années, promu beaucoup d'innovations dans le domaine des programmes d'études. De l'avis de la Foundation, l'évaluateur du projet de l'enseignement du français au niveau élémentaire n'a pas posé les bonnes questions et n'a pas tenu compte d'éléments autres que celui de la compétence linguistique.

Comme le dit le rapport de l'OSCNU sur l'apprentissage des langues étrangères au niveau élémentaire, il y a d'autres éléments à considérer — des éléments sociaux, politiques, pédagogiques et psychologiques.

C'est à remarquer que, des enseignants impliqués dans ce projet, à peu près la moitié étaient de l'avis que l'enseignement du français devrait commencer à l'âge de 8 ans, alors que 42% tenaient pour l'introduction du français AVANT 8 ans, et seulement 8% ont répondu qu'un tel enseignement devrait débuter à un âge plus avancé.

Le Times Educational Supplement, dans son reportage, a conjecturé que la crise de fond en Grande-Bretagne empêche le développement de l'enseignement du français à ce niveau, et a averti que l'évaluation de la NFER n'a pas de signification pour les situations complètement différentes qui existent en Grande-Bretagne comme dans les autres coins du monde.

Joan Mansfield
Rigaud

A propos du premier juillet...

Je suis, depuis six ans, un nouveau Québécois. J'ai immigré ici avec ma famille par amour de ma langue, de mes origines et de ma culture. Nous sommes venus du Canada, plus précisément du Manitoba. Plus précisément encore de ce qui fut St-Boniface et n'est plus qu'un quartier de Winnipeg.

Je puis vous assurer que, quelles que soient les fictions légales, j'ai changé de pays, de patrie. J'ai quitté un pays anglais. Je suis en pays québécois. J'ai ainsi pu assurer à mon épouse — Suissesse francophone de naissance — la joie de se faire parler en sa langue par nos enfants. Elle ne subira pas le cri joyeux et spontané de ses enfants rentrant d'école: "Hi mom! what's for lunch?"

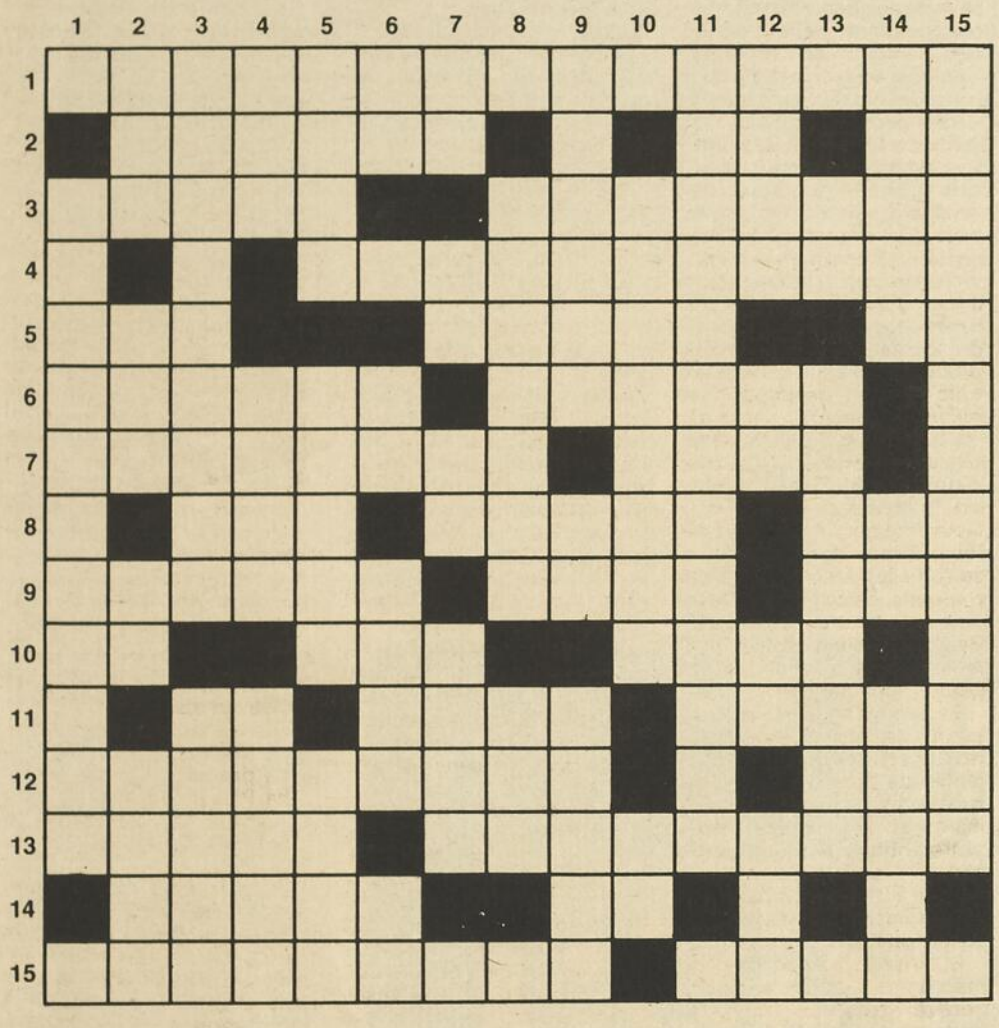
Je conserve de profondes amitiés au Canada (anglais). J'apprécie Shakespeare,

→

L'Inter.... Très INTERessant!
1 CHANCE SUR 125
Pour un p'tit $2.00
TIRAGE: 5 AOÛT

La grille libérée no 25

par Rene Tellier

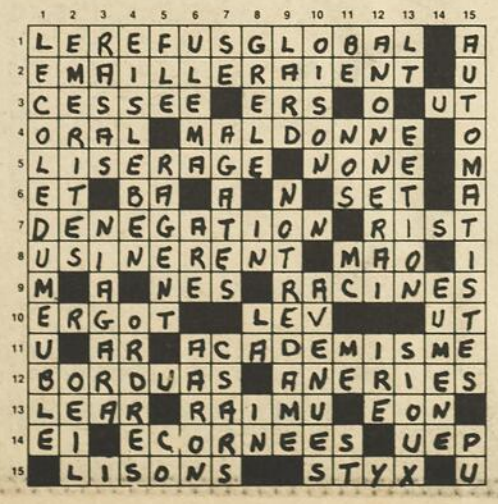


Horizontalement:

1—Titre d'un roman paysan de chez nous. Un ... (4 autres mots).
2—Gifle à Paris, pâtisserie à Montréal - Sans Dieu (épeler) - Grand fleuve de Sibérie.
3—Elle contenait le nom des avocats à ne pas oublier - Chanceuse.
4—A faire dans de nombreux services gouvernementaux.
5—Auteur de "La Manic" - Membrane recouvrant le bec de certains oiseaux - Jumelles.
6—Couper la cime - Celui de M. Sinclair est tout un numéro!
7—Héros du roman dont il est question au no 1 - Victoire de Napoléon.
8—Stupide chez certains ministres outaouais - Limon argileux très fin - Sigle du parti gaulliste.
9—Baie charnue renfermant des pépins - Les immigrants en québécois - Eut confiance.
10—Personnel - N'achèterait pas grand'chose de nos jours - Le capitaine du Nautilus.
11—Se suivent dans l'alphabet - Comme une cassette d'un certain 1er sous-ministre - Dieu marin.
12—Tirent parti - Manière de s'exprimer.
13—Auteur d'une Vie de Jésus - Le 32e président des Etats-Unis.
14—D'un goût âcre - Note de musique.
15—Pseudonyme des Pamphlets de notre écrivain (3 mots) - Obéir.

Verticalement:

1—Une autre oeuvre de notre auteur (2 mots).
2—Arrose Novossibirsk - Soustrait - Contracté - Préfixe (10 à la 12e).
3—Evaluerai - Qui se termine.
4—Inséra - Caches - Contient un chêne.
5—Fleuve et ville du pays des Magyars - Touché - Une multi-nationale qui fait dans le nickel (sigle).
6—Préposition - Facteur que l'on trouve dans les globules rouges du sang - Ceux que la souveraineté du Québec concerne - Devant l'évêque.
7—Pronom - Vieille affirmation - Devant un impersonnel - Employer.
8—Nom de l'auteur en question - Sur la rose des vents.
9—Ane sauvage de Perse - Jumelles - Souvent de vison.
10—Où logent les troupes dans une ville - Possessif.
11—Pas recommandée à trois heures du matin sur l'autoroute (3 mots).
12—Soutien - Précurseur du P.Q. - Pronom - Sens.
13—Cardinaux contraires - Procédé de graveur (2 mots).
14—Pour les voyageurs - Cinq cent un - Ancienne contrée de l'Asie mineure.
15—Feraient voir des objets inexistants.



LE JOUR

Président du conseil d'administration
Bernard Carisse

Rédacteur en chef
Evelyn Dumas

Directeur administratif
Antonio Bertrand

Rédaction
Michel C. Auger, Roch Côté, Michel Forrest, Jacques Larue-Langlois, Lucille Lecompte, Alain Pontaut

Collaborateurs:
Bernard Andrès, Guy Badeaux, Colette Beauchamp, Réjean Beaudoin, Laurent Bégin, Gilles Boileau, Pierre Bourgault, Pierre Chaloult, Anne Constanty, Bruno Dostie, Louis Fournier, Pierre Fréchette, Lise Gauvin, Pierre Harvey, François Hébert, Jacques Hurtubise, Louis Jolin, Pierre Lamonde, R. Laporte, Pierre Prévost, Yves Robillard, Robert Saint-Jean, Pierre Vadeboncoeur, Jean Vézina.

Conception de la page couverture:
Michel Giroux, Jean Gladu.

Publicité
Lise Boulet, Robert Pépin, Normand Senay

Service du tirage
André Lamy, Suzanne Martin

Comptabilité
Ginette Couturier

Secrétaire - réceptionniste
Francine Girard

Le Jour, hebdomadaire national, est publié par Journal Le Jour Inc. qui a son bureau principal au 1435 de la rue de Bleury à Montréal. Il est composé à l'atelier DSC Composition, 385 boul. Lebeau à Ville de Saint-Laurent. Il est imprimé par l'imprimerie Trans-Continentale Inc., 433 boul. Lebeau.

Distribution: Messageries Dynamiques, tél. 332-0680.

Abonnement: $50 par année, $25 pour 26 semaines. A l'étranger: $60 par année, $30 pour 26 semaines. Tarif de l'abonnement aérien fourni sur demande.

Courrier de la deuxième classe, permis no 3299

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec

tél. 842-4821

On s'abonne?

Souscrire un abonnement est une forme précieuse de soutien à votre hebdomadaire

LE JOUR

1435, rue Bleury
local 801
Montréal H3A 2H7
Québec

Par courrier

NOUVEL ABONNEMENT

RENOUVELLEMENT

$25.00 pour 26 semaines

$50.00 pour 52 semaines

(une serie de chèques post-datés est acceptée)

NOM

RUE

VILLE

TEL Code postal

N.B.: Les abonnements commencent au numéro courant et ne sont pas remboursables. Prévoir un délai de une à trois semaines avant le début de l'abonnement. Pour recevoir des numéros déjà parus, écrire au service du tirage en incluant $1. par exemplaire.

LES MEUBLES D'ANTAN INC.



Atelier de meuble artisanal
De styles Louix XIII et québécois
En chêne et pin massifs

NOTRE MAGASIN:

1648A, rue Sherbrooke ouest, Montréal
(métro Guy, sortie St-Mathieu)
tél.: 931-9487

LOUEZ UNE VOITURE
HOCHELAGA DRIVE YOURSELF
VOITURES NEUVES
ET COMPACTES AMERICAINES
2122 MASSON
524-6836

courrier

Chesterton, Dorothy Sayers, C.S. Lewis, et bien d'autres auteurs anglais, que je préfère lire dans l'original. J'estime grandement la culture anglo-américaine. Je n'éprouve aucune animosité à l'égard du pays de passage, le Canada, où mes ancêtres m'ont conduit et qu'ils crurent un moment pouvoir dire le leur. Mais ce serait aujourd'hui mauvaise blague de prétendre que ce pays a répondu à leur espoir.

Je reconnais que ceux de mes anciens compatriotes qui ne se sont pas anglicisés ne sont pas tous venus au Québec. Je reconnais que plusieurs ont choisi de demeurer sur place au Manitoba. J'admire leur lutte pour valoriser leur langue et culture, qui sont miennes. Je leur souhaite franc succès. Mais ce ne sera que succès de survie; aucunement succès de vie. Ils le savent. Ils en ont pris leur parti.

En ce premier juillet, j'ai lu la réclame d'un beau Canada libre. Et j'ai souri. La réclame n'implique-t-elle pas qu'au Canada le Citoyen est libre d'être éduqué dans la langue de son choix? Hors du Québec, hors de quelques réserves occasionnelles, belle blague. Beau rêve. La réclame n'implique-t-elle pas aussi que la nouvelle loi de la langue au Québec porterait atteinte à la liberté canadienne? Si seulement, un jour, le Canada nous avait donné (à nous du Canada-hors-Québec) une partie des droits que cette nouvelle loi confirme aux Anglophones du Québec, nous aurions éprouvé un délire de liberté. Maintenant que la société canadienne s'est hermétiquement refermée sur tant de groupes francophones, ce sera gentil s'il arrive par je ne sais quel miracle qu'elle cède un peu de tous ces droits à ses Francophones. Ce sera gentil, mais folklorique. Et il faudra voir ça arriver... Avec le projet de loi no 1, le Québec laissera une liberté hallucinante à sa minorité anglophone. Si j'ai un beau pays libre, c'est et ce sera longtemps le Québec. Je ne dis pas cela par rancune ou amertume. Ce qui est, est. Je le dis parce que cela est.

Le premier juillet, j'ai écouté le gouverneur général du Canada parler du Canada uni. Je vous fais part de mon sourire. Monsieur Léger a parlé du Canada uni comme d'une affaire de coeur et non d'intérêt. Mais, en même temps, il a évoqué l'anniversaire de la nomination du premier Canadien au poste qu'il occupe. J'ai songé alors que l'Empire britannique a sans doute employé un même jargon avant de devoir accorder l'indépendance à ses colonies. N'est-ce pas que l'Empire était plus vaste que le petit Canada? N'est-ce pas que le coeur pouvait s'enfler à ces horizons sans limite plutôt que de s'enfermer dans le régionalisme canadien, ou australien, ou néo-zélandais, ou rhodésien? Et pourtant les Anglais de l'Amérique du Nord Britannique ont cru que l'indépendance était un lien d'amitié plus fort que l'unité impériale. Et l'on se remémore les signes de cette indépendance.

Le Québec a moins en commun avec le Canada que le Canada avait en commun avec l'Empire. Notre union au Canada n'y gagnerait-elle pas de s'établir sur des bases d'amitié (de dualité) plutôt que sur des bases d'assimilation (d'unité)? Il n'y a pas longtemps, le premier ministre Trudeau se plaignait d'un certain insuccès de sa campagne pan-canadienne: alors qu'il s'adressait (disait-il) à la tête, on ne l'écoutait (et pas trop bien) que par le coeur. D'une façon, le gouverneur général du Canada n'a-t-il pas apporté la réponse au premier ministre Trudeau? L'unité est affaire de coeur et non d'intérêt. J'aime mon pays d'abord, le Québec, comme moi-même. J'estime et aime aussi le Canada, comme quelqu'un d'autre.

Georges Allaire, 33 ans
La Pocatière, Québec.

Lettre ouverte à M. La roche Ursule

Dans le Jour du vendredi 8 juillet 1977, vous écrivez un article fort intéressant sur l'avenir de la politique étrangère du Québec en soulignant et en déplorant le peu d'intérêt que suscite un tel sujet dans l'opinion québécoise. Comme vous le savez sans doute, cela s'explique par notre contexte historico-politique.

Pour ma part, j'ai grandement apprécié votre article et les affaires étrangères ne manquent pas de m'intéresser parce qu'elles visent mes intérêts, nos intérêts. Comme vous le soulignez à juste titre, nous n'avons pas de grands réseaux d'informations qui puissent nous rapporter les échos du monde entier dans une perspective québécoise, ce qui fait qu'"à la longue, on s'habitue à voir le monde avec les yeux des autres, de façon décentrée, impersonnelle, comme un grand spectacle gratuit qui n'a rien à voir de concret avec le Québec, ses réalités, ses besoins, ses actes. Il en résulte que ces événements mondiaux, nous prenons l'habitude de les subir et parfois de les subir sans savoir même qu'ils affectent nos intérêts."

Vous posez une série de questions dont celles-ci: combien de commentateurs essaient-ils de relier ces problèmes (internationaux) au Québec? Qui, parmi le déferlement de rapports sur l'OPEP et l'énergie, a pensé systématiquement pour nous la portée de ces événements en ce qui concerne le Québec? A quand des spécialistes des Affaires étrangères qui, dans les média, sauraient penser Québec tout en pensant monde?

Il est évidemment souhaitable que l'on mette en pratique, d'une façon ou d'une autre, ce que l'on prône. Je vous écris

VOLS NOLISÉS ABC **Treasure Tours** VOLS NOLISÉS ABC

Détenteur d'un permis du Québec pour 1977
Au service des Canadiens depuis 51 ans

PARIS ou LONDRES À COMPTER DE **$299**

DÉPARTS PENDANT LE WEEK-END

Montréal-Londres

Departs le samedi soir de l'aéroport international de Mirabel à destination de l'aéroport de Gatwick.

Date de départ	Date de retour	Séjour	Dernière date de réservation	Prix
Vols de SEPTEMBRE				
SAMEDI 10 SEPT.	Dim. 25 sept.	15 jours	Mer. 27 juil.	$299
	Dim. 9 oct	29 jours	Mer. 27 juil.	$299
	Dim. 23 oct	43 jours	Mer. 27 juil.	$299
	Dim. 6 nov	57 jours	Mer. 27 juil.	$299
SAMEDI 24 SEPT.	Dim. 9 oct	15 jours	Mer. 10 août	$299
	Dim. 23 oct	29 jours	Mer. 10 août	$299
	Dim. 6 nov	43 jours	Mer. 10 août	$299
Vols d'OCTOBRE				
SAMEDI 8 OCT.	Dim. 23 oct	15 jours	Mer. 24 août	$299
	Dim. 6 nov	29 jours	Mer. 24 août	$299
SAMEDI 22 OCT.	Dim. 6 nov	15 jours	Mer. 7 sept.	$299

Tous les départs ont lieu à l'Aeroport international de Mirabel à destination de l'Aeroport d'Orly

Montréal-Paris
les vendredi et dimanche soir

Date de départ	Date de retour	Séjour	Dernière date de réservation	Prix
Vols de SEPTEMBRE				
MARDI 6 SEPTEMBRE	Vend. 23 sept.	16 jours	Sam. 23 juil.	$319
VENDREDI 9 SEPT.	Sam. 24 sept	15 jours	Mar. 26 juil.	$319
	Sam. 1 oct	22 jours	Mar. 26 juil.	$319
	Sam. 8 oct	29 jours	Mar. 26 juil.	$319
	Sam. 22 oct	43 jours	Mar. 26 juil.	$319
	Sam. 5 nov	57 jours	Mar. 26 juil.	$319
DIMANCHE 11 SEPT.	Lun. 26 sept	15 jours	Jeu. 28 juil.	$319
	Lun. 10 oct	29 jours	Jeu. 28 juil.	$319
	Lun. 24 oct	43 jours	Jeu. 28 juil.	$319
	Lun. 7 nov	57 jours	Jeu. 28 juil.	$319
VENDREDI 16 SEPT.	Sam. 1 oct	15 jours	Mar. 2 août	$319
	Sam. 8 oct	22 jours	Mar. 2 août	$319
	Sam. 15 oct	29 jours	Mar. 2 août	$319
	Sam. 29 oct	43 jours	Mar. 2 août	$319
	Sam. 12 nov	57 jours	Mar. 2 août	$319
VENDREDI 23 SEPT.	Sam. 8 oct	15 jours	Mar. 9 août	$319
	Sam. 15 oct	22 jours	Mar. 9 août	$319
	Sam. 22 oct	29 jours	Mar. 9 août	$319
	Sam. 5 nov	43 jours	Mar. 9 août	$319
DIMANCHE 25 SEPT.	Lun. 10 oct	15 jours	Jeu. 11 août	$319
	Lun. 24 oct	29 jours	Jeu. 11 août	$319
	Lun. 7 nov	43 jours	Jeu. 11 août	$319
VENDREDI 30 SEPT.	Sam. 15 oct	15 jours	Mar. 16 août	$319
	Sam. 22 oct	22 jours	Mar. 16 août	$319
	Sam. 29 oct	29 jours	Mar. 16 août	$319
	Sam. 12 nov	43 jours	Mar. 16 août	$319
Vols d'OCTOBRE				
VENDREDI 7 OCT.	Sam. 22 oct	15 jours	Mar. 23 août	$299
	Sam. 29 oct	22 jours	Mar. 23 août	$299
	Sam. 5 nov	29 jours	Mar. 23 août	$299
DIMANCHE 9 OCT.	Lun. 24 oct	15 jours	Jeu. 25 août	$299
	Lun. 7 nov	29 jours	Jeu. 25 août	$299
VENDREDI 14 OCT.	Sam. 29 oct	15 jours	Mar. 30 août	$299
	Sam. 5 nov	22 jours	Mar. 30 août	$299
	Sam. 12 nov	29 jours	Mar. 30 août	$299
VENDREDI 21 OCT.	Sam. 5 nov	15 jours	Mar. 6 sept.	$299
	Sam. 12 nov	22 jours	Mar. 6 sept.	$299
DIMANCHE 23 OCT.	Lun. 7 nov	15 jours	Jeu. 8 sept.	$299
VENDREDI 28 OCT.	Sam. 12 nov	15 jours	Mar. 13 sept.	$299

DÉPARTS ASSURÉS

Ces vols sont régis par les règlements applicables aux ABC de la Commission Canadienne des Transports et ont été approuvés par le Comité des Transports Aériens. Ces vols sont effectués selon un programme de Treasure Tours Intl. Inc. approuvé.
Un acompte minimum de 10% non remboursable doit être versé lors de la réservation. Le solde devra être réglé 46 jours avant l'envolée, après quoi toute annulation de la réservation sera sujette à des frais de service de $100.
Il est possible de prendre une assurance couvrant vol nolisé et voyage. Les prix n'incluent pas la taxe de $8 sur les départs d'aéroports canadiens. Les enfants de moins de 2 ans voyagent gratuitement.

Vols nolisés ABC
VIA *NORDAIR*

N'attendez pas! Réservez dès maintenant avec votre agent de voyages.

cette lettre pour vous suggérer de tenir une chronique dans laquelle vous analyseriez les événements internationaux dans une perspective québécoise en nous démontrant et en cernant nos intérêts dans ces événements mondiaux.

Comme vous l'écrivez, "au vrai, il nous faut apprendre à voir le monde dans une perspective québécoise. Ça n'est ni si fréquent, ni si facile." Et j'en conviens. Néanmoins, à la lueur de votre article du vendredi 8 juillet '77, j'ose croire que vous êtes en mesure de faire un pas en ce sens.

Marc Brosseau
Étudiant
Saint-Jean

Histoire d'un pauvre hère.

J'ai eu un père. J'ai un fils. Mais je n'ai pas d'esprit.

Que faire alors? Te taire et obéir me disait mon père, Mgr. Bourget. Te taire et espérer me dit mon fils, René Lévesque.

J'ai obéi à en perdre conscience. J'espère à en perdre raison. Mais l'esprit ne me vient toujours pas. Je suis un peuple qui avance vers l'arrière — comme dans les tramways —.

En 1840, après une longue phase d'accumulation du capital et en pleine révolution industrielle, j'étais contre le capitalisme, ma mission étant moins de manier des capitaux que de faire rayonner au loin la foi catholique. En 1977, à l'heure où aucune libération nationale n'est possible sans révolution sociale — ni pensable pour qui a de l'esprit —, je suis contre le socialisme, ma mission étant de civiliser le capitalisme en décadence.

Et je me meurs un peu plus de siècle en siècle, à bout de souffle à courir derrière un destin que je ne prends jamais en mains, faute d'esprit d'à propos.

Andrée Ferretti.
Montréal.

Le premier son vraiment québécois...
100,000 watts, 24 heures par jour...
de Sorel à Beauharnois,
du Richelieu au Saint-Laurent
et dans toute la région montréalaise.

CJEL MF 98,5

Paroles et musique des gens d'ici

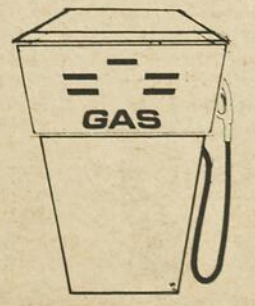
LE PLUS IMPORTANT CONCESSIONNAIRE INDÉPENDANT DE LA RÉGION MÉTROPOLITAINE

PEUGEOT

OU LE SERVICE PRIME LA VENTE


504 SEDAN SL


504 STATION WAGON ESSENCE

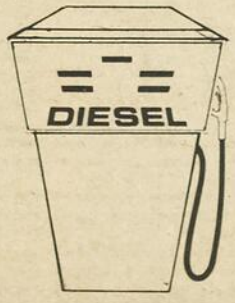



504 SEDAN GL

DEPUIS 17 ANS SPÉCIALISTE DES VOITURES OFFICIELLES FRANÇAISES CITROEN & PEUGEOT

10825 RACETTE, MONTRÉAL-NORD

(Entre Lacordaire et Pie-IX)




504 SEDAN DIESEL


504 STATION WAGON DIESEL

Biarritz

323-1900

éditorial

La guerre sociale

Qui n'a pas eu un coup au coeur en voyant sur le petit écran, la semaine dernière, l'image de grévistes des minoteries sur lesquels on avait tiré à bout portant? Depuis 25 ans, depuis Louiseville, il n'y avait pas eu ce passage d'un conflit de travail à une lutte armée. On en était venu à croire que telle barbarie n'était plus possible. Soudain l'âpreté des luttes sociales fait de nouveau couler le sang des ouvriers.

Ce ne sont pas des événements auxquels on puisse se résigner dans le Québec de 1977, où l'on voulait croire qu'un souffle nouveau était apparu aussi bien sur la scène sociale que dans la lutte nationale. Le sang des grévistes de la Robin Hood entache les espoirs que tant d'entre nous avons nourris. On pourra, et on doit, prévoir par la législation et la réglementation des conditions qui empêchent la répétition du crime. La fusillade du 22 juillet n'en restera pas moins comme une souillure.

Il faut sans doute reconnaître que les minoteries relèvent de la juridiction fédérale et que même si Québec avait déjà adopté la législation tant attendue qui interdirait le recours aux briseurs de grève pendant un conflit, elle ne se serait pas appliquée à la Robin Hood.

C'est une occasion (dont on se serait passé) de noter que les lois fédérales du travail touchent encore une fraction importante des travailleurs québécois. Cette grève des minoteries elle-même, dont la légalité fait en ce moment l'objet d'une contestation en Cour, est un résultat de la politique fédérale de lutte contre l'inflation et de son interprétation par un commissaire qui consacre maintenant à la promotion de l'unité canadienne les efforts qu'il mettait naguère à assurer la zizanie sociale. Même si on n'attend pas grand-chose de ces messieurs d'Ottawa, il faut souligner leur responsabilité certaine dans cette histoire.

Cela dit, il y a fort à faire à Québec pour empêcher de nouvelles fusillades aux portes des usines.

La loi contre les briseurs de grève d'abord. Elle doit tout simplement interdire de remplacer les membres d'une unité de négociation pendant une grève légale. Les grèves pourraient ainsi être moins longues peut-être, mais surtout moins susceptibles de donner lieu à de la violence.

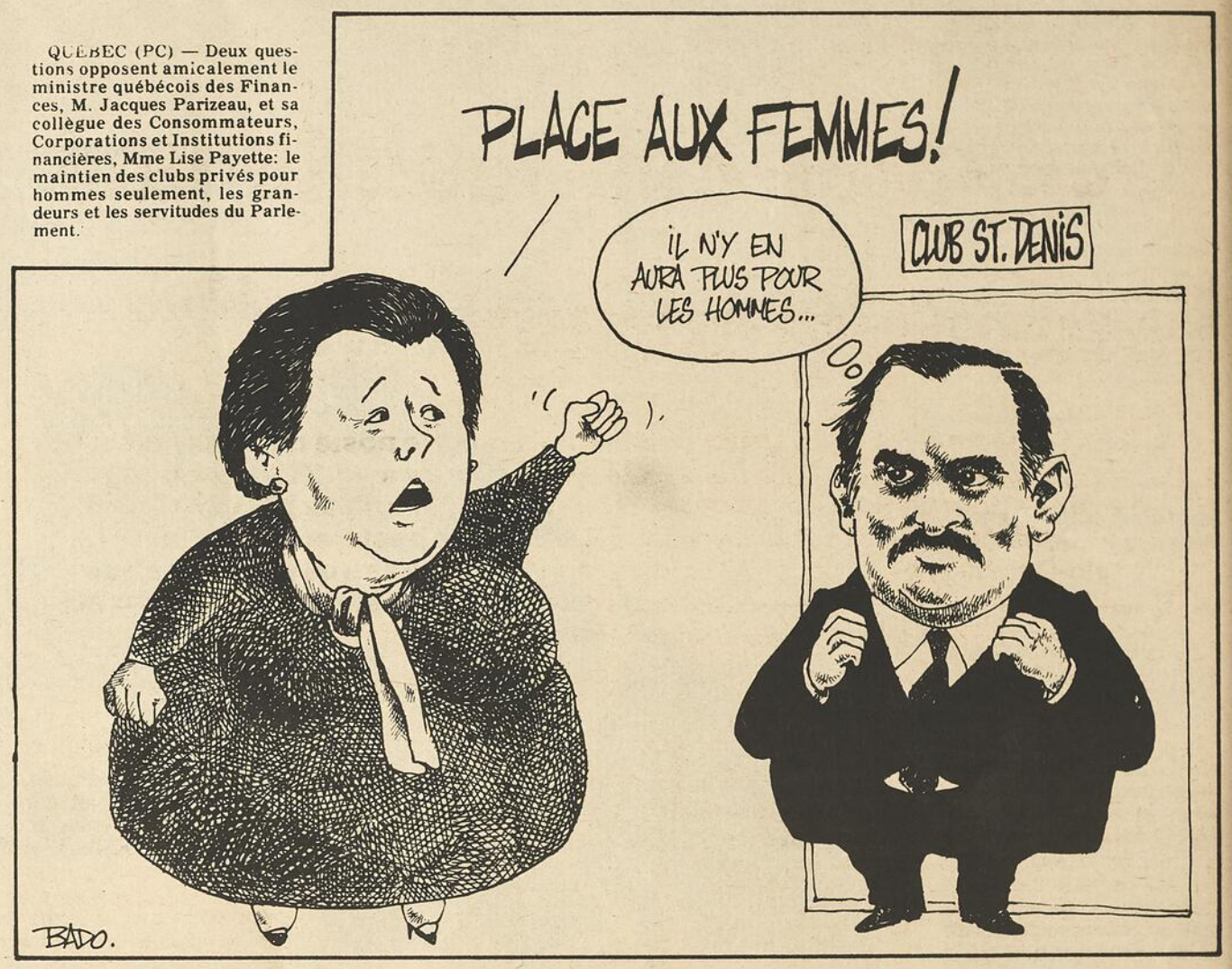
Autre dossier urgent: les agences de sécurité privées, qui seraient maintenant au nombre de 126 au Québec. Il s'agit de forces policières parallèles, peu ou pas entraînées (plusieurs interviews ont montré comment on embauche chômeurs et étudiants, leur mettant des armes entre les mains sans plus de précautions). Leur laisser plus longtemps la liberté totale dont elles jouissent en ce moment, c'est laisser se développer des foyers de violence qui pourraient bien s'étendre au-delà du champ des relations du travail.

L'irresponsabilité criminelle des compagnies qui embauchent ces agences est manifeste. Les hommes aux mains blanches dans leurs bureaux climatisés sont tout aussi coupables que les "agents" qui ont le doigt sur la gachette. Le milieu patronal aurait-il résolu d'aiguiser les conflits sociaux au Québec pour servir des desseins qui débordent le champ des relations du travail qu'il ne procéderait pas autrement que par ce recours sans cesse plus fréquent aux agents et autres fiers-à-bras.

On attend beaucoup, à ce chapitre, du ministre de la Justice, Marc-André Bédard, qui doit apporter au règlement de ce dossier le discernement et la fermeté dont il a fait preuve jusqu'ici dans les affaires qui relèvent de lui.

Evelyn Dumas

QUÉBEC (PC) — Deux questions opposent amicalement le ministre québécois des Finances, M. Jacques Parizeau, et sa collègue des Consommateurs, Corporations et Institutions financières, Mme Lise Payette: le maintien des clubs privés pour hommes seulement, les grandeurs et les servitudes du Parlement.



La gauche française et l'arme nucléaire

"Les forces françaises, prescrivait une loi adoptée par le Parlement français le 3 décembre 1964, doivent, en temps de paix comme en temps de guerre, demeurer sous le commandement national. Ce principe s'applique plus encore qu'à toutes autres aux forces stratégiques équipées d'armes nucléaires dont la France s'est dotée. Les moyens de cette politique constituent un ensemble cohérent et équilibré nous mettant en mesure: de détruire dans les plus brefs délais les objectifs ennemis au moyen des armes nucléaires les plus puissantes; de nous opposer aux tentatives d'invasion ennemies; de maintenir la cohésion et la volonté de résistance de la nation."

À quelques mois des élections françaises, c'est cette politique gaulliste qui se met soudain à diviser, non pas les dirigeants des formations de la majorité mais ce front commun de la gauche socialo-communiste qui eût pourtant bien dû laisser à ses adversaires le championnat de la discorde.

Car ce front de la gauche, au moment de mettre au point son programme de gouvernement, ne se divise pas sur des questions sociales ou économiques. Il ne risque même pas d'être tout à fait en désaccord sur le problème des nationalisations. On trouvera toujours à ces chapitres une solution de compromis: il y a longtemps que le Parti communiste français n'est plus, en admettant qu'il l'ait jamais été, un parti extrémiste. Et d'ailleurs, dénoncé par Moscou en France comme en Italie, au Portugal comme en Espagne, qu'est-ce que l'eurocommunisme sinon un autre nom pour la social-démocratie à l'échelle de la nation? Le plus grand désaccord se situe au niveau de la politique étrangère de la France, et en particulier de sa politique de défense, le Parti communiste ayant en effet pris son partenaire socialiste par surprise en se prononçant récemment pour la force de frappe et pour l'armement atomique. Pourquoi ce revirement? se demandent les dirigeants d'un Parti socialiste dont le principe de renonciation à la bombe atomique est bien connu.

Mais il faut le dire vite. Ce principe bien connu n'est en fait appuyé que par l'aile pacifiste du PS, idéologues et humanistes, antimilitaristes de la vieille tradition jaurésienne ou chrétiens progressistes de plus en plus nombreux à appuyer Mitterand. Moins angélique, l'aile atlantiste, elle, veut une force de frappe, mais intégrée à la stratégie américaine, et elle se demande avec inquiétude si le PCF n'entend pas ainsi modifier les alliances de la France sur le plan international et enfermer l'éventuel gouvernement de la gauche dans une neutralité qui profiterait surtout à l'Union Soviétique, dont la supériorité militaire en Europe est évidente.

Quant aux positions de M. Mitterand, qui devrait trancher le débat, elles ne paraissent guère limpides en ce domaine: ennemi théorique de la bombe atomique, le chef socialiste n'en préconise pas moins dans l'immédiat le maintien de la force de frappe française tant, dit-il, qu'on n'aura pas porté le débat "devant une conférence des pays détenteurs de l'arme nucléaire, en vue du désarmement général".

Un voeu pieux

D'une part, le vrai danger, pour une gauche qui prendrait le pouvoir en France au printemps, risque bien, n'en déplaise aux atlantistes, de venir davantage des États-Unis que de Moscou. Et puis pourquoi ne pas penser que les dirigeants communistes, désormais fort éloignés de l'orthodoxie soviétique, ne reviennent à la politique gaulliste — comme une bonne façon aussi de couper l'herbe sous les pieds de la majorité — que par la volonté d'établir, entre deux géants nucléaires, une neutralité d'autant plus respectée qu'elle est armée?

On verra au prochain sommet de la gauche en septembre comment les adversaires d'une majorité d'inspiration gaulliste parviendront à accorder leurs violons sur ce point essentiel de leur programme de gouvernement.

Alain Pontaut

Canada

Keith Spicer:

"Préparer dès maintenant l'après-référendum..."

Keith Spicer, qui a 43 ans, quitte aujourd'hui même le poste de commissaire aux langues officielles auquel il a été nommé le 1er avril 1970 — poisson d'avril! — pour un mandat de sept ans. "Il y a sept ans, j'étais peu connu au Canada anglais, ce qui était bien. Il fallait à ce poste, au début, un anglo-Quisling, un francophile comme moi. Si on avait su que c'était ce que j'étais, il y aurait eu de l'opposition à ma nomination." Il s'est prêté le mercredi 27 juillet à une longue interview avec LE JOUR.

une interview de Evelyn Dumas photos Jean-Claude Champagne

"Il faut préparer dès maintenant la paix des braves, maintenir les ponts sur le plan humain (entre Canadiens fédéralistes et Québécois indépendantistes) et entamer tout de suite des négociations officieuses sur les rapports nouveaux à établir entre le Québec et (le reste du) Canada", affirme Keith Spicer, au terme d'une interview de deux heures au cours de laquelle j'évitais constamment la question qu'il réclamait sans cesse — sur le bilan de la politique de bilinguisme d'Ottawa — et il repoussait sans cesse le moment de répondre à ma question sur sa réaction aux accords de réciprocité sur la langue d'enseignement proposés aux provinces il y a une semaine par le premier ministre René Lévesque.

Keith Spicer, dont les propos semblent toujours imprégnés d'un optimisme inébranlable, entrevoit "un climat tragique à court terme" dans le débat Québec-Canada. "Des référenda et des élections se succéderont et aboutiront sans doute à l'impasse", croit-il. Éventuellement il faudra selon lui passer "à une deuxième manche, en faisant table rase des formules institutionnelles".

Pour lui, les "formules institutionnelles" c'est tout aussi bien le fédéralisme actuel que le projet d'indépendance véhiculé par le Parti québécois. "Comprenez-moi bien, précise-t-il, j'ai beaucoup de respect pour la recherche de dignité poursuivie par le Parti québécois. Je ne suis pas d'accord avec la solution institutionnelle qu'il propose."

La proposition d'accords de réciprocité sur la langue d'enseignement: "... une astuce tactique... la trouvaille du siècle..."



Il ajoute qu'il croit déceler, aussi bien à Québec chez certains députés et ministres du Parti québécois, qu'à Ottawa, un intérêt vif pour l'ouverture d'une troisième voie dans le débat canadien.

"Si on peut éviter de se laisser aller aux injures personnelles qui entraînent la rupture sur le plan humain... Et si surtout certaines personnes peuvent se dégager de la guérilla quotidienne, au cours des prochaines années, pour préparer la deuxième manche."

Car, tôt ou tard, il faudra en venir aux négociations véritables, "le jeu de cartes, le poker. Ce qui m'inquiète, c'est qu'à Québec, le Parti québécois semble savoir jouer au poker, tandis qu'à Ottawa on joue plutôt au bridge."

Keith Spicer aimerait que dans la guerre psycho-

→

le point du jour

Un bien grand démocrate

M. Trudeau a une réputation de démocrate de principe et de philosophie qui l'a d'abord précédé pendant vingt ans et qui depuis maintenant dix ans le suit...

Il faudra faire un jour l'exégèse de cette pensée démocratique et essayer de comprendre comment celle-ci, malgré la précision pointilleuse qu'il y apportait, n'a jamais eu, quant au vrai fond des choses, grand rapport avec l'homme, ni avec les foules, dont il ne sentait guère l'épreuve et à l'égard desquelles il s'est constamment tenu de fait sur un certain quant-à-soi. La démocratie du point de vue de l'Etat: telle fut toujours plus ou moins la perspective de M. Trudeau. Il a toujours été plus ou moins gouvernant; il n'a jamais été beaucoup un gouverné, ne fût-ce que par Empathie. Ces dispositions, de nos jours, ont tout ce qu'il faut pour faire de lui un bon fédéraliste, c'est-à-dire un bon dominateur de sa patrie d'origine.

Je ne remonterai pas aux Mesures de guerre. Elles exprimaient fort bien de lui ce que sa réputation cachait et elles l'ont fait une fois pour toutes. Mon propos est aujourd'hui plus limité quant à son objet. Il ne s'agit ici que de deux ou trois faits récents, que je m'emploie à souligner à sa manière d'antan, de même qu'il s'employait lui-même à soupeser, sur sa balance de précision, qui était fort bonne, les gestes peu démocratiques des gouvernants d'alors, comme nous le faisions tous avec une précision moindre.

Premièrement, il juge nécessaire d'intimider la presse publique et il le fait effectivement, donnant ainsi le ton, par les interventions de son gouvernement dans ce domaine, de ce qu'il faut faire entendre à la presse privée tout aussi bien. Naturellement, c'est pour redresser l'une et l'autre; ce n'est pas du tout pour faire peser le poids du pouvoir dominant sur la presse et sur les journalistes. C'est simplement pour corriger quelque peu les tendances inquiétantes et sournoises de l'immense masse des moyens de communication appartenant à des intérêts fédéralistes...

Deuxièmement, il fait servir l'argent de l'tat fédéral en tant qu'Etat à l'organisation des citoyens et des groupes de citoyens pour la défense des thèses de son gouvernement au sujet de l'indépendance du Québec, si bien que moi, soussigné, je paie des taxes au gouvernement fédéral pour que M. Trudeau, en tant que premier ministre du Canada, le dépense non seulement pour publier la pensée du gouvernement que je conteste, ce qui après tout est anormal, mais aussi pour mes adversaires comme si j'avais personnellement souscrit à leur caisse. (On demande à M. Jean-Luc Pepin, plutôt candide, le malheureux, si celui-ci ne se trouve pas ainsi à jouer le rôle d'un parti politique, et M. Jean-Luc Pepin répond d'accord et répond tant mieux! C'est extraordinaire!)

Troisièmement, M. Trudeau pervertit avec une belle constance le sens politique et juridique des mots pour les fins qu'il poursuit. Cette semaine encore, il a parlé de "propagande subversive" pour qualifier l'action du Parti québécois, élu démocratiquement et qui ne pratique pas la violence et n'emploie que les moyens pacifiques de persuasion politique.

Des vétilles? Ce ne sont pas des vétilles et c'en est loin. M. Trudeau viole tous les jours les bornes de sa pensée théorique mais non celles de sa nature dominante et c'est celle-ci qu'il faut entendre parce qu'elle est vraiment réelle. Toute politique, pour être lucide et prévoir, doit être extrêmement attentive à la courbe de cette profonde contradiction, qui est aussi un profond mensonge.

Pierre Vadeboncoeur

(suite de la page 9)

logique qui se déroule en ce moment au Canada, on ait recours de part et d'autres aux vieilles manières de l'honneur. "Il faudrait, au-delà des inévitables mensonges qui seront diffusés, maintenir le contact humain, s'assurer que de chaque côté quelqu'un puisse dire aux autres: Écoutez, les gars, on est obligé de faire ça, mais..."

Une retraite calculée

Pour sa part, Keith Spicer veut se tenir à l'écart du débat en vue du référendum. Après sept ans dans la serre chaude outaouaise, il part maintenant pour la Colombie britannique où il fera, à partir de Vancouver, une chronique régulière qui sera diffusée par une quinzaine de journaux anglais et français du Canada et du Québec.

"En politique, dit-il, on se laisse facilement happer par le superficiel, ou par le symbolique. Le symbolique est important, mais il faut aussi s'intéresser à la vie réelle, à la manière dont vivent les gens. C'est ce que je veux retrouver en même temps que ma vie privée."

Il a choisi de s'installer, au moins pour un an, en Colombie britannique, une région qu'il ne connaît pas, pour découvrir une nouvelle perspective sur les problèmes canadiens, et se consacrer au "deuxième volet" du programme suggéré par le rapport Laurendeau-Dunton, à savoir le réaménagement des rapports entre le Québec et le Canada. Le "premier volet", c'était le bilinguisme, auquel il vient de consacrer sept ans.

Devant son insistance à me demander si je n'allais pas, comme le font tous les journalistes, l'interroger sur le bilan de la politique du bilinguisme, je finis par lui expliquer que cette idée de bilinguisme "coast to coast" avait acquis un tel poids symbolique, que tant de gens y avaient vu le salut ou la perte du Canada, qu'il me semblait désormais impossible d'en parler sans idée fixe de part et d'autre.

"Je n'ai jamais cru que le bilinguisme était à lui seul un moyen de sauver le Canada, répond-il. Il m'apparaissait plutôt que c'était, pour employer un mot qu'affectionnent en ce moment certains de mes amis à Québec, **normal** que les citoyens soient servis dans la langue de leurs impôts (il insiste sur cette image, même quand on lui souligne que les impôts n'ont pas de langue, pour bien marquer l'épaisseur concrète de la question) et **normal** aussi que des fonctionnaires puissent travailler dans leur langue."

Pas de reconnaissance

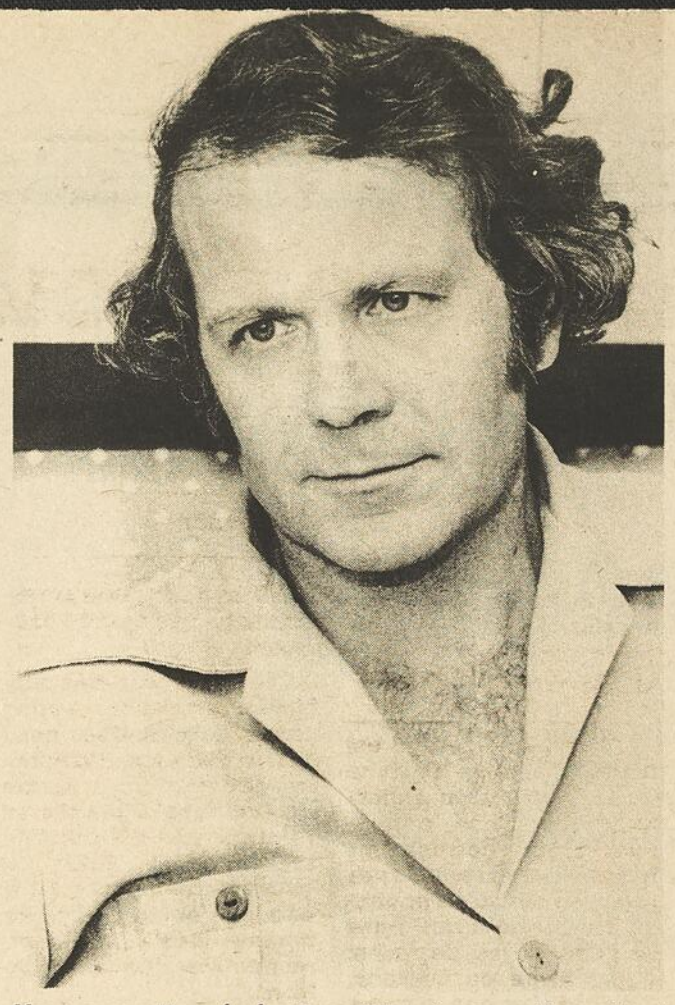
Il ajoute avoir souvent répondu à des Canadiens anglais qui demandaient si le bilinguisme sauverait la Confédération: "Non. C'est comme si vous disiez à une femme que vous avez cessé de battre qu'elle doit être reconnaissante de ne plus être battue."

Cela dit, Keith Spicer est heureux des progrès accomplis par le français depuis sept ans. "Le bilinguisme d'Ottawa, institutionnel, est bien lancé: ce n'est ni un triomphe, ni une tragédie."

Ottawa "a investi des sommes considérables dans le programme de bilinguisme; il ne les a pas toujours gérées avec génie, mais il a fait des efforts énormes". Keith Spicer reproche surtout au fédéral d'avoir mal expliqué à ses propres fonctionnaires la nécessité du bilinguisme. Ce manquement se manifeste aussi dans des sociétés publiques tout spécialement à Air Canada "qui est devenu ma bête noire. Mes reproches à son endroit sont devenus des jérémiades, et même des philippiques."

Les services provinciaux

Au niveau des provinces anglaises, souligne M. Spicer, il est désormais possible aux francophones d'avoir accès à l'enseignement en français dans les trois provinces où se trouvent 90% des francophones vivant hors Québec: le Nouveau-Brunswick, l'Ontario et le Manitoba.



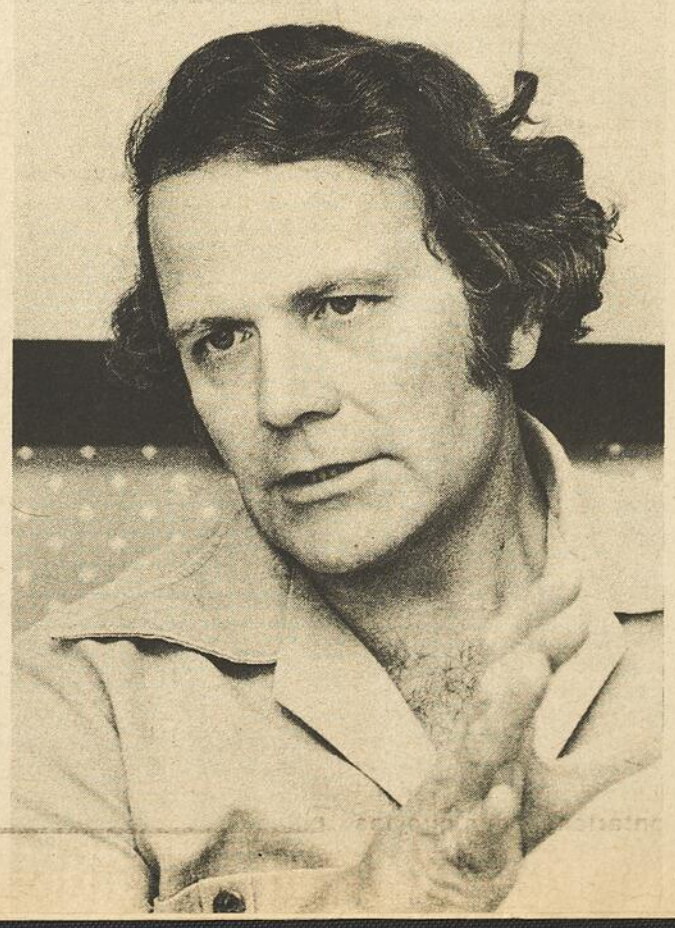
Une nouvelle génération d'Anglo-canadiens "qui souhaitent un dialogue lucide, et non pas le bon-ententisme ni l'affrontement..."

La loi permet cet enseignement dans les trois provinces et si autrefois il s'agissait seulement d'une "permission" laissant aux commissions scolaires locales le pouvoir d'imposer leur véto, en Ontario tout au moins le ministre de l'éducation Tom Symons s'est donné il y a quelques années, par réglementation, la possibilité d'imposer l'ouverture de classes françaises.

Trois autres provinces, l'Alberta, la Saskatchewan et Terre-Neuve, sans le prévoir dans la loi, offrent un enseignement en français.

"Là où les francophones hors Québec ont raison de se plaindre, c'est de ne pas avoir de services de santé ni de services psychiatriques en français. C'est au moment où on est le plus démuni qu'on a le plus besoin d'aide dans sa propre langue", ajoute M. Spicer.

"Je leur dis: d'orangiste à orangiste, qu'est-ce que vous avez fait pour reconnaître vos minorités françaises..."



Progrès subtils

Souvent les provinces anglaises, et notamment l'Ontario, étendent l'usage du français sans en parler, dit M. Spicer, pour ne pas heurter les fanatiques anglophones. L'Ontario fournit par exemple beaucoup de documents publics en français, notamment les permis et les informations sur l'assurance-maladie.

Les progrès les plus remarquables depuis 10 ans, selon lui, se font du côté de l'enseignement du français aux anglophones. Une nouvelle génération de parents, les 25 à 45 ans, considèrent que l'apprentissage du français est utile à leurs enfants et l'exigent pour cette raison, plutôt que pour des motifs de bonne entente. Il s'est même formé récemment un nouveau "lobby": le "Canadian Parents for French".

Ce courant de fond au Canada anglais (il y a maintenant des cours d'immersion en français dans 16 villes; 1,200 enfants anglophones étudient en français à Moncton; 1,500 cette année à Calgary où il y en avait 55 il y a trois ans), ce courant est un des facteurs qui aident les minorités francophones hors Québec, qui trouvent ainsi de nouveaux alliés, affirme M. Spicer.

Les minorités elles-mêmes ont retrouvé de l'élan avec la création récente de la Fédération des francophones hors Québec qui arrive au moment où, selon Keith Spicer, "le mouvement de déclin des minorités est arrêté. Pour la première fois depuis 20 ans il y a l'espoir de renverser l'irréversible. Le taux d'assimilation semble avoir plafonné."

Nouvel esprit chez les jeunes anglophones "qui cherchent le dialogue lucide" avec les francophones, nouvelle force des minorités, mais aussi "les Trudeau-Marchand-Pelletier d'une part et les Lévesque et Cie d'autre part, frères ennemis qui malgré leurs divergences structurales réussissent ensemble à faire respecter le français".

Les accords de réciprocité

À force de se faire répéter la question ("j'ai bien patiné jusqu'ici, non, allez-vous me donner la médaille de bronze?") Keith Spicer finit par en venir à discuter de la proposition du premier ministre Lévesque en vue de conclure des accords de réciprocité entre les provinces pour assurer l'enseignement dans la langue minoritaire.

Une trouvaille astucieuse

La proposition Lévesque, reconnaît Keith Spicer, "a une symétrie séductrice et beaucoup d'astuce tactique: c'est la trouvaille du siècle... Sur le plan intellectuel, elle est irrésistible."

Il admet avoir lui-même eu recours à ce genre de parallélisme en discutant avec des Anglo-canadiens à propos du bill 22. "Je leur disais: question d'orangiste à orangiste, qu'avez-vous fait pour reconnaître les minorités dans les huit provinces unilingues?"

Keith Spicer croit que le premier ministre Lévesque a bien fait de formuler sa proposition, mais il s'attend à ce que les autres provinces la refusent et même en prennent ombrage.

D'autre part, M. Spicer se dit intéressé à la voie interprovinciale vers des changements dans l'ensemble canadien. "Ottawa n'est pas le Canada, dit-il. Il y a aussi des précédents: en Allemagne il y a toutes sortes d'accords entre les leaders."

Et c'est alors qu'il enchaîna sur les propos relatés au début de cet article, sur la nécessité de préparer dès maintenant "l'après-référendum".

●

Nettes

"La Sûreté du Québec ne semble pas trop savoir ce que fait la Gendarmerie royale du Canada au Québec".

Pas nécessaire. On imagine ce qu'on sait pas et c'est ça.

●●●

"Notre tâche (celle du groupe Robats-Pépin) est d'essayer de voir s'il y a des idées qui sont sur le marché..."

Jean-Luc Pépin

Sur le marché. En tout cas, il y a toujours un bon lot d'individus sur le marché. Et pas trop cher.

●●●

"Il s'agira pour nous... de boucher les trous qui se présenteront".

Jean-Luc Pépin

Un certain nombre de trous sont déjà tout prêts à se présenter devant Robarts-Pépin.

●●●

"L'UN propose que l'anglais ait le même statut que le français".

Enfin l'égalité. Plus besoin d'indépendance.

●●●

"Devant les intentions dangereusement restrictives énoncées jusqu'à ce jour par le gouvernement Lévesque.... le texte des députés libéraux respire une tolérance.... comme une bouffée d'air frais...."

Claude Ryan *Le Devoir*

"Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,

"Et mon coeur de vos voeux fait sa béatitude."

Molière **Tartuffe**

●●●

Cette semaine, à Montréal, grave querelle entre Shami Vishnou Devananda, du Sivananda Yoga-Vedanta, et Maharishni Mahesh Yogi.

On pourrait peut-être suggérer à Mgr Lefebvre d'aller placer son mot.

●●●

Parents representing English language schools from Aylmer to Gaspe voted overwhelmingly last night to ask their school boards to defy Bill 101 and open English schools to all who apply, including francophone students. The Montreal Star, 26 juillet

Simplement pour prévenir ces parents-là, à qui le gouvernement reconnaît un système d'enseignement complet pour les anglophones, qu'ils commencent à taper sérieusement sur les nerfs du Petit Poucet.

●●● **Le Petit Poucet**

Tribune parlementaire

"L'achat chez nous" dans la pratique

par Jacques Larue-Langlois

Les journaux de la semaine dernière nous apprenaient que le ministre des Transports du gouvernement ontarien avait ordonné qu'un contrat de 39 millions 600 mille dollars, pour la construction de 190 nouveaux tramways, soit accordé à la société Hawker-Siddeley, de Thunderbay en Ontario, alors que la compagnie québécoise M.L.W. Bombardier avait présenté la soumission la plus basse, à 37 millions 200 mille dollars, soit une différence de 2 millions 400 mille dollars. C'est bien sûr dans le but de protéger son économie "nationale" que le gouvernement ontarien a agi de la sorte à un moment où son taux de chômage est également très élevé.

Monsieur Garneau

L'opposition parlementaire à Québec ne devait pas manquer de profiter de l'occasion pour tenter de mettre le gouvernement en contradiction avec sa propre politique d'achat chez nous. C'est le critique libéral en ces matières et ex-ministre des finances du Québec dans le gouvernement Bourassa, Raymond Garneau, qui tira le premier. Il avait cependant visé, en la personne du ministre d'État au développement économique, Bernard Landry, un des porte-parole du gouvernement le mieux capable de se défendre dans une telle situation. Sa question partait déjà d'un préjugé: **"Est-il vrai que le ministre d'État au développement économique se soit déclaré d'accord avec la décision du gouvernement de l'Ontario et qu'il se serait même réjoui d'une telle décision qui, pourtant, prive plusieurs centaines de travailleurs québécois d'un apport économique important, au moment où le taux de chômage est élevé?"** Voici la réponse du ministre, telle qu'elle apparaît au Journal des débats du jeudi 21 juillet:

M. Bernard Landry

"M. le Président, il est toujours pénible de faire face aux effets du protectionnisme. Par conséquent, ma réponse est formelle: je ne me suis pas réjoui du fait qu'un contrat ait été donné à une firme de l'Ontario au détriment d'une firme du Québec, d'autant plus que, d'après M. Laurent Beaudoin, président de l'entreprise, il avait eu des assurances convenables du gouvernement de l'Ontario qu'aucun facteur de discrimination ne serait introduit dans l'attribution de ce contrat, ce qui l'a incité à encourir environ $200,000 de dépenses par sa firme, pensant de bonne foi être traité convenablement par le gouvernement de l'Ontario. Ce sont des affirmations, évidemment, du président Beaudoin, que je ne prends pas à ma charge, mais je dis que, s'il a raison, une injustice a visiblement été commise à l'encontre de l'intérêt de son entreprise.

"Ceci dit, nous avions toujours prétendu, lors de l'élaboration de notre propre politique d'achats, que le gouvernement de l'Ontario, depuis longtemps, pratiquait une politique discriminatoire à fins économiques au bénéfice de l'économie ontarienne. Il vient de nous en donner la preuve flagrante et spectaculaire à l'occasion de ce contrat. Ce n'est pas une chose dont il faut se réjouir; c'est, par ailleurs, une chose que n'importe quel homme politique, M. le Président, peut comprendre facilement. En effet, dans une conjoncture difficile comme celle de l'Ontario présentement, qui est à un niveau de chômage historique, les pressions sont évidemment très fortes sur les pouvoirs publics ontariens pour que les commandes gouvernementales protègent l'économie.

"Ce n'est pas une attitude souhaitable à long terme. Si le Québec avait 2% de chômage, il devrait abandonner toute forme de politique d'achats et l'Ontario devrait faire la même chose. Mais ce gouvernement est face à une conjoncture difficile comme tous les gouvernements de l'Amérique du Nord."

Revenant à la charge pour prétendre qu'il s'agissait là de **"l'exemple le plus patent de la faillite de la politique d'achats du gouvernement du Québec"**, Raymond Garneau se vit répondre par le ministre Landry:

"Quand son partenaire commercial est protectionniste, ne pas l'être est de la naïveté et de l'irresponsabilité, bien que je réprouve théoriquement le protectionnisme en soi et que je souhaite que, par négociation bilatérale ou amélioration de conjoncture, toute mesure protectionniste finisse par disparaître."

Pressé par le chef de l'opposition officielle, Gérard D. Lévesque, de déclarer s'il était **"prêt à intervenir auprès de son homologue de l'Ontario afin que le gouvernement ontarien revise cette décision à la lumière de la politique d'achats"**, le ministre du gouvernement Lévesque devrait mettre un point final à la question:

Monsieur Landry

"Je ne suis prêt, M. le Président, à aucune intervention ponctuelle qui ressemblerait à de l'ingérence dans les affaires d'un autre gouvernement. Cependant, comme je l'ai dit aux moyens d'information, je le dis à cette Chambre, et je le ferai savoir directement s'il le faut au gouvernement de l'Ontario, le gouvernement du Québec est disponible pour des négociations bilatérales en cette matière."

Une armée d'opérette

Le premier ministre René Lévesque affirmait, en fin de semaine dernière, qu'un Québec indépendant aurait besoin d' "au moins une petite armée" pour traiter des cas d'urgence comme une grève de la police ou la participation aux missions de paix des Nations Unies.

Quel que soit l'usage qu'on veuille en faire, une armée est constituée de gens qu'on entraîne à détruire et à tuer et dont la promotion interne tient à une très forte compétition aux fins de déterminer qui assassine légalement le plus et fait preuve de la plus grande inventivité dans le domaine de la destruction. Il est difficile d'imaginer ce que quelque cinq ou dix mille soldats québécois pourraient faire pour empêcher les gigantesques machines de guerre des grandes puissances de s'employer à casser la gueule des honnêtes gens.

Pour sa part, le ministre de l'Immigration dans le cabinet Lévesque, Jacques Couture, trouve toute idée d'armée complètement ridicule. Lui-même lieutenant de réserve dans l'infanterie canadienne par suite de sa participation au programme d'entraînement des officiers à l'époque lointaine où il faisait ses études, le ministre, qui risquerait d'être appelé

→



L'étudiant Pierre-Marc Johnson était près de la porte principale de l'Hôtel-de-Ville de Montréal, le 24 juillet 1967, cependant que son père, premier ministre du Québec, se trouvait, lui, aux côtés de de Gaulle, sur le balcon qui allait retentir du fameux cri. Le jeune ministre du Travail s'est associé à la manifestation organisée dimanche dernier par la SSJB pour célébrer ce cri prémonitoire, qu'il a pour sa part défini comme le sommet bien contrôlé d'une escalade en forme de stimulation, sinon de pré-reconnaissance internationale.

(photo Bertrand-Boursier)

(suite de la page 11)
sous le drapeau canadien dans l'éventualité d'un conflit armé entre le Québec et le Canada, accepterait tout au plus la présence de "hussards empanachés" à l'occasion de réceptions officielles du chef de l'État québécois.

À son avis, il vaudrait mieux envisager la constitution de "l'armée de paix" du Québec, qui aurait pour mission d'aller par le monde expliquer aux populations que "la guerre n'est plus possible et que nous sommes forcés de faire la paix."

Notre économie ne se porte pas si mal

Petite nouvelle émise par communiqué le 15 juillet dernier et passée inaperçue dans la plupart des media d'information pour qui le Québec est en très mauvaise posture économique:

"Le ministre des Finances, Jacques Parizeau, a annoncé ce matin, à Québec, que l'Hydro-Québec vient de conclure en Europe ce qui constitue le plus important emprunt à long terme en eurodollars jamais réalisé par qui que ce soit sur ce marché financier.

"Il s'agit en effet d'un emprunt de "125 millions, en eurodollars, comportant une échéance de quinze (15) ans. Cet emprunt a été offert au pair, il portera un intérêt de 9%, et il aura un rendement approximatif de 8.81%."

À l'ère de l'électronique

Entendu à la Chambre et inscrit au **Journal des débats,** un jour où l'Assemblée nationale perdait son temps à débattre une motion du leader parlementaire de l'opposition officielle, Jean-Noël Lavoie, à l'effet "que cette assemblée est d'avis que le référendum sur la seule question de l'indépendance devra se tenir d'ici le premier juillet 1978", après que le présentateur de la motion ait littéralement tué le temps mis à sa disposition en ergoties inutiles:

M. Charron: Une question de règlement, M. le Président.

Le Président: M. le député de St-Jacques, sur une question de règlement.

M. Charron: Je pense que nous entendons cette cassette depuis vingt minutes, M. le Président.

●

Beverly Smith Anglophone d'exception: un rôle difficile

par Jacques Larue-Langlois

Relationiste du cabinet du premier ministre auprès des Anglophones, conseillère de ce dernier en ces matières et seule Anglophone de l'entourage immédiat du gouvernement, Beverly Smith se sent un peu coincée entre les revendications des Anglo-québécois et les politiques mises de l'avant par le gouvernement. Elle s'en est ouverte à notre correspondant à Québec.

"Je partage certaines des inquiétudes des Anglophones québécois face au projet de loi 101, car il est impossible d'en connaître les vraies répercussions avant que la loi n'ait été en vigueur pendant un certain temps. Beaucoup d'Anglophones croient que si cette loi est aussi dure, c'est en vue de les chasser du Québec afin que la thèse de l'indépendance l'emporte lors de la tenue du référendum. Il est regrettable que les législateurs aient tendance à négliger l'aspect humain dans leurs travaux."

Mon interlocutrice, Beverly Smith, n'a pas plus de trente ans, elle est absolument charmante et occupe, depuis mars dernier, les fonctions de relationniste et de conseillère spéciale auprès du cabinet du premier ministre du Québec, servant en quelque sorte de lien entre le Conseil exécutif et la population anglophone du Québec, qui n'est pas représentée au sein du parti ministériel. Son double rôle consiste à la fois à répondre aux invitations des Anglophones devant qui elle doit prononcer des causeries et conférences en vue de leur faire part des motivations profondes des politiques québécoises dans les domaines qui les intéressent et, par ailleurs, à prêter l'oreille à la communauté anglophone dans le but de faire part de ses sentiments aux différents paliers du gouvernement. A cette fin, elle passe la moitié de ses heures de travail à Montréal et l'autre moitié à son bureau du "bunker" de la vieille capitale.

D'où vient-elle?

C'est de ce tout petit bureau qu'elle nous explique comment elle en est arrivée à occuper ces fonctions. "Journaliste à la pige comme rédactrice et traductrice, j'avais rédigé, l'an dernier, une traduction anglaise du programme du Parti Québécois. Ayant constaté une grande inquiétude chez mes compatriotes qui se sentaient vraiment à l'écart du pouvoir par suite du fait qu'ils n'étaient aucunement représentés au gouvernement, je n'hésitai pas un moment à postuler l'emploi que tentait de combler, depuis déjà quelques temps, le cabinet du premier ministre."

Fille d'immigrants juifs de l'Europe de l'Est, Beverly Smith est elle-même originaire de Sault-Ste-Marie, en Ontario, où elle a commencé à apprendre le français au début de son cours secondaire. Elle suivit ensuite le programme de langue et de littérature française et allemande de l'Université de Toronto et vécut un trimestre à Strasbourg, en France, à la frontière des deux cultures qui l'intéressaient. Le français qu'elle parle puise à un riche vocabulaire, n'est entaché d'aucune faille grammaticale ou syntaxique et s'agrémente d'une douce tonique anglaise.

Des préjugés à combattre

"J'ai beaucoup de respect", professe-t-elle, "pour les gens avec qui je travaille présentement et, même si nous ne possédions, au départ, aucune expérience commune, on s'aime bien et nos rapports sont excellents. C'est leur jeunesse qui m'a frappée d'abord. Je rencontre par ailleurs beaucoup de gens intolérants qui n'aiment pas les Anglais et qui détestent entendre de l'anglais à la radio. Une telle attitude, accentuant l'écart culturel entre Anglophones et Francophones, constitue une injure envers ceux qui ont fait preuve de bonne volonté en vue de s'assimiler à la culture québécoise. Il importe que nous nous orientions vers une société ouverte et que, de part et d'autre, nous fassions preuve de bonne volonté et d'un minimum d'éducation.


Jean Fiset

"On a tendance à croire, chez les Québécois francophones, que les Anglais sont riches. Or, le revenu de plusieurs d'entre eux les situe en deçà du seuil de pauvreté et plusieurs groupes minoritaires, comme la communauté juive, ont subi, comme les Canadiens-Français, maintes discriminations. Le fait d'appartenir moi-même à un autre groupe minoritaire me permet de comprendre les frustrations des gens d'ici et il est évident que les Juifs en général ressentent beaucoup de sympathie à l'égard des francophones, mais les Européens qui ont subi de profonds bouleversements sociaux se méfient naturellement du nationalisme en se souvenant de certaines occasions où il a nettement débouché sur le fascisme."

Un rôle difficile

Beverly Smith trouve sa situation difficile du fait qu'elle ne peut prendre parti ou se prononcer devant les gens qui lui adressent leurs opinions — et souvent leurs plaintes — mais doit se contenter d'écouter et de transmettre leurs réactions au gouvernement. "Je ne suis pas, à proprement parler, une Ombudswoman des Anglophones québécois, car je ne puis prendre action par suite de leurs revendications, ce qui n'est pas sans me causer certaines frustrations. Ainsi, plusieurs groupes de citoyens qui ont présenté des mémoires à la Commission parlementaire étudiant le projet de loi numéro Un m'ont demandé de mettre M. Lévesque au courant de leurs sentiments, une requête que je dois me contenter de remettre au premier ministre, sans plus.

"Je suis par ailleurs bouleversée par certaines manifestations de racisme québécois, telle l'importance accordée par le ministre Camille Laurin au mémoire, que je ne qualifierai pas, de Raymond Barbeau, devant la Commission parlementaire.

L'avenir du Canada

"Je ne crois pas qu'il soit possible pour un Anglophone habitant au Québec d'avoir la même optique qu'un Anglophone d'Ontario, dans le sens où les Anglophones du Québec se sentent eux aussi très enracinés et très Québécois, même s'ils bénéficient d'une double appartenance. Je pense qu'il est trop tôt pour savoir comment tourneront les événements en définitive, mais, à mon avis, les mesures utilisées jusqu'ici pour promouvoir l'unité canadienne (fête du Canada, promotion de la fierté nationale, etc...) ne sont pas très efficaces et proviennent d'une vision très courte. Il faudrait avoir le sens du Canada pour lui-même et accepter peut-être d'envisager une nouvelle division du pays en régions, ou quelque chose du genre... En acceptant l'existence des deux systèmes scolaires parallèles, comme on a des systèmes parallèles en radio et en télévision, on s'expose peutêtre à rapprocher les deux groupes.

"Quant à l'avenir de la communauté anglophone du Québec, je crains n'avoir que peu de raisons de m'en réjouir: plusieurs des Anglophones québécois vont partir et la communauté va diminuer considérablement. Certains Anglophones de la région de Québec m'ont confié qu'un de leurs problèmes principaux était constitué du fait que la moitié au moins des élèves de leurs écoles anglaises sont des Francophones et qu'ils ne voient absolument pas comment ils pourront maintenir leur système scolaire autonome sans cet apport qui leur sera dorénavant refusé. Ils se sentent menacés et avec raison. De plus, en général, les jeunes Anglophones ont tendance à quitter en majorité une ville comme Québec pour aller s'installer dans des centres où ils se sentiront plus à l'aise, à Montréal, ailleurs au Canada ou aux Etats-Unis. Cela m'attriste beaucoup de voir les problèmes humains qui découlent de tout ça."

Beverly Smith insiste pour nous dire que son contrat est à court terme et que sa prolongation dépend essentiellement de l'utilité avérée du poste qu'elle occupe. "Je voudrais éventuellement", conclut-elle, "retourner au journalisme où je pourrais peut-être, à la lueur de ce que j'aurai appris ici entre autres choses, "couvrir" le Québec sur le plan politique et/ou culturel."

●

Monde

Le Cambodge de Sihanouk, de la République, des "gentils communistes" et de l'horreur

par Robert Cornevin

18 Octobre 1945. Je monte dans un avion japonais à l'aéroport de Saigon, à destination de Phnom Penh. C'est un avion japonais de guerre, rafistolé avec de la ficelle, du fil de fer, des rustines, un avion à la Dubout, dont les trois responsables, officiers japonais, vaincus, disciplinés, gants blancs, sabres au côté, nous accueillent. Nous sommes quatre Européens, dont deux Britanniques qui appartiennent à l'état-major du Général Gracey, un agronome Français qui rejoint la plantation d'hévéa de Chup et le signataire de ces lignes qui porte encore un uniforme de lieutenant. Nous quittons Saigon, ville en guerre, encore traumatisée par le massacre de la cité Héraud. On tire encore dans une banlieue qui est sous le contrôle des révolutionnaires vietnamiens de ce que l'on appelle le Viet Minh. Une heure plus tard, l'avion atterrit à Pouchentong l'aérodrome de Phnom Penh. Nous sortons de la guerre pour entrer dans la paix des rizières, des fleuves, des pagodes, ce que Guy Porée appelait le "domaine du pointu et du retroussis". J'allais passer deux années dans ce merveilleux pays, où j'aurais le privilège de fréquenter la jeunesse cambodgienne et les ministres Khmers et les chercheurs de l'École française d'Extrême-Orient, qui travaillent sur les ruines d'Angkor, alors que l'administration cambodgienne est remise en place.

Parmi les Français qui m'ont initié au Cambodge, Robert Garry, devenu professeur de géographie à l'Université de Montréal, Jean Vincent, qui fut longtemps responsable du mouvement de jeunesse du Cambodge, Guy Porée et son épouse Évelyne Maspéro, qui ont écrit sur le Cambodge une série d'ouvrages absolument remarquables.

J'ai quitté le Cambodge en juillet 1947, il y a tout juste trente ans; j'ai quitté un pays de paix, d'amitié, d'humour. Mes longs séjours en Afrique ne m'ont jamais fait oublier ce que représentait dans l'Asie en tumulte cette oasis de paix. Le 15 avril dernier, le Révérend Père François Ponchaud venait à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, nous entretenir du Cambodge, tel qu'il l'a connu, vécu et tel qu'il le suit dans son martyre.

Sur le Cambodge tel qu'il est depuis deux ans, nous n'avions que des reportages isolés. Nous avons maintenant quatre livres, publiés en quelques mois, témoignages engagés sur un pays où plus d'un million d'habitants seraient morts.

Un point de vue communiste

C'est d'abord **Phnom Penh libérée,** de Jérôme et Jocelyne Steinbach (1), avec en sous-titre **Cambodge: l'autre sourire,** publié par les éditions Sociales (communistes) et achevé d'imprimer le 6 février 1976. Le livre a donc été écrit à chaud, au lendemain du rapatriement des coopérants. Jérôme Steinbach, ingénieur chimiste, diplômé de l'École normale supérieure de chimie de Montpellier et sa femme Jocelyne, institutrice, sont arrivés au Cambodge en 1973. Leur témoignage est un témoignage engagé. Les auteurs n'aimaient pas le régime Lon No1 ni les coopérants français, ni les Américains... ils ont donc tendance à trouver les Khmers rouges bons, gentils. Pas un mot des massacres. Ils s'insurgent contre les articles de la presse parisienne, dénonçant les assassinats commis. C'est un journal de bord assez sommaire de ce qu'ont vécu les auteurs à Phnom Penh lors de l'arrivée des Khmers rouges. Les dernières citations de la presse "capitaliste" sont d'octobre 1975. On veut croire que Jocelyne et Jérôme Steinbach n'ont pas été mis au courant de ce qui a suivi.

Après le témoignage de coopérants marxistes dont on veut croire que la bonne foi ait été surprise, trois livres paraissent coup sur coup: ceux d'un journaliste, François Debré, d'un missionnaire, François Ponchaud, d'un fils de l'Indochine, magistrat et avocat, témoin privilégié des événements, Jean Morice.

François Debré et la Révolution de la forêt

Lorsqu'on est petit fils du professeur Robert Debré qui, à 95 ans, stupéfie tous ses auditoires par son étonnante jeunesse de coeur, fils de Michel Debré qui a marqué toute une partie de la vie politique de la Vème République, il n'est pas facile de se démarquer d'une telle lignée. C'est dans le journalisme que François Debré a trouvé sa voie. Il s'était déjà signalé, mis à part deux romans, par un étonnant reportage sur le Biafra (Biafra an II) et par **les Chinois de la Diaspora.** Ce journaliste de 35 ans (il est né à Toulouse en 1942), avec **Cambodge: la révolution de la forêt,** il retrace l'histoire du Cambodge des trente dernières années, avec Sihanouk super star, et les événements qui se sont succédé dans ce pays. Le témoignage de Ouk Samith, de la province de Battambang, est particulièrement intéressant et précieux. Mais François Debré nous fait connaître les événements d'avril 1975, l'exode et l'existence de ces maquis blancs, groupant quelques centaines d'hommes munis d'armes de récupération et qui représentent un élément d'espoir face au comportement du gouvernement communiste Khmer.



Un missionnaire

Né en 1938 dans une famille paysanne de Savoie, le R.P. Ponchaud appartient à la Société des missions étrangères. Il a vécu dix années au Cambodge, cinq années sous le régime de Sihanouk, cinq sous le régime républicain de Lon No1. Chargé d'un foyer d'étudiants Khmers et responsable d'un comité de traduction, il était à Phnom Penh le 17 avril lors de l'entrée des troupes communistes. Parlant couramment la langue khmère, il a interrogé les réfugiés du Cambodge démocratique, il a écouté également la radio de Phnom Penh. 94 témoignages ont été retenus, dont 77 émanant de réfugiés khmers en Thaïlande, 17 de réfugiés au Vietnam, 32 réfugiés ont écrit eux-mêmes leurs relations en langue khmère, totalisant 169 pages manuscrites; 24 autres ont rédigé leurs relations en français. L'ensemble nous donne un extraordinaire témoignage. Les chiffres qu'il donne (un million de morts), les informations qu'il a pu obtenir, telle celle concernant Sihanouk contraint de travailler dans la rizière pour vivre, sont criants de vérité.

Un magistrat eurasien

Après un journaliste, après un missionnaire, c'est un Eurasien, ancien magistrat et ancien avocat, ancien conseiller de Sihanouk et du gouvernement cambodgien, Jean Morice, qui, après avoir vécu 45 années dans cette région du monde, dont les 25 dernières années au Cambodge, nous donne un bilan d'une exceptionnelle ampleur. Après une présentation historique du Cambodge, il décrit les difficultés rencontrées par Sihanouk dans la conduite des affaires du Cambodge depuis son avènement, jusqu'à sa destitution le 18 mars 1970. Du point de vue d'un témoin privilégié, il nous renseigne sur la carrière de Sihanouk, son habileté dans les affaires politiques, son aisance vis-à-vis de l'autorité française, son amitié sincère pour le Général De Gaulle. Jean Morice donne sur la destitution de Norodom en 1970 un schéma explicatif complet. Puis il décrit ce que fut le gouvernement républicain cambodgien, l'enthousiasme des jeunes, l'aide "encombrante" des Américains, ce que fut réellement cette guerre du gouvernement contre les communistes alliés à Sihanouk. La quatrième partie décrit la chute de Phnom Penh, l'exode de toute la population des villes prises par l'armée khmère rouge, et c'est ensuite la situation actuelle au Kampuchéa démocratique avec les pays étrangers.

***

Ces trois derniers livres sérieux, solides et objectifs d'un journaliste, d'un missionnaire et d'un magistrat établissent un dossier écrasant sur un gouvernement cambodgien qui n'a pas voulu renouer les relations diplomatiques avec le monde de peur sans doute de présenter aux diplomates accrédités un tableau par trop impressionnant. Un livre de M. Charles Meyer publié voici quatre ans était intitulé **Derrière le sourire khmer.** Personne ne pouvait penser que, derrière ce sourire, le drame d'une guerre civile pouvait se nouer en des conditions aussi douloureuses. La volonté du gouvernement communiste de liquider les élites fait qu'il n'y a plus de Cambodgiens cultivés qu'en exil, en prison ou au cimetière. Les bonzes, ces hommes au crâne rasé, vêtus de robes jaunes, ne sont plus un paysage familier du Kampuchéa démocratique; ils ont été massacrés, dispersés plus encore que les quelque 5000 catholiques Khmers qui subsistaient en avril 1975. Le rythme lent des buffles dans la rizière, les pirogues, les cases sur pilotis, étaient l'image de la paix, de l'équilibre de la vie joyeuse d'une population qui trouvait dans le fleuve ou dans le Tonlé Sap, les poissons de sa nourriture, son alimentation dans la rizière, ses lieux de prière dans les pagodes.

Citons Jean Morice pour finir: "On ne doit pas perdre de vue le fameux testament de Ho Chi Minh, qui voyait l'unification de l'ancienne Indochine française sous la seule direction du parti communiste vietnamien".

François Debré, le Père Ponchaud, Jean Morice, dénoncent le silence complice de la presse occidentale.

Il est vrai que la place réservée au Cambodge par rapport à d'autres régimes du monde est singulièrement modeste. Puissent ces livres aider à faire connaître une effroyable tragédie, un véritable génocide, un crime contre le tiers monde et l'humanité tout entière.

1) *Jérôme et Jocelyne Steinbach, Phnom Penh libérée,* Éditions Sociales, Paris 1976, 165 p.
2) *François Debré, Cambodge: la Révolution de la forêt,* Flammarion 1976, 265 p.
3) *François Ponchaud, Cambodge année zéro,* Julliard, 1977, 253 p.
4) *Jean Morice, Cambodge: du sourire à l'horreur,* éditions France Empire, 1977, 455 p.

●

Le superfrancoclub des ondes

Les media n'en ont guère parlé, puisque les intéressés ne leur en ont guère parlé, mais le Colloque des directeurs généraux des radiotélédiffusions francophones, le mois dernier, à Montréal, fut un événement important. Le Québec se situait d'emblée dans l'optique recherchée par ce colloque: collaboration, mais sans impérialisme, selon l'exigence exprimée notamment par le Tiers monde, qui a foi dans ses cultures et les défend. La civilisation des cultures...

Si c'avait été un congrès de botanistes, on aurait compris. On se serait dit: ils ne savent pas communiquer. Mais il s'agissait des Directeurs généraux des Radiotélédiffusions francophones, à l'échelle du globe. Leur réunion à Montréal, du 6 au 10 juin, était une première mondiale. Les résultats, excellents, assuraient le départ d'une des plus importantes coopérations francophones lancées ces derniers quinze ans. Sensationnel. Et l'on n'en a presque rien su! C'est absurde: les communicateurs ont fort mal communiqué. Il demeure qu'ils ont très bien travaillé. Que la réunion a abouti à la création d'un organisme permanent. Et que le Québec fait bonne figure dans ce nouveau club: le CIRTEF (Conseil international des Radios-Télévisions d'expression française).

C'était une grosse affaire que ce colloque. Vingt-huit pays, à côté du Québec; six organismes internationaux comme observateurs, en plus de l'Agence de coopération francophone (ACCT), qui avait lancé les invitations. L'Office de Radio-Télévision du Québec assurait l'accueil et la présidence avec Radio-Canada.

Décolonisation électronique

L'entreprise n'était pas sans risque. Le Canada allait-il faire à Québec les mesquineries habituelles? De quel oeil la France verrait-elle, dans les plates-bandes de l'information franco-africaine, des présences insolites comme celle d'Ottawa? Surtout, la grande question: les pays du Tiers monde se prêterait-ils à une coopération francophone Nord-Sud dans un domaine aussi vital, aussi politique que la radio-télédiffusion?

Oui, mais... Oui, si l'esprit est le bon. Voilà pour l'essentiel ce que fut la réponse du Tiers monde. Nous ne souhaitons pas simplement retrouver nos anciens tuteurs, ou de nouveaux. Nous ne voulons pas d'un rôle d'assisté perpétuel. Qu'on ne vienne pas à nouveau nous offrir ou nous imposer les sous-produits de la culture occidentale. Cessez une bonne fois de projeter chez vous, de nos sociétés, une image insolente et déformée, ou au mieux faussement exotique. Pas de retour en douce au rapport colonial. Décolonisons les ondes. Mieux: élaborons ensemble un concept de collaboration valable.

Nord-Sud radio-TV

En effet il se dégage déjà de cette première réunion du CIRTEF un esprit, une conception viable des rapports Nord-Sud en radiotélévision. Et d'abord une évidence: la collaboration ne peut se fonder que sur l'indépendance. Donc renforcer les moyens nationaux, stimuler les coopérations entre pays du Tiers monde, régionales par exemple. Ainsi s'établiront les conditions d'échanges complémentaires, sains et égalitaires, entre pays développés et en voie de développement.

Et il faudrait que la collaboration soit vraiment à deux sens. Malgré une certaine suffisance occidentale, il faut reconnaître que la francophonie africaine, asiatique, antillaise a des apports à faire à nos sociétés et nos réseaux, si nous voulons bien le lui permettre. Elle pourrait nous fournir une perception plus sérieuse du Tiers monde, de ses aspirations, de ses sociétés et ses régions; une perception de l'intérieur. Le Tiers monde pourrait enrichir notre culture, notre éducation. Car il est absurde de penser qu'il y ait des cultures riches ou pauvres, développées et sous-développées, et que les nôtres soient supérieures. Si l'on considère l'importance des cultures du Tiers monde dans la culture occidentale du 20e siècle (musique et sculpture africaine, architecture et art orientaux, artisanat, ethnologie), il y a de quoi s'étonner que nos media nous transmettent si peu de richesses uniques de ces civilisations. Plus près de la vie, elles pourraient élargir notre conception même de la culture, nous rappeler comment, au-delà des patrimoines artistiques et littéraires patentés, la vie quotidienne et le passé des peuples sont aussi culture. Elles pourraient élargir notre conception des communications. Dans les pays en voie de développement, la radio ni la télévision ne peuvent être simples luxes, outils de distraction. Aussi le CIRTEF a-t-il convenu que ces media sont moteurs de développement, au service de chaque collectivité. Trop souvent influencés par les modes de penser des métropoles, des citadins ou des nantis, radio et télévision ne peuvent échapper à une responsabilité, une vocation nationale ou sociale. D'où l'importance d'une participation des éléments les plus défavorisés, y compris les classes rurales, majoritaires au Tiers monde; d'où l'importance d'une rétroaction organisée, d'une régionalisation qui rapproche les media des auditoires. Thèmes généreux qui ont cours dans nos sociétés mais qui, au Tiers monde, sont la condition même du développement économique, social et culturel. Ces pays souvent nous précèdent et peuvent nous éclairer dans certaines expériences de cette nature.

La francophonie euraméricaine a aussi ses apports à faire: techniques, expériences, ressources financières et humaines. Sans inonder le Tiers monde francophone, elle peut lui fournir au besoin (ou élaborer conjointement avec lui) des produits plus valables que ceux que répand partout, en télévision surtout, le dumping culturel américain. Et s'il est un espoir d'échapper au monopole USA sur certains véhicules de pointe comme les satellites, c'est également l'Occident francophone qui pourrait l'offrir.

Ainsi se dessinait, comme toile de fond du colloque CIRTEF, la perspective d'une vraie réciprocité, d'une véritable entreprise conjointe de connaissance et d'enrichissement mutuel. Peut-être pourrait-on aborder ensemble, avec un nouvel esprit, le monde des communications de masse. Peut-être pourrait-on aider à le façonner dans le sens des intérêts du Tiers monde et de la francophonie.

Le superfrancoclub

Jusque là, en effet, chacun avait travaillé de son côté. Les pays développés francophones s'étaient dotés d'un petit club radiotélévision bien efficace, bien confortable, entre Occidentaux. Les pays africains avaient le leur, et aussi une concertation avec la France. Mais chacun se rendait compte obscurément que, sans renoncer à ces collaborations régionales, on pouvait déclencher des dynamismes nouveaux en établissant des connections entre le monde francophone tout entier.

On a dit, ironiquement, que le principal résultat du Colloque international des Radios-Télévisions d'expression française (CIRTEF) avait été de se transformer en un Conseil (également CIRTEF). On peut aussi le dire sérieusement. Il ne faut pas sous-estimer les effets possibles d'une mise en rapport de grands organismes privés ou parapublics du monde francophone dans un certain nombre de secteurs-clés. Ce sont des réservoirs de compétence, de ressources humaines, financières et techniques. Situés au niveau non-gouvernemental, ils disposent d'une grande souplesse d'action. A côté de ces réservoirs d'énergie existent des zones de besoins: qui les met tous en rapport déclenche un potentiel de coopération. On a vu ce que cela pouvait donner dans le cas de l'AUPELF, la grande Association des Universités de Langue française. Fondée à Montréal il y a plus de 15 ans, elle regroupe une centaine de membres, rayonne partout dans le monde y compris les pays anglophones et a son propre fonds international de coopération universitaire. Ne peut-on attendre à la longue des résultats tout aussi convaincants du CIRTEF, ce superclub des Radios-Télévisions francophones? Déjà, au point de vue international, l'émergence du CIRTEF est un phénomène significatif.



Guy Dubois

Le professeur Dankoutado Dan Dicko, secrétaire général de l'Agence de coopération culturelle et technique.

La portée internationale

Les organismes non-gouvernementaux ont justement l'avantage d'éviter certains écueils politiques. C'est le cas du CIRTEF. On sait que plusieurs gouvernements francophones (Algérie, Maroc, Guinée, Congo, Mauritanie, Suisse) se sont abstenus d'adhérer à la grande organisation francophone intergouvernementale (ACCT), dont le Québec est membre. Certains, comme la Suisse, par neutralité politique; certains autres, par crainte de réintégrer quelque colonialisme larvé. Pourtant, précisément parce qu'on quittait le niveau strictement gouvernemental et politique, on a vu au CIRTEF la Suisse comme participant majeur, et comme observateurs nettement intéressés le Congo, le Maroc, la Mauritanie, ainsi que la Syrie. On avait constaté le même phénomène à l'AUPELF: les organisations non-gouvernementales sérieuses peuvent agir dans une zone grise de la francophonie d'où sont exclus les organismes intergouvernementaux.

C'est ce sur quoi comptait d'ailleurs l'ACCT, en convoquant le Colloque à Montréal, avec l'aide du Québec et du Canada. La grande Agence francophone déclenchait un processus dont elle s'effaçait ensuite à demie. On a senti pendant le Colloque qu'il était un peu pénible pour l'Agence de se détacher du CIRTEF. On a également senti l'inquiétude discrète des organismes de radiotélévision, soucieux de n'être ni envahis ni digérés par l'ACCT. Finalement un texte un peu cauteleux fut adopté par le Colloque. Il reconnaissait le rôle de l'ACCT comme une espèce d'UNESCO appuyant et inspirant le CIRTEF, mais soulignait surtout l'indépendance de ce dernier. Jeux furtifs et nécessaires de diplomates.

L'Agence a d'ailleurs un apport indispensable à faire au CIRTEF. Elle peut lui servir de liaison avec les grands organismes internationaux. Elle peut l'appuyer de ses actions et ressources, qui ne sont pas négligeables en matière de télévision éducative, d'audio-visuel, d'opérations transnationales de communication. Surtout elle représente la volonté concertée de près de trente gouvernements francophones, qu'elle peut mobiliser en faveur de coopérations convaincantes et concrètes.

Débroussaillage

Les media, fort mal informés par le Colloque, se sont demandés si celui-ci, au cours d'une semaine de débats, avait fait autre chose que décider de se perpétuer. En réalité, dans neuf ateliers, il s'est fait du travail stimulant, un premier débroussaillage de multiples perspectives de coopération. Trois ateliers traitaient de la planification, de la programmation et de la gestion des ressources humaines et financières. Quatre autres, de l'apport de la Radiotélévision aux cultures nationales, à l'éducation, à l'agriculture et à la santé. Et deux autres, des coopérations possibles dans le domaine de la radio et de la télévision. De tout cela est sortie en vrac une première brassée d'idées et de projets qui permettra certaines actions prochaines et une élaboration ultérieure plus fouillée, plus coordonnée.

Québec, ondes, monde

Mais que faisait Québec, que fera-t-il dans tout cela? Il serait bien étonnant qu'il ne soit pas un partenaire majeur en la matière. Avec les ressources de l'ORTQ, des ministères de l'Education, des Communications, des Affaires culturelles, il dispose d'une expérience et de capacités substantielles et variées. L'expertise québécoise en télévision éducative est bien connue. On retrouve le Québec dans des secteurs de pointe comme la vidéographie ou les satellites. En matière de communications communautaires, le Colloque a cité le Québec et la Côte d'Ivoire comme exemplaires. Sans mentionner les moyens québécois qui demeurent pour l'instant sous le contrôle du gouvernement canadien.

Il est donc tout naturel que le Québec ait déjà, avant même de CIRTEF, engagé des coopérations francophones significatives. Bilatérales, bien sûr, mais aussi multilatérales. Ainsi Radio-Québec, en collaboration avec l'ACCT, la Côte d'Ivoire, le Niger et éventuellement le Mali, accueille depuis plusieurs années des stagiaires en télévision éducative. Le Québec participe également aux programmes multilatéraux de l'ACCT en matière de production télévisuelle harmonisée ainsi que d'utilisation de la vidéographie en matière de tradition orale.

Avec l'apparition du CIRTEF, une nouvelle dimension de coopération devient possible. Au Colloque lui-même, le Québec assumait sur une base paritaire avec le Canada les responsabilités d'organisateur, d'hôte et de coprésident. L'ORTQ était donc membre du Bureau du Colloque. Il assurera avec Radio-Canada le secrétariat-général du CIRTEF jusqu'à l'assemblée générale constituante en 1978. Le Bureau a justement chargé le secrétariat général de préparer un projet de statut du CIRTEF, qui sera examiné par le Bureau fin 1977 et soumis à l'Assemblée générale. Ainsi le Québec est très bien placé. Rien n'empêche de croire qu'il occupera également une position stratégique dans la structure définitive du CIRTEF. Pourquoi d'ailleurs celui-ci n'aurait-il pas son siège à Montréal?

Le vent est donc à l'optimisme. Pour une fois, Ottawa semble avoir accepté avec Québec un rapport de collaboration dans l'indépendance qui n'a fait de mal à personne et a fort bien fonctionné. Reste à voir si l'on ne regrettera pas tant de bon sens. Nous verrons peut-être dans les prochains six mois quelque future bataille pour réduire Québec à ce degré d'invisibilité et d'insignifiance qu'Ottawa lui souhaite dans la plupart des organismes et réunions internationales. Sinon, ça serait déjà le début d'un rapport civilisé entre le Québec et le Canada, qui pourrait se poursuivre suite au nécessaire rapatriement des instruments et de la souveraineté culturelle du Québec, encore aux mains d'Ottawa.

Quant à ses partenaires internationaux, le Québec est sur la même longueur d'onde qu'eux. Ils souhaitent nettement sa présence et son apport. Le Québec pour sa part n'a aucune difficulté à se situer dans leur optique, définie par le Colloque. Authenticité: respect de la culture, de la langue, des valeurs de chacun. Indépendance: maîtrise de ses propres politiques et moyens, comme base et préalable de solidarité. Rapport égalitaire, collaboration et échanges jouant dans les deux sens. N'est-ce pas là précisément ce que le Québec souhaite pour lui-même? Il n'est pas question qu'il le renie dans ses rapports avec les autres.

La roche Ursule

●

Référendum



Chaque semaine, Pierre Bourgault nous explique pourquoi il faut répondre "oui" au référendum.

Si je réponds "oui" à l'indépendance du Québec, c'est qu'elle nous permet de lutter plus efficacement contre l'unification forcée du monde.

Autant il me semble souhaitable d'améliorer considérablement et par tous les moyens les relations internationales et même d'en arriver éventuellement à la formation d'une sorte de gouvernement mondial, autant je ne saurais que déplorer l'unification forcée du monde qui ne servirait en somme que les intérêts des grandes puissances impérialistes.

C'est donc en partie pour lutter contre "l'homogénéisation" américaine du monde occidental que le Québec se doit de conquérir son indépendance tout en soutenant les peuples qui luttent pour maintenir la leur.

Ce qui fait l'intérêt du genre humain c'est sa diversité. Ce que je recherche chez les individus que je rencontre, c'est leur "différence"; c'est ce qui me les rend intéressants. Serions-nous tous semblables que nous en serions terriblement appauvris. Mais, différents et complémentaires, nous nous enrichissons les uns les autres par la découverte de la complexité de l'être humain et par l'addition et par la mise en commun des valeurs propres à chacun.

On sait assez la terrible grisaille qui s'abat sur les sociétés où on a voulu dépersonnaliser les individus en les contraignant tous à se couler dans le même moule.

Les impérialismes n'agissent pas autrement envers les peuples. Si nous ne les combattons pas, nous nous retrouverons bientôt contraints de nous assimiler au modèle unique qui ne se trouvera pas enrichi pour autant de la destruction de toutes les cultures originales.

Les impérialistes nous disent que l'anglais est **la** langue de communication internationale. Pourquoi? Parce qu'ils l'imposent tout simplement. Parce qu'ils sont racistes. Parce qu'ils voudraient se retrouver chez eux partout dans le monde. Parce qu'au lieu d'accepter la culture des autres et de s'en enrichir, ils préfèrent imposer la leur.

Pourtant n'est-il pas plus intéressant de se promener à travers le monde en découvrant comment les différentes collectivités se sont "inventées" à travers les siècles? Pourquoi la musique occidentale n'est-elle pas la même que la musique orientale? Pourquoi leurs philosophies diffèrent-elles? Pourquoi les gens s'habillent-ils de telle façon quelque part et de telle autre façon ailleurs? Pourquoi telle ou telle société s'est-elle organisée de telle ou telle façon dans telle ou telle partie du monde?

Il y a souvent des raisons fondamentales à ces différences culturelles, et même lorsqu'elles ne sont pas essentielles, elles n'en ajoutent pas moins à la richesse du monde.

Pourquoi vouloir à tout prix unifier tout cela? Parce que les différences sont sources de conflit? Mais cela est complètement faux. Le conflit n'éclate en effet que lorsqu'il y a négation de la différence.

Allons plus loin. Pourquoi toutes les sociétés devraient-elles se calquer sur un même modèle institutionnel, sur un même modèle économique, sur un même modèle politique? On peut inventer une somme infinie de systèmes. Pourquoi le monde ne reflèterait-il pas toute la diversité dont les hommes sont capables?

N'est-il pas pensable que dans un avenir plus ou moins rapproché, étant donné la mobilité croissante des individus, chacun puisse choisir la société dans laquelle il préfère vivre? Pourquoi n'irais-je pas vivre en Suède, ou au Brésil ou en Russie selon que c'est tel ou tel modèle de société qui me séduit? N'est-il pas pensable qu'on choisisse un jour son pays plutôt que de se le voir imposer par son origine? On choisira la société dans laquelle on se sentira le plus à l'aise et on s'y installera.

Utopie? Mais non. C'est déjà commencé. Mais si le monde entier est américain, ou russe ou chinois, quel choix nous restera-t-il? Et quel point de comparaison? Et quelle source d'inspiration?

Pourquoi certains hommes n'auraient-ils pas envie d'appartenir à un petit pays plutôt qu'à un grand? Pourquoi vouloir à tout prix être fort, puissant, considérable, écrasant?

Quand je vais en Allemagne, ce n'est pas pour y rencontrer des Québécois semblables à moi, non plus qu'au Mexique, en Italie ou au Congo. J'y vais pour découvrir comment on s'y est organisé "autrement". Je n'y vais pas pour manger de la tourtière et des binnes mais pour découvrir quelque invention culinaire. Pourquoi vouloir à tout prix couvrir le monde de restaurants Macdonald si ce n'est pour s'inventer un immense ghetto à l'échelle du monde?

Les impérialistes sont si séparatistes qu'ils transportent leur pays avec eux à travers le monde. Pourquoi les laisserions-nous faire?

Ne se rend-on pas compte que cette grande société homogénéisée est en train de tuer toute créativité, toute émotion, toute passion?

"Nous sommes en Amérique du Nord", nous répondent les **inféodés,** selon le mot parfaitement juste de Camille Laurin. Et puis après? Cette fatalité doit-elle nous empêcher d'exister autrement qu'en Etats-Uniens? Ne serons-nous satisfaits que lorsque les Américains auront réussi à faire de nous ce que les Blancs ont réussi à faire des Indiens?

Les Esquimaux aussi sont en Amérique du Nord. Ne serons-nous heureux que lorsque nous aurons réussi à nous les **inféoder**? Ou n'aurons-nous pas assez de lucidité pour constater que leur "indépendance" enrichit la nôtre?

C'est la diversité du monde qui fait l'intérêt de chacune de ses parties. Et c'est leur indépendance qui permet d'assurer cette diversité. Quand comprendrons-nous que l'indépendance du Québec est un instrument de plus dans la lutte contre tous les impérialismes, de quelque nature qu'ils soient?

●

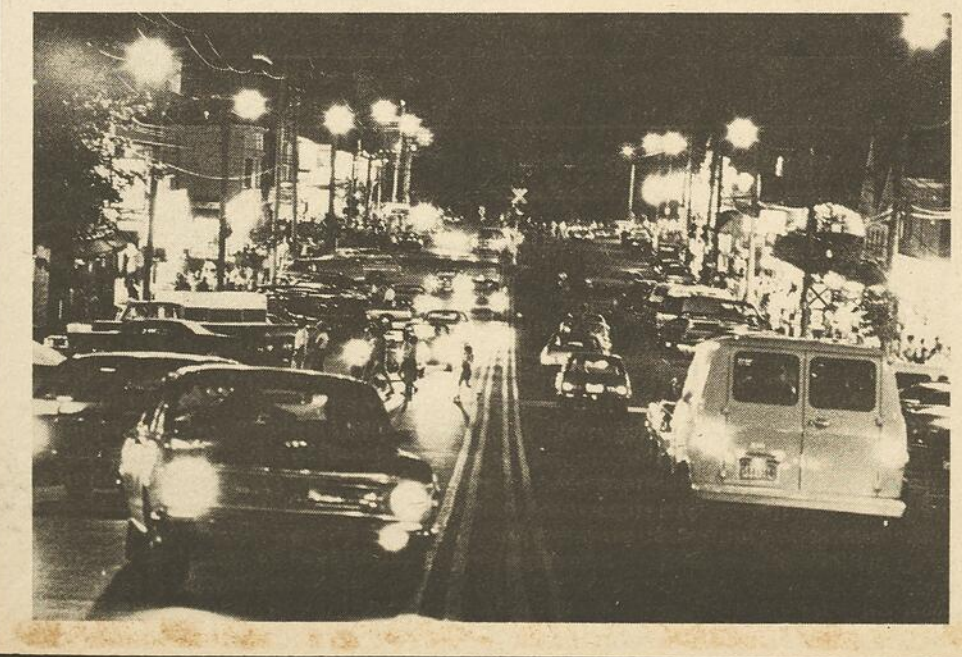
Moi aussi, j'ai été à Old Orchard

par Roch Côté

Photos Jean-Claude Champagne



Rue Old Orchard: de bonnes affaires, même si les Québécois de la Floride ont plus d'argent.



Dans le bar-salon bondé et enfumé du Waverly Motel, TiGars Plante, qui tient la vedette jusqu'au 30 juillet, vient de finir de chanter *A qui l'tit coeur après neuf heures.* "Et maintenant, mesdames et messieurs, voici un air plus sentimental..." Aux tables, on parle français, on boit de la 50 ou de la Molson... on est au Québec... ou presque, car certains "se sont mis" à la Budweiser ou à la Schlitz. Et surtout, si l'on ouvre la porte du bar, on met aussitôt le pied sur la plage; et s'il n'y avait pas le bruyant orchestre de l'hôtel d'à côté, on pourrait entendre la mer.

Onze heures du soir à Old Orchard. La mer est là sans doute, mais à cette heure-là c'est la rue qui prend la relève avec ses vagues de monde. Sur la galerie de Chez Gérard ou de l'Oceanic Tourists, on se berce en buvant de la bière; on regarde passer le monde et les autos et ça parle français comme à Rosemont ou à Limoilou. On est au Québec, ou presque. Il y a bien quelques plaques d'auto du Maine, de l'anglais sur les affiches, mais à part cela, la rue est francophone. Le ciel aussi: au-dessus de nos têtes, un avion transporte une affiche lumineuse sur laquelle une chaîne d'alimentation annonce en français son homard à $1.99 la livre.

Dans la Grand Avenue, on mange plutôt des palourdes frites et de la pizza. On envahit le mini parc Belmont qui sert de centre-ville à Old Orchard. Des costauds jouent de la masse pour arriver à faire tinter une cloche: trois coups réussis et on entrera au motel avec un énorme ourson de peluche. Sur le grand quai, on lance des dards, on tire de la carabine, on casse des assiettes. La mer est là, sans doute, mais on ne l'entend pas.

Face au quai, les affaires ont l'air de bien aller dans la rue Old Orchard. Malgré l'heure, on écoule encore les stocks de blouses, de chandails, de serviettes de plages, de sandales, de caméras, de radios, de systèmes de son. Partout, on vous sert en français... ou presque. Mais gare aux voleurs, qui, dit un magasin, "seront prosécutés".

Les marchands de bière et de journaux sont envahis par des gens qui savent qu'ils dormiront tard car la chaleur est écrasante. On fait la queue à la caisse du Palace Fruit pour payer sa bière. Sur le trottoir, on trouve tous les quotidiens du Québec. Ce soir-là, *Le Soleil* annonce que le CRTC propose une enquête complète sur la radio, la télévision et les affaires culturelles. À deux pas, les petites voitures "go kart" ne cessent de tourner. On peut les voir et les entendre toute la soirée du balcon du motel Mont-Royal. Car ce soir, on n'est pas pressé d'entrer. On a étalé ses serviettes sur le garde-fou, on a sorti les chaises. On jase en famille, les enfants ne sont pas encore couchés. On entend devant certaines portes ouvertes la télévision de Sherbrooke. Devant soi, la rue, grouillante. Au-delà, après un autre motel et un parking, la mer sans doute...

Bientôt minuit. Le calme revient à mesure qu'on s'éloigne du centre. Je retrouve ma chambre à Ocean Park, ville voisine de Old Orchard. Ma rue aboutit à la plage, ce qui, par ici, n'est pas un cul-de-sac. Un trottoir de bois monte sur la dune. Arrive une famille, le père, la mère, la fille, chacun un cornet de crème glacée à la main. Ils s'arrêtent sur la dune, au bout du trottoir. Il fait nuit noire, on ne voit que les lumières des maisons qui s'alignent le long de la baie. Devant eux, la mer. On la devine, on l'entend, on la sent. Elle est là. Eux restent là debout. Pas un mot. Les vagues se succèdent, au loin tourne un phare. Les minutes passent, en silence. Ils sont toujours là debout comme s'il se passait quelque chose. Puis, ils s'en retournent, toujours en silence, en finissant leur crème glacée. Ils ont vu la mer... ou presque.

Combien de Québécois?

60 degrés farenheit, de bonnes vagues, toujours une petite brise, une plage superbe, telle est la mer à Old Orchard. "C'est pas mal mieux se baigner icitte qu'à Lévis" lance une vacancière à sa copine, de l'eau jusqu'au cou. Combien sont-ils ce matin sur la plage, enduits de Coppertone, assis sur des chaises de plages, étendus sur le sable ou debout dans l'eau attendant les vagues? "Des journées comme aujourd'hui", dit Mme Tousignant, présidente de la Chambre de Commerce, "on estime qu'il y a au moins 100,000 personnes sur la plage". Et là-dessus, combien de Québécois? "À ce moment-ci de l'année, soit les deux dernières semaines de juillet, on peut dire qu'il y a autour de 70 à 75% de Québécois." Ce qui ferait donc pour une belle journée de juillet, environ 75,000 Québécois à Old Orchard.

Mais il est difficile de déterminer le nombre exact de Québécois qui font chaque été le trajet de Old Orchard. À l'hôtel de ville comme à la Chambre de commerce, on estime que pour l'ensemble de l'été les touristes Québécois constituent en moyenne 60% des vacanciers, sur une population estivale qui tourne souvent autour de 100,000. Dans les grands motels, on estime qu'une famille reste en moyenne une semaine à 10 jours, même chose dans les campings et les chalets. Sur cette base, il faudrait donc admettre que la population québécoise de Old Orchard se renouvelle au moins 6 fois pendant les mois de juillet-août. Si donc on multiplie par 6 les quelques dizaines de milliers de Québécois qui se trouvent à Old Orchard en été, cela nous donne un chiffre qui joue dans les 300,000. Est-ce croyable?

Plus bilingue que Toronto

À l'oeil, oui! Entre le 15 et le 30 juillet on a même l'impression que les Québécois constituent 90% de la population d'Old Orchard. Dans les hôtels et les motels du centre-ville, la population québécoise est souvent de 100%. Dans les campings, en face des "cottages", dans les rues, on ne voit partout que des plaques du Québec. Les plaques du Maine ou du New Hampshire voisin prennent l'allure de

…ristes en milieu étranger. Les …ébécois envahissent Old Orchard, …stallent, sont chez eux. La langue de …ue et du commerce devient le …çais. Si on veut être compris sur la …ge, il vaut mieux s'adresser d'abord …français. Et le phénomène s'étend …plusieurs milles autour de Old …hard. Pendant l'été, il est certain que …égion de Old Orchard est plus …ngue que celle de Toronto. On …icite souvent en français la clientèle …bécoise. "Ici le menu est traduit en …çais", annonce un restaurant sur un …neau-réclame, en bordure de la …te no 1 qui conduit à Portland. Dans …ue Old Orchard, au coeur de …ction", plusieurs magasins se sont …és d'une raison sociale française; …s tous les établissements, on peut …s répondre en français ou à peu …s. Old Orchard, P.Q.!

…famille ou... en taxi

…ui sont ces Québécois qui …ahissent ainsi la côte du Maine? Des …illes pour la plupart, et de revenu …deste ou moyen. On vient avec tous …enfants, les bébés même qui ont …it à leur petit parc sur la plage. Old …hard, c'est pour toute la famille! …s bien des cas on vient à Old …hard depuis plusieurs années (il y a …moins 50 ans que les Québécois l'ont …pté), on revient toujours au même …tel, au même camping ou au même …let.

…es familles Côté et Lefrançois, de …ge-Gardien près de Québec, louent …que année trois chalets à l'extrémité …l de la plage, à Camp Ellis. Ils restent …semaine, payent $135 par chalet et …t leur cuisine. "On est déjà allé à …-du-Prince-Édouard", dit l'un d'eux, …ais c'est plus froid et il n'y a pas de …ques..." Quant au Québec, eh bien, on …st moins sûr du soleil et surtout il n'y …as cette mer. "Nous autres on vient …our la mer, parce qu'à part ça..."

…es dames âgées aussi, elles y …aient à la mer, elles que j'ai …contrées à mon hôtel et qui étaient …ues de Montréal... en taxi. "On a raté …re autobus", m'ont-elles raconté. …ors nous sommes venues en taxi. À …rontière notre chauffeur, d'origine …onaise n'avait pas ses papiers. On …revenu à Montréal puis on est …arti". Ça vous a coûté combien?: …00. On a trouvé ça un peu cher, …ituellement c'est $250..."

…e bonne affaire

…e Québécois moyen ne peut se …er le taxi mais ses vacances à Old …hard lui coûtent ses économies de …née. Pendant la haute saison, une …ille paye facilement $50 par jour …r une unité de motel avec cuisinette. …s places de camping sont limitées à …iron 4,000, ce qui signifie que la …nde majorité des gens se rabattent …les motels et les multiples petits …tages qui fleurissent un peu partout, dans les moindres petites cours, dans les recoins laissés libres par les parkings. Aux dépenses de logement s'ajoutent celles de la nourriture, du transport, des amusements et des achats qu'on se permet dans les boutiques. Le niveau des dépenses semble assez élevé. "Old Orchard", me dit la secrétaire de la municipalité, "perçoit des taxes de ventes plus considérables que n'importe quelle autre ville de l'État du Maine". Dans cette ville qui ne compte en hiver que 6,500 habitants, on dénombre 900 permis commerciaux de toutes sortes. Old Orchard est une bonne affaire. Les villes voisines de Saco et de Portland profitent aussi de la manne. Les Québécois ont adopté un centre commercial à Portland-Sud pour la raison, entre autres, que certains magasins font une publicité télévisée qu'on peut voir sur le câble à Montréal.

"Ils sont plus riches à Miami..."

On achète de tout à Old Orchard. De la pacotille comme dans tous les endroits de ce genre mais aussi du plus sérieux comme des caméras, des appareils radio et stéréophoniques. Il se fait apparemment un commerce assez intense de ces appareils. "C'est trois fois moins cher que chez nous", me confie un client en train de négocier le prix d'une chaîne stéréo. C'est un vrai marché arabe. Les prix affichés sont 100% supérieurs à ce que payera un habile négociateur. Et la douane? Tout le monde triche, apparemment, et à la douane on ne vous pose aucune question sur ces appareils. C'est le marché libre. Certains vendeurs connaissent bien la clientèle québécoise car ils la suivent toute l'année. À la fermeture d'Old Orchard, au début de septembre, ils déménagent à l'Exposition de Québec puis ils suivent les Québécois à Miami en hiver.

"Oui, on fait d'assez bonnes affaires", me dit un vendeur; mais "les Québécois de la Floride ont plus d'argent".

N'empêche qu'il s'écoule en été, sur la plage d'Old Orchard, des millions de dollars auxquels pense sans doute le ministère québécois du Tourisme quand il nous invite à passer nos vacances au Québec.

La mer la plus proche

Mais où trouver l'équivalent au Québec? Old Orchard, c'est sept milles de plage ininterrompue, et d'une fort belle plage. Le centre de cette côte est devenu ce que l'on sait mais dès qu'on s'oriente vers les extrémités, il y a moins de monde et la qualité des lieux est mieux préservée. On trouve encore, à certains endroits, de ces belles grandes maisons de bois qui dressent leurs pignons sur le front de mer, souvenir de ce que fut sans doute jadis le tranquille Old Orchard.



Sept milles de plage ininterrompue, à moins de 300 milles de Montréal.



Un important commerce de caméras, de radios, de systèmes de son, pratiquement hors douane.



Une partie importante du voyage: magasiner à Old Orchard.

(suite de la page 17)

Cette plage, c'est la plus accessible pour les Québécois, et, pour les Montréalais, c'est encore moins loin que d'aller en Gaspésie. Le chemin le plus court pour atteindre la mer aboutit à Old Orchard. 285 milles de Montréal, 6 à 7 heures d'auto et aucun ennui de frontière. Le douanier jette un rapide coup d'oeil dans l'auto: "Vous êtes Canadiens?" Oui. "Où allez-vous?" A Old Orchard. "Pour longtemps?" Une semaine. "OK" Pas de papiers, aucune vérification. Y-a-t-il une seule autre frontière au monde où les choses se passent ainsi?

Cette proximité et cette facilité de voyager expliquent le succès constant d'Old Orchard et l'affluence record que ce lieu de villégiature a connue cette année. On va à Old Orchard plus que jamais. Le ministère québécois du tourisme, à moins qu'il ne puisse importer ici la mer, doit en prendre son parti une fois pour toutes... à moins que les choses à Old Orchard ne continuent à se dégrader comme on peut déjà le constater.

Une ville débordée

Comment ne pas voir que cette ville a laissé se développer, un peu sauvagement, les établissements de toutes sortes au mépris de la qualité du milieu? La ville d'Old Orchard elle-même n'est plus que motels et parkings. L'exploitation commerciale maximum de l'espace a fait fleurir dans les moindres cours cette bizarrerie qu'est un "chalet" complètement entouré d'asphalte.

La saison est courte (10 semaines), on en profite au maximum. On coupe sur le service. Logées dans un gros hôtel du centre-ville, deux dames me racontent qu'elles payent $40 par jour pour une chambre dont on ne vient même pas faire le lit. D'autres m'ont dit avoir vu des prix de $500 par semaine pour une unité de motel avec climatisation et télévision couleur.

Mais il y a pire. Il y a un surpeuplement aigu en juillet qui, pour la première fois cette année, a engendré le camping et le caravaning sauvages: on a envahi les parcs publics et jusqu'au parking de l'hôtel-de-ville, on a planté sa tente sur des pelouses privées.

Le jeudi 21 juillet, des propriétaires en colère sont venus réclamer du conseil de ville une opération nettoyage. Des campeurs, disent-ils, non contents de prendre possession de la pelouse, frappent à la porte pour réclamer de l'eau et se servent du terrain comme toilettes. "Nulle part ailleurs dans ce pays, tolérerait-on de semblables agissements", lance un conseiller.

Old Orchard n'est plus à ses habitants. Le conseil de ville a décidé ce soir-là de faire évacuer les campeurs sauvages et d'interdire dans la ville tout nouveau terrain de camping. "Ce n'est pas que nous ne voulions plus de campeurs, dit le maire, mais vraiment nous ne pouvons en accueillir plus".

Ceux qui n'ont pas tenté sur les pelouses ont été contraints de chercher des chambres à 20 milles à la ronde. Plusieurs, arrivant de Montréal, ont abouti au centre-ville de Portland.

Old Orchard, donc, n'en peut plus. Chez les touristes déçus on commence déjà à parler de plages un peu plus au sud qui sont encore préservées. On parle de Kennebunk, de Ogunquit. L'invasion des plages du Maine va donc se poursuivre. Pour les Québécois, c'est ni plus ni moins qu'une Riviera, une Côte d'Azur. On songe à Saint-Tropez...

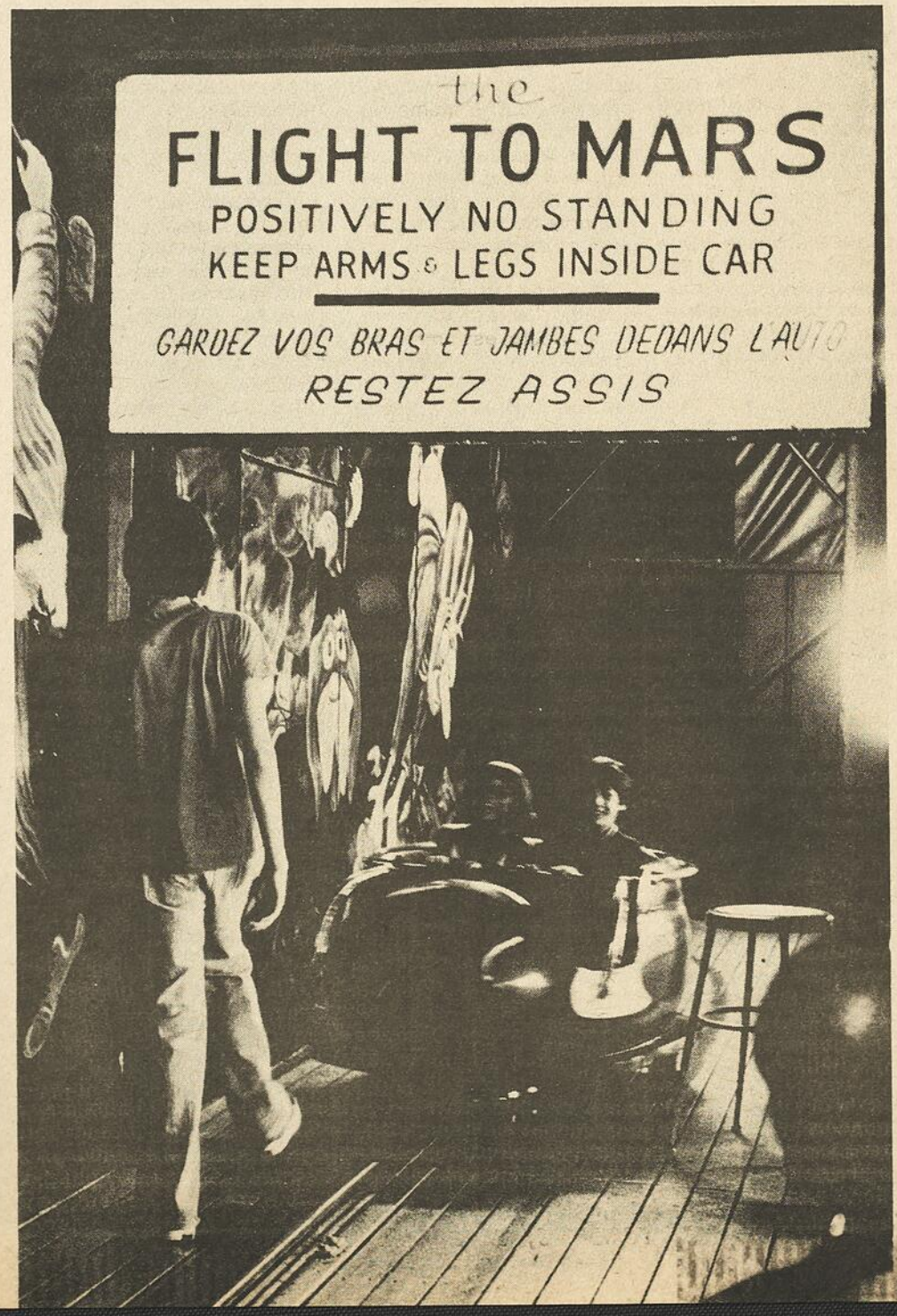
Saint-Tropez, le petit port de mer, ce n'est plus ce que c'était, bien sûr. Oui, il y a trop de monde, oui c'est commercialisé, oui c'est un mythe...

Old Orchard aussi. Et puis après? Et si c'était une sorte de pèlerinage annuel, une sorte de procession à la mer, un rite. Ces choses-là se font en bande, nécessairement. Une façon d'être ensemble, finalement...?

●



On parle français, anglais... et argent



"Si nous ne sommes pas en démocratie, qu'on commence sans tarder la révolution."

— Pierre-Elliott Trudeau, 1942

par Pierre Chaloult

A force de ne plus pouvoir agir comme bon lui semble en toutes circonstances, à force de ne plus pouvoir penser autrement que tous les autres, ainsi qu'il le faisait avant de devenir premier ministre, le très honorable Pierre-Elliott Trudeau, c.p., b.a., l.l., m.a., m.s.r.c., c.r., en arrive à avoir l'air de penser exactement comme tous ses prédécesseurs au pouvoir — y compris l'inénarrable vieux lion des Prairies, John Diefenbaker...

A force de se faire croire qu'il a toujours vingt ans, le premier ministre Trudeau de la trudeaumanie finit par oublier qu'il a déjà eu cet âge pour de vrai.

A force de dire à cinquante ans et plus qu'il n'a guère changé depuis cinq, dix ou quinze ans, il a peut-être fini par oublier lui-même et par faire oublier qu'il pense encore aujourd'hui, sans toujours s'en rendre compte, ce qu'il pensait à vingt ans.

Pierre-Elliott Trudeau n'a jamais pu et ne pourra jamais admettre que d'autres peuvent avoir raison contre lui ou si ça ne vient pas de lui.

Ainsi, par exemple, n'a-t-il jamais pardonné au premier ministre Jean Lesage de ne l'avoir pas tenu, en 1960, pour l'ennemi numéro un de l'Union nationale, avec le résultat que Jean Lesage n'est plus rien en politique alors qu'il est encore LUI premier ministre du Canada.

Et si ce n'était lui faire un compliment qu'il n'a sans doute jamais sollicité, j'oserais dire qu'il ressemble de ce point de vue à nul autre que Maurice Duplessis de fulgurante mémoire.

Tout comme le fondateur de l'Union nationale, en effet il est non seulement le premier ministre en titre mais le premier de tous les ministres de son cabinet.

Tout comme Maurice Duplessis, à force de mépriser ceux qui se croient ou qui se veulent ses disciples et qui ne sont à vrai dire que sa caricature — tel Jean-Pierre Goyer, par exemple — il en devient l'idole qui aurait le goût de botter le cul aux idolâtres qui se prosternent tout autour de lui.

Alors, comme cet aimable parlementaire que nous dépeint Léon Daudet, il jette avec désinvolture ses partisans les plus fidèles aux cannibales comme preuve de sa largeur d'esprit.

Ses rivaux le regardent parfois comme s'il était le Raskolnikov de **Crime et châtiment** qui tue la vieille usurière pour se convaincre lui-même qu'il est en quelque sorte le surhomme.

Mais il est à vrai dire pas mal plus proche de Don Quichotte que de Raskollnikov. Ainsi que le héros de Cervantès, il se proclame redresseur de torts à sa manière, c'est-à-dire à la fois redresseur de torts et de privilèges.

Il préconise la "société juste" mais à force de vouloir qu'il n'y ait plus de pauvres, à force de ne plus en rencontrer sur sa route ou dans les antichambres du parti libéral, il en arrive à ne plus voir qu'il y en a de plus en plus partout à travers le pays.

Il voudrait que les neuf provinces anglaises soient aussi bilingues que le Québec, il voudrait que John Robarts parle aussi bien le français que son collègue Jean-Luc Pepin l'anglais, mais il s'oppose de toutes ses forces à ce qu'un autre que lui — à ce qu'un autre gouvernement que le sien — rende le Québec aussi français que l'Ontario est anglais.

Premier ministre du Canada, il ne cesse d'être le Don Quichotte qu'il était dans sa jeunesse et plus tard lorsqu'il s'amusait à faire peur aux bourgeois des beaux quartiers de Montréal en leur prêchant la sociale-démocratie. Mais Don Quichotte a désormais un siège à Wall Street.

Lucien Parizeau a déjà dit d'Un Tel qu'il raisonnait droit sur une ligne courbe. On pourrait dire, en sens inverse, de Pierre-Elliott Trudeau qu'il est aussi doctrinaire à cinquante-sept ans qu'à vingt-deux ans. Qu'il est aussi logique mais autrement motivé en 1977 qu'en 1942 alors que la situation est largement la même aujourd'hui que dans ce temps-là, avec cette différence toutefois que le premier ministre d'alors se nommait William Lyon Mackenzie-King.

En novembre 1942 il y avait campagne électorale dans Outremont pour faire élire député aux Communes le ministre des Services nationaux de guerre, le major-général LaFlèche, contre lequel la Ligue pour la défense du Canada présentait un jeune homme de vingt-six ans qui se disait "candidat des conscrits" et se nommait Jean Drapeau — le futur maire de Montréal.

Six mois auparavant, les libéraux d'Ottawa s'étaient fait "libérer" par les Canadiens des huit provinces anglaises de la promesse faite et refaite sans cesse depuis 1919 par le premier ministre Mackenzie King aux électeurs de la province française de ne jamais leur imposer la conscription.

Le 27 avril 1942, Mackenzie King demandait donc par voie de plébiscite le droit d'établir la conscription au Canada tout entier. Le gouvernement n'empêchait pas de voter "non" mais il empêchait de faire campagne de la même manière pour le "non" et pour le "oui".

Les ministres déclaraient, l'un après l'autre, que voter "non" c'était voter pour l'ennemi, ce qui n'empêcha pas 70% des Québécois de voter "non" sans de ce fait vouloir voter pour l'ennemi.

Le 25 novembre 1942, l'étudiant en droit Pierre Trudeau prenait part à la campagne électorale d'Outremont en compagnie du syndicaliste Michel Chartrand. Les journaux du lendemain rapportaient comme suit le discours du jeune Trudeau:

"L'orateur débute en demandant au public de ne pas voter **pour** Jean Drapeua, mais **contre** le général LaFlèche. Le général fait sa campagne en militaire. En démocratie, on m'a appris qu'on se présente comme citoyen et non comme le représentant d'une clique militaire. Utiliser un prestige acquis: l'exemple est venu de haut, il n'est que de citer Cardin (ministre fédéral des Travaux publics), Godbout (premier ministre libéral du Québec), Sabourin (aumônier militaire propagandiste de l'enrôlement militaire).

"Il y a présentemment un gouvernement qui veut appliquer la conscription et un peuple qui ne l'acceptera jamais. Le gouvernement a alors recours à des ruses, comme le plébiscite et l'élévation du général au ministère. Tout ceci est d'une malhonnêteté écoeurante.

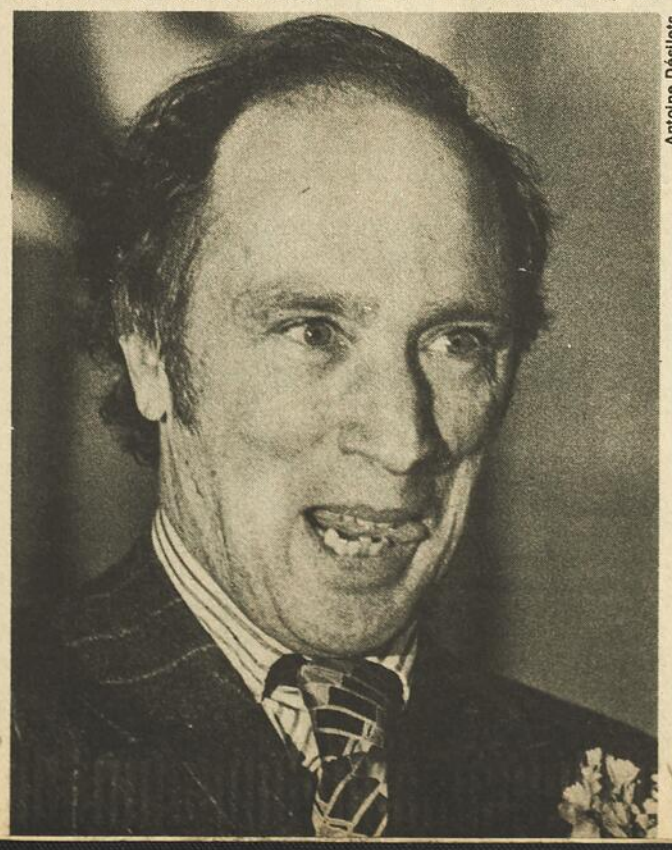
"On dit que le cabinet King connaît seul les mesures à prendre? En démocratie le peuple ne se trompe guère. Et si nous ne sommes pas en démocratie, qu'on commence sans tarder la révolution.

"Le gouvernement est formé de bonzes traîtres et de bonzes honnêtes. Ces derniers se divisent entre ceux qui veulent la conscription pour la même raison qu'ils ont voulu la guerre et ceux qui la veulent tout simplement par stupidité. Le plus bel exemple de bêtise est l'argument de la maison qui brûle.

"On fait à Ottawa une politique "d'après moi le déluge". Elle est imbécile quand elle n'est pas écoeurante. Le gouvernement a déclaré la guerre au moment où l'Amérique n'était pas menaçée d'une invasion, au moment où Hitler n'avait pas remporté ses foudroyantes victoires. On demande au peuple le suicide.

"Citoyens du Québec, ne vous contentez pas de **chialer**. Finie **la flèche** du conquérant. Vive le **drapeau** de la liberté! Assez de cataplasmes, passons aux cataclysmes."

Tout à fait en ce même sens, trente-cinq ans plus tard, Willie Chevalier, qui était journaliste à la B.B.C. aux pires heures de la guerre et qui n'a cessé depuis de lire les journaux britanniques, me signalait ces jours-ci dans le NEW STATEMAN du 8 juillet 1977 la lettre ouverte souvante:



Antoine Désilets

The Language of Separatism

Sir, "We had to fire Jeanne from the shop because she could'nt speak English". That was just one remark by an English-speaking businessman which I heard while I was in Montreal. Nobody, of course, would dream of sacking a shop assistant in Toronto, or anywhere else in English-speaking Canada, for speaking no French. The reason why Jeanne got the sack is that most English-speaking people born in Montreal or who have lived there for decades, can speak no French; and, indeed, many boasted to me of the fact; though most of the people of the town, and almost all in the province around, speak French.

(...)

"That the Levesque government wish to put an end to these idiocies, and insist that, if English-speaking businessmen want to make money out of the French-speaking populations of Quebec, they can learn the local language and respect the local culture, seems reasonable to me. There is not much doubt that those who want to set up business and employ people in, say, Manchester, have to learn English and use it in their transactions; and so they would have to in the English-speaking parts of Canada.

"To read your correspondant's description of Levesque's very moderate Language Bill as 'chauvivistic' astonished me to believe that if it is chauvinistic, one has to share the attitudes of the Hitler of 1938-39, who thought it scandalous that any German had to live under Czech or Polish rule but quite desirable that Czechs and Poles live under German rule. It is this typical attitude of the English-speaking minority in Quebec which led to the growth of Parti Quebecois (whose initial support was overwhelming from Montreal). It is high time for a change of heart, or for the repudiation of the English-speakers in Quebec by the rest of Canada, before their ridiculous behaviour finally tear the country in two."

Ifan Lloyd
73a Boileau Road
London W 5

Lorsque Pierre-Elliott Trudeau longe, le soir, la galerie de ses prédécesseurs en la maison "officielle" du 24 promenade Sussex, à Ottawa, ne remarque-t-il pas un certain sourire énigmatique sur la figure de sphinx du très honorable William Lyon Mackenzie-King, premier ministre du Canada en temps de guerre?

DÉPÔT 5 ANS
9%
Intérêts semestriels
9¼%
Intérêts annuels
TAUX SUJETS À CHANGEMENTS
CEPENDANT LES DEPOTS ACCEPTÉS NE SONT PAS AFFECTÉS

Société Nationale de Fiducie

385 est, rue Sherbrooke
Montréal, H2X 1E5
Tél.: 844-2050, poste 150

INSTITUTION INSCRITE À LA RÉGIE DE L'ASSURANCE DÉPÔTS DU QUEBEC

l'air du temps

chronique de météo transcendantale

Des questions concours et des prix, des prix...

par le professeur Nimbus

Comme c'est le creux de la saison et qu'il n'y a pas de raison de ne pas s'instruire même par temps mort, j'en profite pour glaner de-ci de-là dans les journaux ce qui peut meubler mon esprit et décorer ma conscience politique. (Je viens de relire cette phrase, c'est pas mal, suffit de continuer sur ce ton et ce rythme et je vais arriver au bout de l'article.)

J'apprends d'abord par mon ami Jean Pellerin de La Presse que l'Éthiopie est au bord de l'abîme. Être prévenu de ça en pleine saison des pique-niques ça peut certainement éviter des randonnées douloureuses. Merci Jean Pellerin. Il nous apprend aussi dans cet éditorial-clé pour l'été que tout ce qui traîne se salit. Merci encore Jean Pellerin. Je pose maintenant la première question-concours de la semaine: depuis combien d'années la signature de Jean Pellerin traîne-t-elle dans La Presse? Le gagnant recevra un exemplaire dédicacé du prochain livre de Pellerin intitulé *La politique internationale, vous y comprenez quelque chose vous autres?*

Ce que je comprends mieux en tout cas, c'est la haute opinion que Yvan Guay, autre éditorialiste à La Presse, se fait de ses compatriotes. J'ai lu ceci: "Il y a peut-être un élément de solution au chômage massif du Québec. Le premier ministre Lévesque y a fait indirectement allusion dimanche dernier, lorsqu'il a déclaré qu'un Québec indépendant aurait besoin d'au moins une petite armée. M. Lévesque n'a pas précisé les effectifs de cette petite armée. On peut prévoir cependant qu'elle épongerait, comme dans les pays à régime autoritaire, une partie importante du chômage et permettrait ainsi aux statistiques souverainistes de proclamer que le taux de chômage du Québec est l'un des plus bas au monde."

Bien sûr Yvan Guay, bien sûr. Il va de soi que s'il y a une armée dans un Québec souverain ça sera comme en régime autoritaire, c'est l'évidence même. Le colonel Lévesque n'a d'ailleurs pas dit le contraire, c'est donc qu'il doit être un peu d'accord. Mais il faut attendre un peu Yvan Guay, ce n'est pas tout. M. Lévesque dira bientôt qu'il faudra aussi des cours de Justice et des prisons dans un Québec souverain. Qu'est-ce que prévoiera alors Yvan Guay? Il y a une chose en tout cas que la souveraineté du Québec ne pourra améliorer et c'est la subtilité politique d'Yvan Guay. Ce qui nous amène à la deuxième question concours de la semaine: advenant l'indépendance du Québec, Yvan Guay sera-t-il 1) placé en camp de rééducation au Nouveau-Québec? 2) interné en asile psychiatrique? 3) nommé adjudant en charge de la torture? 4) affecté à La Presse comme éditorialiste?

Le gagnant recevra un uniforme tout neuf de la future armée du Québec, un nécessaire à torture et une photo d'Yvan Guay.

Mais heureusement qu'on ne patauge pas toujours dans la violence. Pour calmer un peu mes angoisses, j'écoute parfois le dimanche matin, vu que le p'tit ouvre la télévision, les belles émissions de spiritualité. Je me suis vachement instruit il y a quelques dimanches.

Radio-Canada avait découvert au fin fond des bois de Belgique un moine ermite. On l'a longuement interviewé vu qu'il avait l'air d'être la sagesse incarnée. En tout cas il parlait tout comme. C'est une question de ton. Avec le ton qu'il faut on peut même avoir l'air de faire de la métaphysique avec les nouvelles de la météo.

Par exemple: "Mais, mon père, comment participez-vous à la vie de l'humanité, à ce qui se passe dans le monde?"

Réponse: "Ho, bien, j'ai la radio. Je prends les nouvelles tous les soirs à la RTB".

Question: "Vous occupez-vous aussi de votre corps?"

Réponse: "Oui, je fais mes repas trois fois par jour. L'homme n'est pas seulement esprit, il est aussi corps (... quelques secondes de réflexion) c'est l'unité des deux qui fait l'homme."

Ce qui nous amène à la troisième question concours de la semaine: si ma soeur va dans le bois, est-ce que Radio-Canada viendra l'interviewer? Le gagnant recevra une bouteille de 6-12.

●

RESTAURANT Chez VITO
...un savoir faire
Mecca gastronomica



5412 Côte des Neiges
735·3623

THÉÂTRE BEAUMONT - ST-MICHEL



Hélène Loiselle

LE DERNIER DES DON JUAN

Autoroute 20
Sortie 215



Lionel Villeneuve

SAMEDI: 19 h 30 et 22 h
SEMAINE: 20 h 30

réservations (418) 884-2839

LA LUCARNE

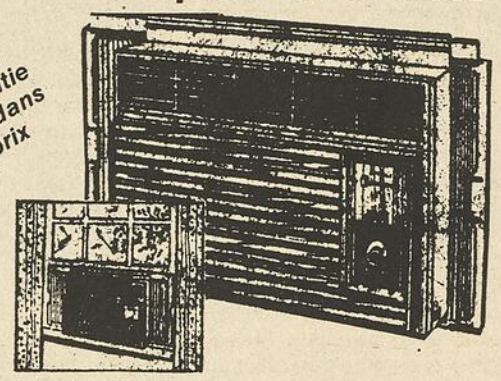
CHEF DE CUISINE ET PROPRIETAIRE
Pierre Lévêque
1030 OUEST RUE LAURIER
OUTREMONT, QUÉ.
RESTAURANT FRANCAIS 279-7355



CÉCI CONCLUE NOS NOUVELLES POUR LA SOIRÉE
JE N'ARRIVE PAS À LE CROIRE..
SOMBRE SOMBRE
HIER DES AGENTS DE SÉCURITÉ ONT OUVERT LE FEU SUR DES GRÉVISTES.
QUOI?
C'EST HORRIBLE!
ON NE M'A PAS AVERTI?
C'EST DE LA PROVOCATION!
OÙ EST MON FUSIL?
MES CARTOUCHES?
AH. SOMBRE... JE TE RETROUVE ENFIN..
JE SAVAIS QUE TU NE NOUS DÉCEVRAIS PAS
ÇA VA REDEVENIR COMME DANS LE BON VIEUX TEMPS AVEC FIDEL ET CHÉ ...
LA RÉVOLUTION COSMIQUE DU PROLÉTARIAT REDÉMARRE!
DÉBOUT! LES DAMNÉS DE LA TERRE
?
ÇA IRA!
ÇA IRA!
ÇA IRA!
DÉBOUT LES...
BLAM
TU N'AS RIEN COMPRIS!
JE SUIS FÂCHÉ PARCE QUE PERSONNE NE M'A DIT...
QUE LA SAISON DE LA CHASSE AUX GRÉVISTES ÉTAIT ENFIN OUVERTE!
ET DE CE PAS, JE VAIS EN TIRER QUELQUES UNS...
PENDANT QU'IL EN RESTE!
TU AS CHANGÉ, SOMBRE!
MAIS JE ME DEMANDE CE QUE SERAIT DEVENU CHÉ...
SI ON LUI AVAIT ENVOYÉ UNE AMERICAN EXPRESS À LUI AUSSI...

©ZYX 1977

CLIMATISATEURS
À PRIX INCROYABLES
Marques Très connues



Service et garantie inclus dans le prix

À partir de $169.00 (5000 BTU)

SOLDE FINAL
Aucune mise de côté ne sera acceptée

maison beaudet inc.
8723-10e Ave
St-Michel Mtl.
729-5217

Les bonnes tables

Une bonne idée pour le centre-ville: la Mansarde

par Roch Côté

Il y a certain temps que je n'avais exploré le centre-ville de Montréal autour de la Place Ville-Marie. Il y a poussé beaucoup de choses depuis un an ou deux et de nouvelles tables sont apparues un peu partout. Ceux qui font leur magasinage à cet endroit ont l'embarras du choix. Il y a de tout et pas seulement du banal. Ainsi, je viens de découvrir, même si c'est ouvert depuis un certain temps, le bar-bistro la Mansarde dans l'édifice Capitole, au coin des rues Sainte-Catherine et McGill College. L'endroit est agréable. Il s'agit d'une sorte de grande terrasse vitrée d'un bout à l'autre et même dans le toit incliné qui donne son nom à l'établissement. Le bistro a deux étages dont un comme en mezzanine. À l'étage du haut, on sert des plats froids et principalement des salades. En bas, les plats chauds. C'est une bonne idée de diviser ainsi les choses, ça donne l'occasion au moins de se forcer pour les salades. Mais c'est en bas que j'ai dîné, avec une belle vue sur la vie grouillante de la Sainte-Catherine. J'ai mangé un filet de sole qui fut précédé d'une soupe au chou et aux tomates de bonne tenue mais au bouillon un peu bref. Le filet de sole, accompagné de carottes et de frites pour une fois bien frites, se présentait sous la forme de deux carreaux recouverts d'une sauce blanche. Le poisson n'était pas trop cuit, était frais et la sauce au vin blanc qui le recouvrait était assez délicate pour ne pas l'écraser (au goût s'entend). En somme, c'était honnête et bien fait pour un prix de $3.25. J'ai fait monter l'addition à $8.50 avec un demi-litre de blanc ($3.75) et un expresso ($0.75).



CAFE-RESTAURANT
GALERIE D'ART
849-5148

4173 Saint Denis, Montréal, h2j 2l2 (métro Mont Royal)

LE PORTUGAL À MONTRÉAL
Solmar
60 spécialités de cuisine classique portugaise
Fruits de mer vivants, poisson frais, viande rouge et volaille fraiches.
FADOS, GUITARES, FOLKLORE ET DANSE TOUS LES SOIRS
Avec des artistes portugais reputés directement du Portugal via T.A.P



Maria Rodrigues en vedette
JUSQU'AU 15 AOÛT

On offre à tous les couples, chaque soir, une petite céramique portugaise ou le disque (Une nuit au Solmar).
Stationnement gratuit
Toutes cartes de crédit acceptées
Repas d'affaires - Air climatisé - Sud-est de l'avenue des Pins

3699 boul Saint-Laurent
Reservations: 844-7748, 285-9151

SYMPOSIUM
...incomparable...comme la Grèce
Spécialités Grecques
Orchestre et Bouzouki
Souper dansant
Ouvert de 18.00 à 3.00
Table d'hôte: $5.95 et $6.95
de 18.00 à 20.00 sauf le samedi
5334, Av. du Parc — Réservations: 274-9547
EN BAS:
la pittoresque pêcherie grecque
11.30 - 15.00 et 18.00 - minuit

POUR L'EUROPE
Louez votre
Renault
Simca
Citroen
ACHAT - RACHAT
chez le spécialiste de la location
BILLETS AVION
toutes destinations
S.E.T.A
Tél.: 861-0200/3906
Permis 13868252-0280

La GRÈCE 77
Prix $512.00
●Centres de Jeunesse
●Hôtels
●Croisières aux îles
●Circuits organisés
●Location d'Autos
●Location de Yachts
●Excursions Speciales
Pour un service complet et dates de departs, consultez:
Olympia Express
TOURIST & TRAVEL OFFICES
5200, Park Ave., Montréal, Que.
Tél.: 276-8537
Ville de Québec
Appeler Mme Simard - tél. 651-5027
Permis 75-01-50174

Sancho Panza
BAR RESTAURANT
3458 avenue du Parc (près de Sherbrooke)
844-0558



Vendredi-Samedi-Dimanche - dès 19 h.
ROGELIO
guitare classique et flamenco

Montréal en poussière ou

Du saccage urbain considéré comme un des Beaux-Arts

par Alain Pontaut

A quoi rime la multiplication de ces livres d'images extraites de collections d'archives poussiéreuses et qui nous restituent le reflet des maisons, des venelles, des parcs, des lieux publics, des architectures et des espaces verts, des décors qui étaient hier les nôtres, que nous avaient légués nos pères, sans autos et sans pollution, sans gigantisme ni béton? A quoi riment ces tableaux surannés et ces photos jaunies qui ont l'étrange mérite de demeurer les seuls témoins de l'existence d'hier? On dira que sans doute il est normal, et dans l'ordre des choses, un ordre douloureux, que ce qui n'existe plus devant nos yeux, et qui était nous, et qui n'existe plus par la bêtise des hommes, se trouve ensuite recueilli dans des pages d'album, offert à la mélancolie, à la méditation des hommes.

Ainsi, et dans chacun des cas, l'importance culturelle de l'entreprise se double-t-elle du sentiment du saccage évitable, du naufrage et de la faillite imbécile camouflés par le mensonge des administrateurs qui parlent de progrès. De quel droit ces politiciens municipaux, à qui aveuglément nous avons tout confié de nos trésors, les ont-ils transformés en poussière, vandales déguisés en notables et qui nous ont d'autant plus pillés, d'autant plus dépouillés de ce que nous avions de plus précieux, que nous leur en avons donné tous les pouvoirs. Du moins les possesseurs de la culture amérindienne n'ont-ils pas donné au Blanc leur accord pour être totalement détruits dans leur mémoire et leur essence. Nous, si.

Le dossier amer

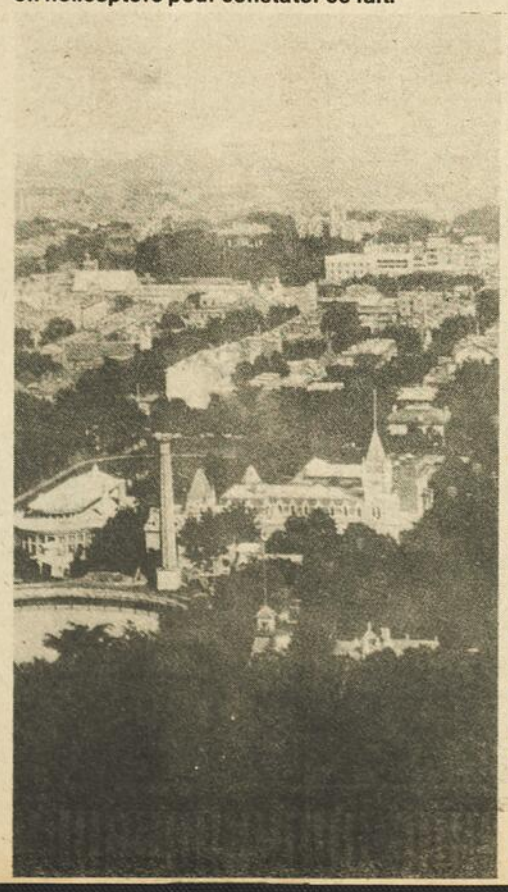
C'est un peu ce qu'exprime Luc d'Iberville Moreau, auteur de ce précieux et nostalgique album, **Montréal perdu,** publié aux Editions Quinze, lorsqu'il invite le lecteur à voir dans son ouvrage "un portrait captivant d'une ville exceptionnelle et magnifique dont l'existence ne remonte pas si loin en arrière, ainsi que le dossier amer d'une perte." Il nous rappelle, et l'image avec lui - photos du XIXe siècle opposées aux photos de la ville actuelle - que l'ensemble architectural montréalais a représenté jusqu'en 1900 l'un des plus anciens et des plus riches en Amérique du Nord. Au début du siècle, on pouvait encore s'y promener dans un univers attachant et complexe d'influences normande, bretonne, parisienne, néo-classique, églises du renouveau gothique ou manoirs et palaces victoriens quelquefois inspirés par l'Art Nouveau. "Dans le centre de Montréal, les squares charmants, les rues ombragées, les maisons historiques et les clochers magnifiques étaient monnaie courante jusque dans les années 50." Et l'on sait ce qu'il en advint. "La boule du démolisseur a agi sur Montréal comme les bombardements sur les villes européennes." Et notre grand maire-bombardier, bénissant et organisant sur les décombres l'érection des tours insipides, l'aberration de leur géométrie sans âme, disait à ses administrés qu'il leur bâtissait "la première ville du monde". Et ses administrés, reconnaissants, se hâtaient de le réélire. Et de tirer de leurs goussets tout l'argent nécessaire à l'atomisation de leur identité.

Des enclos pour robots

D'une part, il y a ceux, comme Luc d'Iberville Moreau, que l'on a ni consultés ni écoutés avant de tout jeter à bas et qui disaient pourtant: "Certaines personnes seront peut-être toujours séduites par une notion de progrès qui implique une destruction aveugle et un renouveau constant... Pour ma part, je crois fermement qu'une ville doit réunir l'ancien et le nouveau; que ses citoyens ont besoin d'un contact visuel avec le passé; que chaque génération, dans chaque ville, laisse des témoignages valables des efforts et des goûts communautaires, témoignages que les générations ultérieures devraient conserver pour des raisons autres que commerciales, comme des parties intégrantes de leur environnement." C'est vital. Et facile à comprendre.

D'autre part, il y a cette anecdote de la fin de la Seconde guerre mondiale qui veut que l'armée américaine, devant Colmar, agacée par la résistance désespérée d'une armée allemande pourtant déjà vaincue mais qui s'accrochait à la ville, ait décidé de concentrer sur elle son artillerie lourde, de tout raser et de poursuivre son avance. Soucieux de s'opposer à ce nettoyage par le vide, le commandement français aurait plaidé que la défaite allemande était l'affaire de quelques jours, qu'il y avait la population civile et, pourquoi pas, la ville même, sa ca-

"En ce qui me concerne, les espaces verts, on a beaucoup parlé des modifications apportées à une toute petite petite partie de la ville. On ne dit pas cependant que Montréal devient de plus en plus vert. Plus que tout ce que les statistiques peuvent prouver. Il suffit de survoler Montréal en hélicoptère pour constater ce fait."
-Jean Drapeau, mars 1974





(suite de la page 23)

thédrale, ses monuments, son passé. ''La cathédrale'', auraient dit les Américains! ''De quoi donc vous inquiétez-vous? On en reconstruira une neuve...'' L'intention, c'est clair, était bonne: une neuve voulait naturellement dire une plus belle. Entre un réfrigérateur neuf et un vieux, qui hésiterait? Est-ce qu'il y a quelque chose de plus vieux, donc de plus démodé, qu'une culture? La première et la plus belle ville du monde est forcément ainsi la plus récente: une vraie belle cité toute neuve, enclos vif et nickelé, sans oxygène, de robots sans mémoire. Ainsi raisonnent à peu près nos civilisateurs, à qui l'on fait d'ailleurs la moindre offense en dénonçant leur inconscience culturelle. Il y a d'autres raisons et d'autres intérêts à leur comportement dévastateur.

Les assises de l'être

Donc il nous reste les photographies. Prises à partir de 1852, celles-ci sont admirables et parfois d'autant plus émouvantes d'être un peu pâles et brumeuses pour nous restituer comme en songe ce chemin de chèvres devenu la Côte-des-Neiges, ce port dont on n'avait pas encore bouché la vue sur le fleuve, cette architecture résidentielle ou religieuse dont nul peuple n'est assez riche pour que d'aucuns s'arrogent le droit de l'en priver, ces ornements, ces preuves, ces trouvailles dont le commentaire se termine le plus souvent par la mention: démoli en telle année. Reste, pour prendre après coup la mesure de la destruction systématique (pour cause d'entrepôts du CP ou de terrain de stationnement), cette remarquable documentation historique, sociale, artistique qui définit tant d'édifices, de palais, de chaumières, de havres de beauté dans la verdure dont ceux qui avaient mission de les protéger n'invoqueront pas la guerre pour expliquer cette Brest ''dont il ne reste rien''.

A force de témoignages de ce genre, la rage incitera peut-être le citoyen d'aujourd'hui à protéger le petit héritage émietté, le menu reliquat des trésors dédaignés de sa ville ''perdue''. Définissant les objectifs de la nouvelle collection, **Critère,** où l'ouvrage prend place, Jacques Dufresne écrit: ''On peut se demander si tout n'est pas pure convention. On ne peut pas, sans risques graves, laisser se disloquer des habitudes issues de l'héritage génétique. Ce sont les assises mêmes de l'être qui sont alors touchées, On peut s'amuser à opposer entre elles les diverses définitions de la vie. On ne brise pas impunément les rythmes biologiques. On peut se demander si Dieu existe, cela fait partie du jeu normal de l'esprit. Il est suicidaire de se comporter comme si rien ne méritait un respect inconditionnel.'' Il faudra corriger Valéry: nous autres, civilisations, nous savons à présent que nous sommes non seulement mortelles, mais suicidaires. ●



Critères

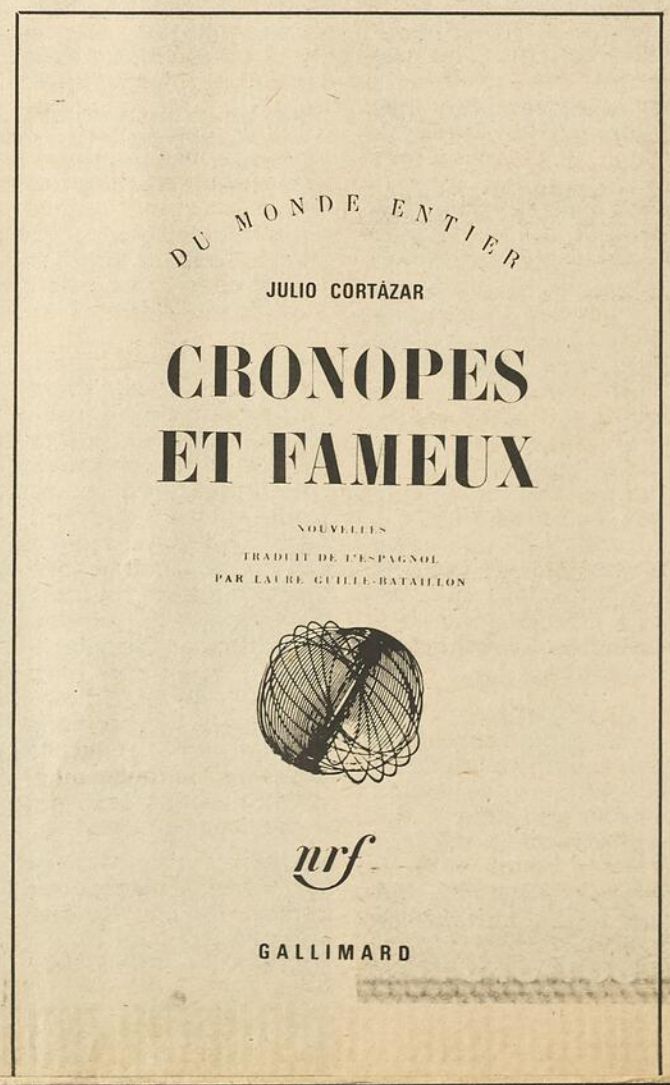
Cronopes et Fameux de Julio Cortazar

par François Hébert

Cette oeuvre au titre bizarre, qui vient d'être traduite, a été écrite par Julio Cortazar en 1962, c'est-à-dire avant les livres qui ont fait de lui l'un des meilleurs écrivains d'Amérique latine, et du monde, puisque les écrivains d'Amérique latine, depuis une dizaine d'années, occupent une place toute particulière dans la littérature mondiale, et non des moindres, et pour diverses raisons. J'en vois une: ils ont une manière spéciale de parler du monde, issue pour une large part du surréalisme, d'en parler à la fois comme s'il s'agissait de quelque chose de tout à fait simple, ordinaire, et comme s'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire, qui dépasse l'entendement. Ils ont le don de mettre en relief les événements quotidiens en les rendant surprenants: leurs livres sont pleins de surprises, comme ne l'est guère la vie, et comme elle l'est pourtant, pour ceux qui savent voir. Ils observent les détails, qu'ils grossissent: on dirait qu'ils n'écrivent pas avec un stylo, mais avec une loupe. C'est l'exploration de quelques procédés de ce genre qui fait l'intérêt du livre **Cronopes et Fameux,** qui est un recueil de petits textes, en général d'une page, et sur des sujets dont vous n'avez pas idée: ''Instructions pour pleurer'', ''Instructions pour tuer des fourmis à Rome'', ''Les pose-tigres'', ''De la conduite à adopter dans les veillées funèbres''...

''Afin de lutter contre le pragmatisme et l'horrible tendance à la poursuite des fins utiles...'' Ainsi commence l'une des histoires. (Elle me rappelle le début d'une des histoires de **la Manufacture de machines** de Louis-Philippe Hébert: ''Il ne sert à rien de penser que...''). Elle s'intitule: ''Perte et récupération du cheveu''. Vous prenez un cheveu, vous le jetez à l'évier, faites couler l'eau afin qu'il descende dans les conduits, et les choses sérieuses commencent: il faut le récupérer. Vous aurez peut-être de la chance: vous le trouverez peut-être dans le coude des tuyaux. Mais il vous faudra peut-être travailler pendant une dizaine d'années afin de ramasser l'argent nécessaire à l'achat de la maison dont vous occupez le troisième étage, et alors de pouvoir fouiller les tuyaux des deux premiers étages. Mais aussi, il se peut que le cheveu (vous y aviez fait un noeud, afin de ne pas le confondre avec les milliers de ses semblables que vous aurez étudiés dans votre recherche) se soit rendu au fleuve, par les égoûts, etc.

Ce petit livre est plein d'occupations de ce genre: merveilleuses, dit Cortazar. En voici une autre: couper la patte d'une araignée, la mettre dans une enveloppe et la poster au ministre des Affaires étrangères, etc... Des actes de ce genre, aptes à déranger l'ordre habituel des choses, annoncent certains événements des romans: dans **62, Maquette à monter,** par exemple, Marrast envoie une lettre de menaces très vagues au directeur d'un musée, et en observe les conséquences, à la fois prévisibles et étonnantes. L'un des grands mérites de Cortazar est de creuser de telles brèches dans nos habitudes, dans le quotidien, afin d'en montrer le caractère incongru. Il travaille au scalpel: voyez-le regarder ses semblables, mais en ne faisant attention qu'à leurs oreilles, par exemple; ou dans un restaurant, qu'aux fraises, qu'il voit, une à une, monter, être déchirées, devenir une purée rouge, descendre comme dans un tube et puis se perdre en multiples contorsions. Tous ces exercices semblent gratuits, de même que la création de ces étranges personnages, les Cronopes, ''objets verts humides ébouriffés'', les Fameux et les Espérances, dont les histoires forment le dernier tiers du livre; et pourtant, ils nous fascinent, comme s'ils étaient porteurs d'un sens secret, ou de plusieurs sens, à déchiffrer. Ils nous surprennent: nous sommes pris sur le fait de nos habitudes et de nos conventions; ils nous questionnent. Et tous les moyens sont bons, de la cruauté à la blague, de la description réaliste à l'image farfelue et hyperbolique, pour nous donner à voir les gens, le monde, la vie tels qu'ils sont, sous les masques.



Ce petit livre n'est sans doute pas le meilleur de Cortazar: il est inégal et beaucoup de textes ne sont pas approfondis; mais il a en revanche le mérite d'être assez simple (j'ai bien dit: assez...) et de fournir une bonne introduction à ses oeuvres ultérieures, plus complexes mais aussi plus riches. Moi, elle me charme, cette lutte discrète contre la bourgeoisie...

***Cronopes et Fameux,* Julio Cortazar, traduit de l'espagnol par Laure Guille-Bataillon, Gallimard, coll. "Du monde entier", 1977; 165 pages.**

●

ANECDOTES de Michel Beaulieu

(par F.H.)

Peu d'oeuvres poétiques, au Québec, sont aussi abondantes que celle de Michel Beaulieu: déjà, une quinzaine de titres. Chaque année, il publie un recueil; quelques années font exception: ces années-là, il publie un roman, ou deux recueils. Cette année, il vient de publier, aux éditions du Noroît, **Anecdotes,** "poèmes accompagnés de huit encres de Louise Thibault" (et à l'automne, à l'Hexagone, paraîtra **l'Octobre).**

Michel Beaulieu possède une **voix,** qui ne trompe pas, qu'on ne peut confondre avec d'autres, qui est sienne et qui pourtant pourrait être nôtre: une voix simple, en apparence du moins, qui ne fait pas de bruit, qui parle doucement, sans hausser le ton, sans trop varier (malgré le titre de l'un de ses recueils, **Variables,** qui s'applique du reste sans doute à autre chose qu'aux timbres de voix), sans surprendre: une voix feutrée, coulante, presque lyrique mais retenue, toute de pudeur... Sait-on encore ce que c'est, la pudeur? Et comment ne serait-on pas pudique, devant le temps, la douleur, les corps (les os, les hanches, les côtes, les coeurs, les poumons, les yeux), la mort?

Cette voix, qui parle de choses familières, elle peut cependant nous tromper, non parce qu'elle fausse, mais parce qu'il lui arrive assez souvent de se taire en parlant, de taire l'horreur et la violence du monde en disant la tendresse d'une étreinte, la fumée d'une cigarette, la laine filée et les brumes du petit matin. Et il lui arrive aussi, parfois, de petits cris ("feu sur la tendresse"), mais vite rentrés, et l'ordre du monde reprend son cours.

Son cours difficile. Et la poésie reprend son cours, et pour ainsi dire, caresse les griffes du temps, en espérant le leurrer, l'amadouer. Une immense nostalgie court dans les veines de cette poésie, mais elle n'est pas passéiste, elle est aux aguets du présent qui, continuellement, se dérobe, et aux aguets de demain: que sera demain, qui sera là, qui restera, et fera quoi? Désoeuvrement du vivant, du fuyant. Tous les contours des choses et des gens s'érodent, s'humectent dans les brouillards du temps qu'il fait, du temps qui passe; et l'oeil, s'il n'est un couteau, s'use à voir à travers la pierre qu'est l'espace, et voyage de spectacle en spectacle, vus par d'autres et d'autres encore. Le retour au pays, dans ces conditions, paraît impossible, et le poème, une sorte de chanson de guetteur pour tromper l'attente, ou d'appel au secours (d'appel à soi), ou de jeu d'osselets. A quelques coins de rues, la mort t'attend, déguisée en feu rouge, ou en amante: et les bras geignent sous leurs gestes.

L'agonie est lente, mais elle s'écaille d'anecdotes, promises à une vie meilleure.

LE THÉÂTRE D'ÉTÉ Sun Valley
HENRI NORBERT
LISE LASALLE LOUIS LALANDE
LISETTE GUERTIN DANIEL ARVISAIS
au Petit Bonheur
Comédie de Marc-Gilbert Sauvajon
Mardi - Mercredi - Jeudi - Vendredi, 21 h.
Samedi 20 h et 22 h 30 — Dimanche 20 h.
SAINTE-ADÈLE 229-2118 MONTRÉAL 1-800-363-2584 (direct)
CONDITIONS SPÉCIALES POUR GROUPES ET ÉTUDIANTS
DÎNER AVANT OU APRÈS SPECTACLE
Venez déguster les spécialités du Restaurant Lucerne à L'HÔTEL SUN VALLEY — situé à 100 pieds du théâtre.
RÉSERVATIONS:
861-4801 1-800-363-2584

évêché
HÔTEL NELSON
LES CARCASSES

Du 7 au 31 juillet
SPECTACLES
tous les soirs à
21 et 23 heures 30
Relâche le lundi
Semaine - $2.50
Vendredi/Samedi - $3.00
425 PLACE JACQUES CARTIER
dans le Vieux 861-5731

Sherbrooke et la décentralisation

par Yves Robillard.

10,000 personnes par semaine traversent les salles d'expositions du Centre culturel de Sherbrooke.

À part Montréal et Québec, saviez-vous qu'il existe dans la province au moins six autres régions culturelles nanties de centres importants d'activités, en ce qui touche l'art plastique? En Abitibi, Rouyn-Noranda, au Lac Saint-Jean, Chicoutimi, sur la Côte-Nord, Sept-Iles, dans le Bas-Saint-Laurent, Matane et Rimouski, dans la Mauricie, Shawinigan, et dans les Cantons de l'Est, Sherbrooke. Je le savais abstraitement; cela m'importait peu, mais depuis que j'ai visité le Centre Culturel de l'Université de Sherbrooke, je suis transformé. **Le mot "décentralisation" a pris un sens pour moi.** Il me faudra de plus en plus en tenir compte dans ma vie quotidienne de Québécois, et cette foi nouvelle, j'espère vous la communiquer.

De nombreuses activités

J'ai été vraiment étonné à Sherbroode de la somme considérable d'activités artistiques qui s'y déroulent. Le Centre culturel est situé dans le pavillon central de l'Université. En entrant, on se trouve dans un immense hall qui sert de salle d'exposition. À gauche, il y a la bibliothèque de l'Université, à droite, les bureaux de l'administration (régistraire etc...), et dans le fond, la galerie d'art et la salle de spectacles Maurice O'Bready, qui offre 1600 places et dont le foyer sert également de salle d'exposition. Sept mois par année, il y a trois spectacles différents par semaine à la salle O'Bready. On estime qu'une moyenne de 10,000 personnes par semaine traversent les lieux où se trouvent les diverses expositions.

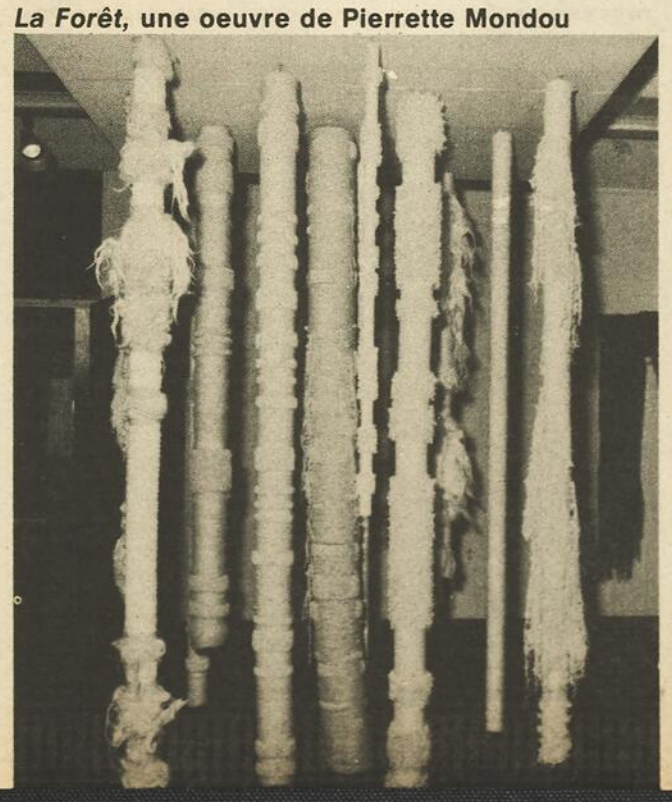
Le Centre culturel est administré par André Lachance, directeur administratif, et Graham Cantieni, directeur artistique. En réalité, André Lachance s'occupe des spectacles et Graham Cantieni des expositions. L'Université de Sherbrooke fournit locaux et salaires des directeurs. Les autres frais d'administration, secrétariat, organisation d'expositions doivent être payés à même les profits des spectacles et diverses subventions (?). Il y a donc trois endroits où se tiennent à l'année longue des expositions, le grand hall, la galerie, et le foyer du théâtre. Dans le foyer, les expositions durent deux mois chacune: on y présente des solos d'artistes de la région. Mais dans le grand hall et la galerie, on passe d'une exposition à l'autre à tous les mois.

Un souci d'éducation

Vous voulez quelques exemples? Grand Hall, novembre 76, Galerie Claude Luce de Montréal, décembre 76, **Salon des métiers d'art des Cantons de l'Est (20,000 visiteurs),** février 77, Cinéma québecois d'animation, mars, l'Affaire Corridart... etc.; la Galerie, novembre 76, Salon du Race (**Regroupement des Artistes des Cantons de l'Est**), janvier 77, Luminescence, neuf sculpteurs québecois travaillant le polyester,... etc. Durant l'année scolaire, le Centre a organisé chaque lundi soir une conférence ou une audition de musique contemporaine, ou une visite commentée, et tous les midis, le mardi et le jeudi, des visionnements de films d'art ou expérimentaux. Enfin, Cantieni a également créé un Centre de documentation sur les arts plastiques et visuels de la région. J'ai en main les deux premières publications; elles sont très utiles et fort bien faites.

Encore une fois, je suis vraiment étonné. Voilà un homme qui s'occupe de son affaire et gagne vrai-

***La Forêt,* une oeuvre de Pierrette Mondou**



(suite de la page 25)

ment son salaire. On sent chez lui, dans le choix de certaines expositions, "Chapiteaux romans", "La période bleue de Picasso", un souci d'éducation. Il doit prendre le public où il est rendu. Mais cela ne l'empêche pas de présenter également de l'ultra-expérimental. On sait par le nombre de visiteurs à chaque exposition quelles sont celles qui ont été le plus appréciées. Le Salon des métiers d'art des Cantons de l'Est a battu tous les records. Cantieni me dit: "La décentralisation, c'est bien beau, tout le monde en parle, mais ça se concrétise rarement par des subventions!"

Consolider ces régions

J'apprends que le Race (30 artistes) a demandé à Québec une subvention pour établir un secrétariat. On leur a dit: "Voyez la SAPQ (la Société des Artistes Professionnels du Québec) à Montréal!" Le Race refuse de faire partie de la SAPQ. Et je les comprends. On imagine bien les combats que ces artistes devraient mener avec les autres artistes de Montréal pour se voir attribuer des sous. **Je ne crois pas qu'à Montréal on soit bien conscient des besoins de la province.** Je crois qu'il est très important pour le moment de consolider les régions. Et si chacune fonctionne comme Sherbrooke, il sera facile pour nous, à Montréal, de faire des échanges et d'obtenir de la documentation. **La décentralisation, ça veut d'abord dire consolider les régions.** Je ne crois pas que l'on ait tout fait pour cela jusqu'ici.

Je suis allé à Sherbrooke pour les deux expositions que le Centre culturel a organisées durant l'été, le **"Concours d'Art Graphique québécois"** (grand hall), et "La nouvelle tapisserie au Québec" (galerie). Les deux expositions se termineront le 28 août. Je parlerai de la première la semaine prochaine.

La Nouvelle tapisserie

La "Nouvelle tapisserie", ce sont neuf lissiers choisis par Graham Cantieni, d'abord les aînés, Mariette Rousseau-Vermette, Micheline Beauchemin, et les plus jeunes, Yolande Dupuis-Leblanc, Carmel Gascon, Paulette Sauvé, Carole Simard-Laflamme, Maria Svatina, Pierrette Mondou et Anke Van Ginhoven. Chacun a présenté une pièce et l'ensemble est un plaisir. Je lis dans un interview de Yolande Dupuis-Leblanc par Pierre Francoeur (voir Centre de documentation): "Il ne s'agissait plus seulement de reproduire le carton d'un peintre au moyen des fibres, mais plutôt d'inventer de nouveaux moyens pour la fibre. La fibre devenait image." Et Yolande Dupuis-Leblanc poursuit (en d'autres mots): mais ces nouveaux moyens sont devenus une mode et des gens nous disent maintenant qu'ils sont capables d'en faire autant que nous. "C'est vrai qu'ils sont capables... car ils vont copier, mais de là à inventer, c'est autre chose, car ils auraient bien de la difficulté à réussir." Voilà exprimée en peu de mots la différence entre artiste et artisan (celui qui répète un modèle).

Une relève

Deux pièces m'ont particulièrement intéressé. **Paulette Marie Sauvé** fait de la tapisserie "minimale": une longue baguette circulaire, suspendue d'un côté par un fil au plafond, et de l'autre, appuyée contre le sol, forme une diagonale; sur celle-ci, des fils de soie bien peignés pendent et s'étalent par terre. Les couleurs sont groupées par zones, en haut, vert, puis lime, puis rose, puis mauve, et c'est tout, et ça suffit. Et la poésie nous entraîne dans l'acte premier, primaire du lissier, teinture, séchage, écheveau, séparation des fils, et également pour moi, évocation subtile des beautés d'une chevelure féminine.

L'oeuvre de **Pierrette Mondou** est plus robuste, même si elle est également douce. C'est une **Forêt** de minces cylindres d'une dizaine de pieds de hauteur. Chacun est entouré de fils embobinés de différentes façons, ici avec régularité, là s'effilochant, ailleurs s'ébouriffant, tout cela en différentes teintes de blanc et de beige pâle. C'est une sculpture, un espace ambiant qui vous fait expérimenter la sensation de multiples textures! Pierrette Mondou exposera en septembre prochain à la **galerie "Mena'sen"** (terme abénaquis de la région qui veut dire "pin solitaire": il y a une histoire là-dessus!) de Sherbrooke. J'espère pouvoir y aller.

●

cinéma

Le cinéma à Terre des Hommes

par Anne Constanty

Outre le festival de la critique québécoise, un second festival de cinéma se tiendra à Montréal au mois d'août. Ce festival nommé: **"Festival des films du Monde"** se déroulera du 19 au 28 août, à Terre des Hommes.

Nous avons rencontré monsieur Serge Losique, directeur du Conservatoire d'art cinématographique, sis à l'université Concordia, et directeur de ce festival.

"A l'heure actuelle", déclare monsieur Losique, "le programme général est prêt: il est à l'imprimerie. C'est d'ailleurs ce que j'avais promis lors de ma dernière conférence de presse; le programme imprimé pour le 1er août.

"Finalement notre sélection comportera 150 films-courts et longs métrages. Certains de ces films seront projetés deux fois, ce sera le cas surtout des films inédits. D'ailleurs, ils sont tous inédits à Montréal et présentés soit en première montréalaise, soit en première canadienne, soit en première nord-américaine, soit en première mondiale. Bien sûr, ce n'est pas le cas des films présentés lors des rétrospectives, je veux parler des hommages spéciaux à Fellini, Howard Hawks, Laurence Olivier et Gloria Swanson. Cette dernière, qui sera présente à Montréal à ce moment-là, fut quand même la star numéro Un des années 20 et 30.

"Ce festival se déroulera tout entier à Terre des hommes afin de lui donner un caractère très populaire. Nous avons quatre salles à notre disposition; la première, la plus grande, se trouve dans la Maison du Québec (ex-pavillon de la Suisse). C'est dans cette salle que sera projetée la sélection officielle. Celle-ci est d'ailleurs passée de vingt à trente films, car trop de pays nous ont demandé d'en faire partie... et je n'ai pu refuser! Dans la sélection officielle", ajoute monsieur Losique, "vous pourrez voir trois films par jour, le premier à 17 heures, le second à 19 heures et le troisième à 21 heures. Il y aura également deux autres projections dans cette salle: ce seront les films de "Perspectives du cinéma français". Dans cette manifestation, l'on pourra voir les douze ou treize meilleurs films français de 1977. Les trois autres salles ont 115 places. Là, on pourra voir, entre autres, un hommage spécial au cinéma japonais qui comprendra beaucoup de films soit inédits soit de 1977.

"Je tiens à souligner que dans la sélection officielle la plupart des films seront sous-titrés en français. Même le film australien — je viens d'en recevoir la confirmation — sera sous-titré en français. C'est normal, car, puisque c'est un festival populaire, il faut quand même que tous puissent comprendre. Dans chacune de ces petites salles, il y aura également cinq projections par jour. Cela débutera tous les jours vers midi et demi.

"Il y aura également des projections tous les soirs à la Place des Nations. A cet endroit, l'on pourra voir de grands films populaires — je veux dire accessibles et compréhensibles par tous, comme **King Kong** — version de 1933. A la Place des Nations, l'on présentera au public les films et les vedettes. Il y aura un hommage tout spécial aux vedettes canadiennes de Hollywood comme Fay Wray, Geneviève Bujold, Lorne Greene, Ted Kotcheff, Arthur Hiller, pour ne citer que ceux-là. La plupart des réalisateurs des films de la sélection officielle seront présents, parfois même la vedette principale du film.

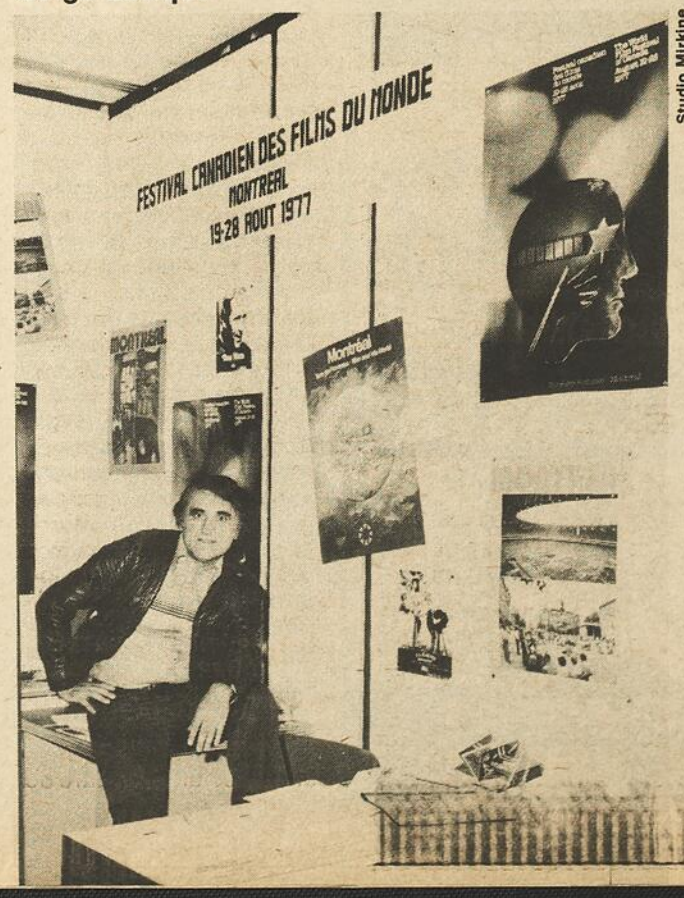
"Il y aura aussi deux grands débats publics. Le premier portera sur la production à Hollywood. Tous les pays du monde accusent Hollywood d'être responsable de leurs difficultés. Je pense qu'il sera bien que les gens d'Hollywood viennent s'expliquer. D'ailleurs, aujourd'hui, les deux tiers de la production hollywoodienne ne sont plus dans les mains des grands studios mais des cinéastes indépendants. Le second débat sera relatif à l'état de l'industrie du long métrage au Canada. Comme actuellement, c'est surtout la SDICC qui investit chez nous dans la production. Il serait bon de faire le point là-dessus. Ce festival des films du monde est pour moi," enchaîne monsieur Losique," la conclusion d'une oeuvre. J'espère d'ailleurs que ce n'est pas la dernière. Depuis des années, je présente toute sorte de films, de festivals, de rétrospectives, du genre difficile au style populaire. J'ai présenté des festivals dont personne ne voulait, comme le festival étudiant canadien. Je suis du genre pionnier; aussi ai-je pensé à grouper tout cela pendant quinze jours et à en faire une fête populaire. Depuis 20 ans que je suis dans le métier, j'ai rencontré beaucoup de gens et j'ai pensé qu'il serait agréable de tous les réunir à Montréal. Autrement dit, j'élargis ce que je fais habituellement et je lui donne l'aspect d'une fête populaire.

"J'ai obtenu pour ça une collaboration, étroite tant de la ville et du gouvernement provincial, par le biais de la D.G.C.A., que du gouvernement fédéral, via le Bureau des festivals, à Ottawa."

Le "Festival des films du monde" s'ouvrira avec **Stroszek,** du réalisateur allemand Werner Herzog et L'empire des sens, du réalisateur japonais Nagasi Oshima. Je vous en reparlerai.

●

Serge Losique



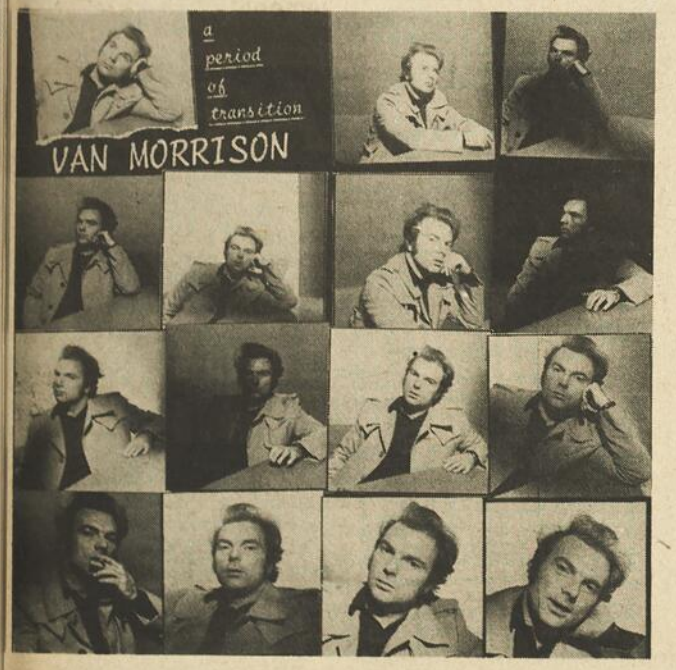
Studio Mirkine

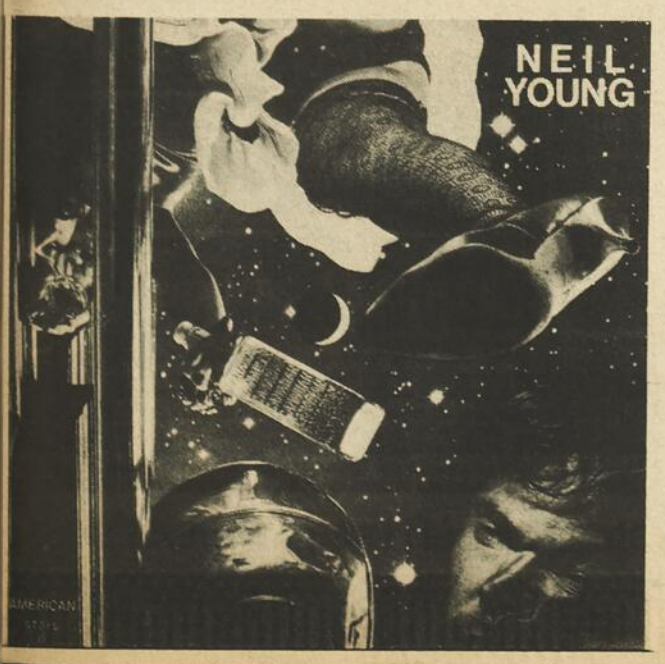
Deuxième fugue (avec Neil Young, Van Morrison et The Band)

Quand on est le meilleur chanteur au monde, qu'est-ce qu'on fait?

par Bruno Dostie

Nous ne parlons pas d'opéra, n'est-ce pas! Aussi plusieurs tiennent-ils comme moi **Van Morrison** pour le meilleur chanteur au monde — et peut-être même la meilleure chanteuse compte tenu du registre aigu dans lequel il attaquait **"Who Was That Masked Man"** sur **"Veedon Fleece"!** Beaucoup placent également comme moi **The Band** au sommet des groupes américains, dans ce genre qui est le leur entre le son "jazzé" et cuivré de Chicago, le rock'n roll, et le "country" électrique. Enfin **Neil Young** occupe lui aussi une place de choix au panthéon du "folk rock" tout en incarnant un personnage assez unique dans la galerie des poètes américains, moitié cowboy moitié curé, tendre et violent, déchiré entre le mal-culpabilité et la volupté-innocence.





Les disques qu'ils ont publiés tous les trois ces derniers mois seront donc l'occasion d'une nouvelle fugue américaine, loin du pop québécois... La scène pourrait se passer dans quelque montagne de Californie, la nuit. Autour du feu, de "gros bras" rustiques et pétants de santé bivouaquent: c'est The Band. De la radio qui joue encore dans le "pick up truck" en bordure du chemin montent doucement des airs de "rythm'n bleus": c'est Van Morrison. Au loin rôde une silhouette équivoque, coyote voleur de vivres, défroqué voleur de femmes, qui hurle à la lune: c'est Neil Young.

Des Américains étrangers

Dans tous ses détails, en fait, la scène est archi-américaine, c'est un de ces archétypes comme seuls ont su en fabriquer, dans toutes les formes d'expression, des Américains vivant à l'étranger ou des étrangers fraîchement immigrés. La comparaison avec un autre univers, d'adoption ou d'origine, le recul qui tient à sa distance ou à sa différence, et l'amour tout particulier qu'on porte aux États-Unis, avec la ferveur du nouveau venu ou la nostalgie de l'exilé, expliquent sans doute pour une bonne part ce phénomène encore une fois confirmé par l'Irlandais Van Morrison ou les Canadiens Neil Young ou ceux du groupe The Band (qui le sont tous — Rick Danko, Garth Hudson, Richard Manuel et Robbie Robertson — à l'exception du batteur Levon Helm de l'Arkansas).

C'est en 1968 que The Band s'est fait connaître du grand public par un premier disque intitulé **"Music From The Big Pink"** qui suivait la nouvelle incarnation de ce groupe dans le rôle d'orchestre du nouveau Bob Dylan électrique après une longue et obscure carrière qui remontait au tout début des années soixante sous les noms de **Levon and the Hawks, The Crackers** et **The Canadian Squires.** Leur tout dernier disque, quant à lui, s'intitule **"Islands"** (Capitol SW 11602) et il arrive après l'annonce faite l'automne dernier d'un retrait de la scène pour une période indéterminée. Quant à Neil Young, c'est avec le groupe Buffalo Springfield, dont le premier disque paraît en 1967, qu'il acquiert la notoriété. Sa carrière de soliste, ponctuée de liaisons difficiles avec Crosby, Still et Nash, commence en 1969. Son dernier disque s'intitule **"American Stars'n Bars"** (Warner KMS 2261). Van Morrison enfin, d'abord leader du groupe **Them** dont le premier disque est paru en 1965, vole de ses propres ailes depuis son disque **"Blowin' Your Mind!"** en 1967. Sa nouveauté s'intitule **"A Period Of Transition"** (Warner BS 2987) et paraît après un silence de près de trois ans, rompu seulement par des anthologies et des enregistrements de scène.

Un cap difficile

Avec dix ans de carrière et plus dans tous les cas, nous n'avons donc plus affaire à des novices! C'est ce qui donne à ces disques, en plus de leur caractère commun de produit américain d'étrangers, une commune maturité, un même dépouillement qui ne peut provenir que de l'expérience, et une certaine volonté de retour aux sources. Mais c'est aussi ce qui pose à chacun le même problème de dépassement et de renouvellement, d'autant plus difficile à surmonter pour des artistes de cette réputation qu'on attend toujours des merveilles d'eux et qu'on les juge beaucoup plus sévèrement que n'importe qui. Et c'est peut-être ce dernier problème qui explique à son tour l'espèce de panique qui semble s'emparer des géants du pop, après dix ans de carrière ou à l'âge de 35 ans, lorsque la maturité même dont ils pourraient être fiers est perçue comme un signe de tarissement pour des consommateurs conditionnés à ne s'abreuver qu'à la jeunesse!...

Réussite de Neil Young

D'une certaine façon, c'est Neil Young qui s'en tire le mieux, compte tenu de la période difficile qu'il a connue après **"Harvest"** en 1972. **"American Stars'n Bars"** marque un retour à l'esprit et même aux sonorités de ses quatre premiers disques de soliste en même temps qu'il confirme une maîtrise nouvelle de son idiome et annonce un regain d'énergie prometteur.

On y trouve de courtes chansons d'amour inquiet, malheureux ou coupable qui dénotent toutes une certaine forme de résignation (un "c'est la vie!" qui transforme en mélancolie plus sereine les accents tragiques et plus désespérés du jeune Young), et dont la musique est du plus pur **Crazy Horse,** son vieux groupe qui s'en donne ici à coeur joie avec le violon de Carole Mayedo et les voix de Linda Ronstadt, Hemmylou Harris et Nicolette Larson. S'y ajoute un saisissant **"Bite the Bullet"** aux contrastes d'une extrême violence (Young, tout désir, chante "Carolina Queen, She's a walking love machine" à chaque fois interrompu par un coeur rageur et désespéré de femmes qui hurlent "bite the bullet!") et les deux morceaux de bravoure du disque: **"Will to Love",** un long délire nocturne où percussions, guitares acoustiques et piano électrique crépitent comme un feu de bois; et **"Like a Hurricane",** une longue rêverie amoureuse qui renoue avec l'atmosphère du classique **"Cowgirl in the Sand"** et sur laquelle Young renoue lui-même avec sa guitare électrique d'écorché vif qui compense par des plaintes encore plus aiguës ce que sa propre voix a gagné aujourd'hui en grave raucité.

Promotion du Dr John!

Van Morrison ne s'en tire moins bien, lui, que parce qu'il était monté trop haut. Quant on est le meilleur chanteur au monde (et pas mal comme auteur, compositeur et arrangeur non plus), on fait quoi?

Van Morrison, en attendant d'avoir trouvé la réponse à cette question, semble donc décidé à attendre, en évitant au moins les écueils du maniérisme ou de la répétition. Son **"A Period Of Transition"** est donc une espèce de "jam session" sur lequel il revient à ses débuts du "rythm'n blues" en y appliquant toute la maîtrise, la finesse et la maturité qu'il a acquises depuis. Des sept chansons du disque, seule **"Flamingos Fly"** semble être une chanson finie, du point de vue de la forme. Les autres sont des espèces d'exercices à partir de vers, de lignes mélodiques, d'éléments d'harmonie, de climats, etc., qui servent au meilleur chanteur au monde à se tenir en voix. C'est évidemment à la hauteur de sa réputation, mais ça ne l'aurait pas faite!

C'est donc le co-producteur et claviériste du disque qui s'en trouve grandi, **Mac Rebennack** alias **Doctor John** ayant réussi son meilleur disque sous l'aile de Morrison. La texture du disque est en effet merveilleuse de délicatesse, d'économie, de rigueur et de vie. Les "fans" achèteront donc; ceux qui veulent découvrir Morrison choisiront parmi les nombreux chefs-d'oeuvre qui ont précédé.

Curieusement, c'est **The Band,** avec son **"Islands",** qui paraît le plus en période de transition avec un disque chatoyant mais un peu trop doux sur lequel on ne retrouve plus beaucoup de son "funk", mais une tranquillité et presque un recueillement qui donne un ton presque spirituel à ce disque. Un ton prévisible dans **"Christmas must be Tonight",** un des joyaux du disque, mais inattendu dans **"Georgia on my Mind",** qui ne fait pas oublier Ray Charles, ou dans l'espèce de conte de science fiction qu'est **"The Saga of Pepote Rouge",** ou encore dans l'instrumental **"Islands".** Restent à l'oeuvre des musiciens hors pairs, égaux à eux-mêmes s'ils ne se dépassent pas, mais qu'on aimerait voir conquérir le monde au lieu de paraître vouloir s'en retirer, soit au sens propre dans leur carrière, soit au sens figuré dans leur musique.

●

Théâtre

A l'Escale, un vide qui en dit long...

par Claude Lebuis

***Une fille dans ma soupe,* au bateau-théâtre L'Escale (St-Marc-sur-le-Richelieu). Comédie de Terence Frisby. Adaptation française de Marcel Moussy.**

Une fille dans ma soupe fait partie de ce théâtre qu'on pourrait appeler ''vacant''. Vacant pour ''vacances'' mais aussi pour ''vide''. C'est une bonne comédie, on rit à plusieurs gags, mais ça demeure désespérément superficiel, et surtout sans rapport avec la réalité québécoise. J'essaierai donc de décrire ici différents aspects de ce ''vide''.

La parlure parisienne

Une fille dans ma soupe est une pièce anglaise. On l'a donc traduite mais, malheureusement pour nous, en ''français de France'', de Paris pour être plus précis. Je n'en reviens pas que l'on puisse présenter une traduction sans en faire l'adaptation au parler des gens d'ici. C'est une véritable insulte à notre peuple, à moins que ce ne soit de l'inconscience des besoins du public.

C'était d'autant plus navrant que l'accent des comédiens était faux, particulièrement dans les interjections, où on remarquait un saut très significatif en langue vernaculaire. De plus, pas de ''rocker'', de ''gars cool'' ou même un petit ''pusher''. Rien que des ''nanas'', un ''pachetoque'' (un croulant) et des ''tarés''. Voilà donc quelque chose qu'il n'y avait pas.

Considérations économiques

Comme tout le monde, le personnage principal, Robert Danvers (Jean Dalmain très à l'aise sur scène) est **riche:** ''Je jouis d'une certaine aisance... et n'en parlons plus!'' Parlons-en au contraire: pourquoi un personnage riche devant un public relativement à l'aise? ''Chacun de nous a un capital, des possibilités à exploiter.'' Oui mais tout le monde n'a pas la chance d'exploiter son capital comme il le voudrait. Mais cela, ce n'est pas dans la pièce.

Sexisme

Aliénation culturelle mais aussi sexuelle. La femme, dans la pièce de Frisby est réduite à la valeur d'une **marchandise d'échange** (entre Jimmy et ses copains; entre Jimmy et Robert). Tout cela ressemble à une société primitive. Chocking, n'est-ce pas? N'en parlons plus.

Bateau-théâtre L'ESCALE

Conflit superficiel des générations

Le conflit, on l'aura deviné, il est d'ordre sexuel. Ainsi sont escamotés tous les autres aspects qui divisent réellement jeunes et adultes: la répartition des richesses, l'exploitation du Tiers Monde, la guerre, les modes de vie, la pollution, etc. Mais tout cela ne doit pas être important puisque ce n'est pas dans la pièce...

Conclusion: un vide qui en dit long... Dommage, car l'Escale a tout pour faire un théâtre authentique: un grand théâtre, un site naturel magnifique et de bons comédiens. ●

Le théâtre de la Dame de coeur, où le mot 'divertissement' prend tout son sens

par Claude Lavoie

Faut c'qui faut,* une comédie musicale de Louise Lahaye et Michel Robidoux, au *Théâtre de la dame de coeur.

Un ''bô'' spectacle, par du ''bô'' monde, dans un ''bô'' petit théâtre, au coeur d'un ''bô'' petit camping. Voilà qui résume assez bien la soirée que j'ai passée samedi dernier au théâtre de la Dame de coeur où divertissement ne rime plus avec cliché, facilité et superficialité, mais bien avec créativité, invention et performance.

C'est une comédie musicale qu'avait choisie la troupe de la Dame de coeur en guise de divertissement. Une comédie musicale mêlant le réel et l'imaginaire en un conte fantastique où s'affrontent Lancelot (exterminateur de dragons de son métier) et un dragon (grand dictateur à trois têtes).

Tout le spectacle se déroule merveilleusement bien, sans accroc sans temps mort et sans jamais perdre le spectateur qu'il a gagné dès les premières répliques. Tous les ingrédients y étaient: une performance excellente des comédiens, une mise en scène précise et correcte, des jeux de scènes intéressants, des ''punches bien amenés (l'apparition du maire au début de la seconde partie), un éclairage sans bavure et une musique (signée Michel Robidoux) enivrante, entraînante... **Faut c'qui faut** pour faire un bon show!

On chante, on danse, on nous joue sur la tête (lors de l'affrontement final entre Lancelot et le Dragon), on ne ménage pas ses efforts pour nous présenter un divertissement de haute qualité, un divertissement qui enfin prend le temps de nous parler, de nous dire des choses vraies, tellement vraies qu'il faut y croire même si ça ne nous plaît pas.

Le spectacle a un fond, une profondeur qui lui donne du poids et pourtant on s'amuse tout de même, on se divertit. Il faut renouer avec le sens brechtien du mot divertissement: ''Le spectateur ne doit pas laisser sa tête au vestiaire avec son chapeau''. Le théâtre de la Dame de coeur semble l'avoir compris, il a trouvé la façon de dire des choses précises (critique de notre société de consommation où: ''Le meilleur moyen de ne pas craindre les dragons, c'est d'en avoir un chez soi'') sans verser dans le didactisme.

Il est curieux (peut-être pas après tout) de noter que souvent, ce sont les théâtres, disons, moins officiels ou moins institutionnels, qui nous présentent du théâtre de haute qualité, du théâtre professionnel dans le bon sens du mot. ●

Musique

Des interprètes québécois qui nous enchantent dont un violoneux

par Pierre Prévost

La maison Select, Canada a lancé récemment trois disques de qualité que je n'hésite pas à recommander aux mélomanes.

Hidetaro Suzudi, violoniste, et Zeyda Ruga-Suzuki, pianiste
Sonate en la majeur de César Franck
Sonate et Tzigane de Maurice Ravel
Select — CC-15.119

Hidetaro Suzuki est chef de pupitre de l'Orchestre symphonique de Québec et professeur au Conservatoire de musique du Québec. Sa femme est professeur de musique de chambre à l'Université Laval.

La collaboration de ces deux excellents musiciens nous vaut un disque remarquable. Ils renouvellent pour nous la grande sonate de Franck qui, après de nombreuses années d'écoute, peut sembler démodée. Leur interprétation est à la fois dynamique et lyrique, sans famais verser dans la lourdeur ou la sentimentalité.

Dans les deux pièces de Ravel, ils donnent la preuve de la diversité de leur instinct musical, de la finesse de leur musicalité et d'une virtuosité parfois éblouissante.

La prise de son est très claire et donne beaucoup de présence à l'exécution. Toutefois — et j'ignore pour quelle raison — le bruit de surface est fort marqué dans la sonate de Franck, défaut qui n'existe pas sur l'autre face du disque. Cette caractéristique est peut-être particulière au disque même que j'ai reçu.

Raoul Sosa, pianiste
Oeuvres de Schubert: Wanderer-Fantaisie en do majeur opus 15;
Landlers nos 1, 3, 4 et 5, opus posth. D.366;
la sonate en la mineur opus posth. 143, D.784 et l'Impromptu en la bémol majeur, opus 90 no 4
Select — CC-15.127



Quel programme! Du Schubert romantique, charmant, poétique, profond, et, dans l'Impromptu, tout cela en même temps.

Raoul Sosa, élève de Magda Tagliaferro et de Stanislav Neuhaus, d'origine argentine et maintenant québécois (il habite Montréal), s'en fait l'interprète nuancé et enthousiaste dans la Fantaisie, qui conserve avec lui toutes ses proportions de monument musical; gracieusement simple dans les Landlers; plein d'infériorité dans la grande sonate intemporelle; inexistant devant la pureté musicale de l'Impromptu.

Ici encore, brillante prise de son. Et la gravure m'a paru sans défaut.

Jean Carignan, violoneux, et
l'Orchestre de chambre McGill sous la direction d'Alexander Brott
Fantaisie pour violoneux et cordes et
Hommage à Paul Hindemith, de Donald Patriquin
Select — CC-15.128

Les violoneux, au cours des dernières années, ont acquis leurs lettres de créance au Québec. Jean Carignan est le plus connu d'entre eux et probablement le plus doué. Il démontre amplement son talent naturel, son sens aigu du rythme et sa dextérité incroyable, sur ce disque original.

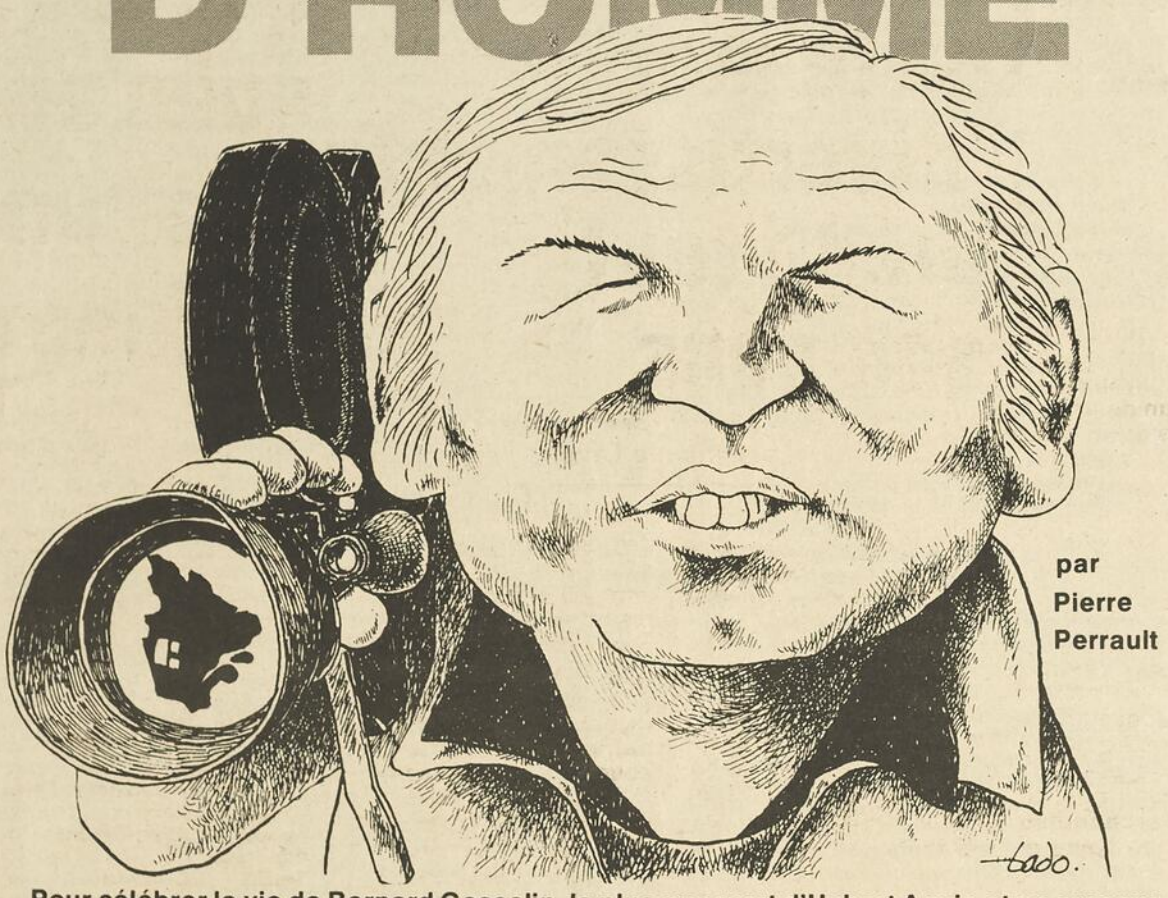
Donald Patriquin, natif des Cantons de l'Est, est professeur à la faculté de musique de l'Université McGill. Sa Fantaisie, comme l'expliquent les notes de la pochette, "est essentiellement un concerto pour violoneux". Elle comprend sept parties, ou mouvements, qui font usage de thèmes de concertos de violon bien connus, de vieux airs écossais et irlandais et de gigues traditionnelles.

L'Hommage de Patriquin à Hindemith a été composé en 1964, peu de temps après le décès du compositeur allemand. C'est une musique pleine de révérence et d'une grande élévation qui s'apparente beaucoup à celle du musicien qu'elle veut honorer.

Partout, sur ce disque, collaboration exemplaire de Brott et de ses musiciens.

Ces trois disques ont été réalisés par John Damant.

TROU D'HOMME



par Pierre Perrault

Pour célébrer la vie de Bernard Gosselin, la plus que mort d'Hubert Aquin et un presque cinquantenaire, le sien, l'écrivain et cinéaste Pierre Perrault, a écrit ce "témoignage": un texte illuminant et noir, pessimiste et robuste, un texte-cri du coeur qui, parce qu'il n'ignore rien ni de l'aliénation de nos vies ni de la richesse de nos fables, conclut par la nécessité de passer aux actes.

il n'a pas arrêté (de vivre) mais il a disparu en accélérant à l'infini

Pierre Turgeon

la naissance d'un explorateur est plus grave que l'incendie d'un musée

Pierre Morency

"Nous ne sommes pas venus au monde en cas de besoin" disait le père de Jean Royer j'en conviens. Mais qui a besoin du créateur? et quand? et pourquoi? Tout se passe comme si le besoin ne se faisait plus sentir de tous ces mets indigènes et de l'orgueil juvénile que le poète a préparé pour enfin permettre, induire une frêle existence, un fragile 15 novembre 1976. Victoire des poètes? Qui a cultivé parmi tous les mots disponibles l'orgueil indispensable à l'au-ras du jour? Et comment mourir de soif au bord de ce fleuve qu'il a lui-même nommé? Mourir de pays en terre-neuve? Mourir de nuit à l'au-ras du jour?

Pourtant, en ce jour d'extrême printemps, dans le "jardin public d'une institution privée" (qu'est-ce à dire?) pour l'écrivain connu, l'ami ancien, le neuf québécois à peine sorti du ventre langagier, le dénommé Hubert Aquin, cet espoir tout neuf, cette pluie de printemps ne suffisent pas à mettre en doute l'opportunité du vide. Ce nouveau jour n'a pas tué tant de nuit accumulée à son encontre.

Le poète, et je veux dire ce qu'il a de créateur dans l'homme d'écriture, le poète se prend parfois pour tous les autres, et cela devient insupportable, parce que c'est son métier d'accoucher les esprits et c'est pourquoi il refuse de se prendre au sérieux même s'il arrive parfois qu'il se prenne au tragique comme une neige de mars ce qui le rend inaccessible, ce qui le rend vulnérable à l'extrême où il gît.

Tantôt il transgresse, parfois il tendresse, toujours il risque sa peau comme un tambour.

La mémoire et la vie

Alors donc, me direz-vous, pour parler du plus vivace pourquoi s'en prendre au moins mort? A-t-il suffi qu'en ce jour justement j'entreprenne cette si difficile écriture que je repousse depuis plusieurs semaines, attendant quelque nécessité, un signe. Mais comment ce matin refermer le journal qui annonce avec des mots, les mêmes mots que pour toulmonde, qu'Hubert Aquin s'est donné la mort comme une récompense qui mieux lui convenait qu'un prix du gouverneur-général, comme une confirmation, comme on déclare la paix à sa mémoire. Et me voilà embarrassé d'un vivant qui refuse les piédestals et d'un mort comme une neige de mars qui n'a plus cours sauf dans les mémoires de quelques-uns et dans l'indifférence de la plupart. D'un vivant à passer inaperçu parce que l'hommage, par pudeur, n'ose pas dévorer les vivants et d'un ami ancien à garder en mémoire malgré tant d'omissions parce que la mémoire nécromancienne s'installe dans le mort comme pour l'achever, pour éviter qu'il ne s'embarrasse lui-même de fleurons glorieux: odieuse mémoire toujours en retard sur la vie.

En vérité je me sens un peu malheureux d'appartenir à cette vieille civilisation du mausolée (à ces vestiges d'une civilisation qui s'étiole) qui n'a pas trouvé bon usage des vivants et qui s'empare du mort pour chanter les louanges. En vérité je cherche comment respecter, honorer, accueillir le vivant pour ne pas le réduire à cette extrémité de naître par défaut, pour n'avoir pas à réparer l'indifférence le jour où l'homme quitte son oeuvre et n'est plus que célèbre... ni gênant ni susceptible de refuser ou d'accepter les deniers de la trahison.

Et je songe au créateur, à celui qui répond aux questions que personne ne pose, et j'ai l'impression d'avoir vécu plusieurs fois ce roi qui se déchausse n'espérant plus le bonheur qu'il a tant poursuivi. J'ai le sentiment que la défaite d'Hubert Aquin est celle du moindre poète. Qu'il soit mort ou vif. Qu'il soit obscur ou célèbre. Ridicule ou sublime. Pourvu qu'il prenne le parti de la vérité. Et c'est pourquoi le créateur répond de sa vie, comme de sa mort, devant les hommes. Ne dirait-on pas que toute oeuvre est "**un crime contre l'humanité**" et que le créateur n'arrive jamais tout à fait, quand il marche parmi les hommes, à se réhabiliter. Ne dirait-on pas que les hommes qui se nourrissent de l'ordre des choses refusent qu'un homme ou un peuple naissent d'une certaine véhémence, d'une vérité longtemps camouflée, occultée, amortie.

C'est le pourriture qui finira par retirer le feu du bois mort.

L'acte d'écrire

Hubert Aquin était partisan de la vie et j'en dirai autant d'un cinéaste ou d'un meunier, de la vie qui ne demande qu'à naître, à briser l'oeuf d'entraves, d'enfarges, de cette perfection de l'oeuf et des constitutions. La vie ressemble à autre chose qu'à ce jardinage des juristes. Partisan: mot oublié, effacé de nos petites circonstances. Partisan, il proposait l'incandescence à ce peuple de bois mort.

Ce qu'on raconte du mort saisit le vif. Il a exploré son âme à notre avantage. Ecarté la soumission et le sommeil. En s'explosant. Il a fréquenté l'impertinence au litige. En éclatant comme une grenade. En capotant.

En me saccageant dans ma tête... j'ai commencé de voir...

Pierre Morency

Ce qu'il a tragiquement mis en cause, ce 15 mars 1977, Hubert Aquin, face au printemps, c'est l'acte même d'écrire en opposition aux écritures, c'est l'honneur de l'écrivain qui refuse de se soumettre aux Ecritures, qu'elles soient romaines ou chinoises.

L'écoeurement qui l'a surpris ce jour-là n'a surpris personne. J'en parle comme de moi-même et de tant d'autres. Nous sommes tous menacés ayant pris à notre charge toute la peine du monde. Nul n'écrit à son propre compte et pour s'enrichir, sauf Judas, tandis que celui qui construit des autoroutes ne demande rien à l'esprit. Je conseille au poète de ne pas fréquenter les librairies qui refusent nos gélivures car ils ne se tiennent responsable que de leur comptabilité et du niveau de vie. Et le niveau de l'âme, lui, qui nous en parlera pour contredire les entrepreneurs et les négriers? Qui, sinon le poète laissé pour compte, se tiendra responsable de l'âme d'un peuple?

Un travail sans filet

Il est tellement plus facile d'emprunter une âme toute faite que de révéler aux hommes d'ici leurs rivages et l'honneur du langage maternel, tellement plus facile de copier la révolution des autres que d'apprendre ce qui se passe en Abitibi, parmi les hommes qui ont vécu l'Abitibi; cette détresse et ce courage du royaume que la caméra de Gosselin nous a restitués. Comment préférer la recette toute faite, la chanson des autres. Stanké vend des livres de recettes et il fait fortune. Il ne veut pas des livres de découvrances. Et tant d'intellectuels d'ici, qui ne sont pas créateurs de leur goût de vivre, se sont mis à la remorque des recettes idéologiques. Le créateur, lui, travaille sans recette sans filet, à ses risques. Il n'attend pas les américains pour croire au "beau présent d'argile"... et il lui arrive d'en crever. Il ne se constitue pas prisonnier de la richesse des autres. Il propose aux hommes de travailler à son compte de royaume et il lui arrive d'en crever comme un abcès dans le tissu de la soumission.

Pour tout dire, à vrai dire, notre parole, celle d'Aquin, celle de Gosselin, n'est pas souveraine... ni le travail... ni la langue... ni le goût du pays.

Et j'en parle comme de moi-même et de tous les autres, le printemps qui nous arrive n'ayant pas épargné les vivants. Qui n'a pas connu le sentiment d'être rejeté, comme un coeur d'em-

prunt, comme une greffe avortée? Qui n'a pas, à l'approche de la cinquantaine, ressenti la fatigue, accepté l'idée de s'être trompé de combat, d'avoir été débordé par l'accessoire, que l'essentiel n'a plus cours, qui ne s'est pas fait à l'idée pour ne pas en crever que tout ce vin mis en bouteilles ne sera jamais bu, tous ces livres qui pourrissent dans les caves, tous ces films que Radio-Canada et Radio-Québec refusent... parce qu'ils sont trop longs... parce qu'ils ne sont pas du cinéma-bonbon... tout cela n'est que peine perdue... Peine perdue...

Et tandis que le créateur se recroqueville, cherche à passer inaperçu, à tomber dans l'oubli pour ne pas avoir l'air de se prendre pour tous les autres, la Société Radio-Canada pour fêter le jeudi-saint des québécois (celui de 1977), à grand renfort de publicité triomphante et tapageuse propose **Ben-Hur...**

Au lieu d'en rougir.

Autant ne plus jamais réveiller son âme et son intransigeance.

Ben-Hur, c'est la réponse du Pouvoir aux questions que le créateur pose à l'avenir des hommes québécois. Les regards de tendresse attentive que Gosselin pose sur les hommes de son pays et leur rêve de royaume, qui en fera une fête?

L'irrévérence minoritaire

Qu'on m'entende bien. Le créateur ne réclame pas le pouvoir mais audience. Le droit de faire son pain, de nourrir ses enfants de pain, de poésie, de musique. Il propose une société où les épiciers et les géomètres ne décideront pas de la pertinence de l'âme pour faire recettes. Or je m'aperçois que toute nourriture et surtout les terrestres et aussi les autres en conséquence qui rentrent dans ma maison dépendent du choix des épiciers: de Steinberg's, de Canada Packers, de Swift, de Stanké, de Hachette, de Radio-Canada... et j'en mesure les conséquences. Je n'informe pas mes enfants. Ma parole n'arrive pas jusqu'à eux. Ils me méprisent de cet humble propos que j'essaie de tenir. Et ce jeudi-saint, ils regarderont **Ben-Hur** sans même savoir qu'un royaume les attend, sans soupçonner que dans ma cave pourrissent des films, des livres, des poèmes et cet article à propos de la difficulté de chercher un itinéraire que m'inspirent Gosselin et Aquin, tout cela n'en finit pas de pourrir dans ma cave malgré le printemps qui tourmente les érables avant les pommiers et les hommes à l'approchant de la cinquantaine.

Et voilà ce que j'en dis. La parole d'Aquin n'était pas souveraine et en conséquence elle était ombrageuse, passait sous silence, fréquentait la clandestinité, germait en vain dans sa cave comme les oignons. Et un jour il a vidé la place, il n'était plus là dans son ombre, et il a supprimé l'ombre pour ne laisser entre nos mains qu'une trace plus rouge que durable, comme un martyr qui récuse l'espoir et le combat, comme si le goût du combat l'avait détruit. Il avait trompé le silence qui ne lui pardonnait pas son irrévérence minoritaire.

Il n'est pas mort à son propre compte même s'il est mort en son nom! Il n'est pas mort parce qu'il était en chômage même s'il souffrait de cette négligence du présent! Il n'est pas mort non plus parce que c'était le printemps même si le printemps nous met tous en péril. Sans doute était-il le plus vulnérable d'entre nous mais cela n'explique pas ce qui nous arrive. Car nous sommes tous des morts en sursis. Dites-moi quel écrivain a continué son errance après avoir atteint la cinquantaine. Et c'est là qu'il faut regarder, comprendre l'intolérable.

Je croyais pourtant que nous avions vaincu enfin le désespoir de cause, surmonté les malédictions de l'écriture. Je me sentais à l'abri du suicide, m'apitoyant sur les ainés. Je me disais qu'ailleurs les écrivains prennent la peine de vieillir. Et je m'attendais à pareil sort. Bien sûr nos ainés n'avaient pas survécu à leur audace d'avoir voulu libérer la parole. Car nous fûmes devancés dans la carrière par une génération de suicidés. Et je les énumérais: St-Denys Garneau, Claude Gauvreau, Sylvain Garneau, ceux qui n'ont pas voulu survivre à leur silence. Les autres qui se sont tus ayant accepté de finir ambassadeur ou téléscripteur ou silencieux: Choquette, Grignon, Grandbois, Desrochers, ayant un jour commis l'erreur de se retourner pour voir la suite du monde.

Mourir pour ça

Il y a aussi ceux qui ont préféré l'exil sous toutes ses formes: Anne Hébert, Marie-Claire Blais, François Hertel, Jean Lemoyne impuissants à se survivre. Ceux qui ont quitté la précarité pour un royaume qui n'est pas de ce monde: Savard, Lasnier. Je parle de ceux qui ont consenti à autre chose que la littérature, à quelque chose de plus que la littérature. Et je m'inquiète de ce qui attend ceux qui sont au seuil de la cinquantaine et de ce métier de délivrer l'homme. Et j'entends dans ma tête ces quelques mots d'Hubert que je n'arrive pas à désavouer, par lesquels j'ai moi-même accueilli le même printemps, les mêmes mots pour accueillir le printemps et la cinquantaine

aujourd'hui
15 mars 1977
je n'ai plus aucune réserve en moi
je me sens détruit
je n'arrive pas à me reconstruire

Serions-nous incorrigibles? Tous les poèmes sont stupides sauf ceux qui réussissent. Alors pourquoi cette façon d'être toujours du côté du plus faible? Pourquoi cette manie de défendre la plus vulnérable, l'irréparable, Ti-Jean Carignan, César et son canot d'écorce. Quelle est cette quête de la maison québécoise chez un peuple de locataire? Sinon pour échapper à la mort ou à l'exil.

Jouer aux échecs
et perdre sa reine en partant
est-ce que c'est ça le désespoir?
H. Chiasson

Nous avons fondé un grand espoir sur la parole qui se croyait veuve et que nous avons épousée à la légère. Mais notre écriture demeure clandestine, marginale, polycopiée comme le **Rapport sur l'Etat de mes illusions** de l'incroyable poète acadien Herménégilde Chiasson qui a aussi écrit **Mourir à Scoudouc** comme pour devancer une échéance, marginale aussi, tolérée parce qu'inoffensive, et même subventionnée comme la semaine du Cinéma québécois car les jeux d'enfants dans un parc ne dérangent pas le commerce international; ce qui rend l'écriture intolérable. Toute parole qui n'est pas souveraine se sent visée même par la tolérance, honteuse comme certaine maladie.

Ah je ris
de me voir
si jaune en ce miroir

écrit celui qui à son tour de jeunesse se charge des mots qui se changent en royaume. Et j'ai envie de lui crier de briser les miroirs et les soucis qu'il prend de son image. Car le jaune signifie la peur. Quelle peur? Sinon de vivre la tendresse.

car l'écrivain
si j'ai bonne souvenance
a mission de changer la vie
et de transformer le monde
au péril de ses délices
et de ses angoisses

écrit encore celui qui prend la relève et fuit devant les miroirs qu'il rêve de fracasser car il n'arrive pas à mourir pour ça. Et à les entendre à nos trousses j'ai parfois l'impression que nous avons semé le désespoir. A entendre Chiasson, à entendre Charlebois, à entendre Aquin désespérer de lui-même, il me semble que rien n'est plus possible, que le poète cherche à détruire la poésie pour ne rien laisser derrière lui, pas la moindre idée de royaume. Comme si nous avions fait fausse route. Et les jeunes poètes derrière nous ne songent-ils plus qu'à fracasser les miroirs, à démolir cette poésie qui n'arrive jamais, qui fait peur, qui fait honte.

Et je n'ose pas ici nommer mon cousin lointain de St-Hilaire qui déjà avait annoncé son **Refus Global** et peignait le noir pour donner mauvaise conscience à la neige... et tant d'autres parmi les plus émouvants jusqu'à Hubert, l'ami du temps des Cahiers d'Arlequin et des premières armes, mais déjà par excès de lucidité la vie l'éblouissait.

Rien ne germe

Quel est-il ce refus de se mettre en cause ailleurs que dans sa propre vie? Mais avons-nous seulement une vie qui nous tienne à coeur? Nous avons perdu notre reine avant même de se mettre de la partie.

L'écrivain, l'homme d'écriture, celui qui s'est chargé des images et des signes, à 40 ans, à 50 ans finira bien par s'apercevoir que rien ne germe, qu'il parle des paroles en l'air, que **Ben-Hur** a raison...

... et la veille de sa mort, s'il s'amuse à visiter toutes les librairies de sa ville pour y dénicher un article élogieux des **Nouvelles littéraires** qui parle de son dernier livre dont personne ici n'a encore parlé ni ne parlera sauf pour lui reprocher de ne pas avoir écrit l'Iliade et l'Odyssée... et s'il cherche distraitement sur les tablettes des librairies de sa ville parmi des tas de livres incroyables, inattendus, coûteux, prétentieux, de partout ailleurs (sauf évidemment les recettes à Stanké) s'il cherche juste pour voir, sans oser demander, sans en avoir l'air, son poème tout neuf, ses quelques livres acharnés à harnacher la souffrance, sa souffrance à lui et celle de tous les clients de toutes les librairies de sa ville qui n'en veulent rien savoir, qui préfèrent qu'on leur parle des bébés-phoques ou de Dalida, et s'il constate son absence parmi tant de présences étrangères sottes et grenues, inutiles comme des palmiers au pôle-nord — que diable Malraux et ses préoccupations d'éternité ravalée peut-il pour tous ces gens qui ne savent même pas qu'ils n'existent pas — il saura dès lors s'il consent à la lucidité, s'il a cessé de rêver, s'il est le moindrement triste, si le printemps exagère, s'il a cessé de croire à l'éventuel, à l'impossible nul n'est tenu, à la vie, il saura qu'il est parvenu à la veille de sa mort.

Et il ne lui restera plus qu'à espérer docilement qu'on lui trouve une niche quelque part... honorique... pour attendre que la vie lui passe.

Lui et moi

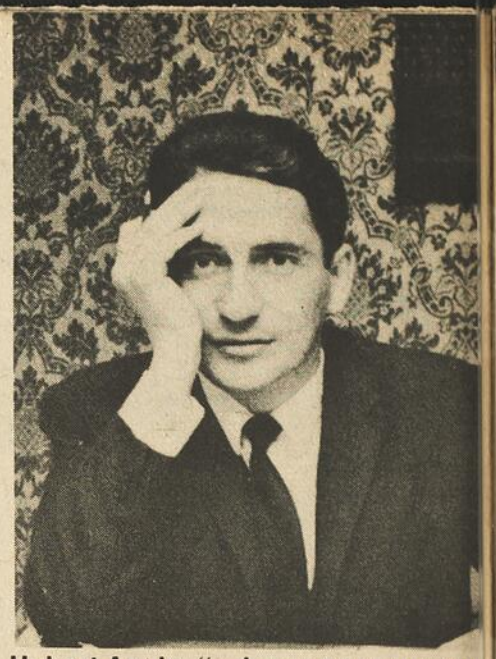
Et après ce long détour j'en arrive au vivant le plus vivace d'entre nous.

Parler de la mort d'Aquin n'est pas chose facile. Parler de la vivacité de Bernard Gosselin me paraît insurmontable, comme le printemps, comme si je le faisais à mes risques et périls. Maintenant il neige une neige de mars en ce deuxième jour d'avril, ce qui ne me facilite pas les choses. Je voudrais pouvoir ici lui donner tout simplement la parole, comme à Alexis Tremblay de l'île aux Coudres, comme à Grand-Louis-à-Joseph de l'Anse, comme à Hauris Lalancette de Rochebeaucourt, Abitibi, P.Q. Mais comment lui donner la parole s'il n'est pas là pour s'en emparer, pour l'entendre comme il entendait Hauris Lalancette nous révéler son Abitibi jusque très tard dans la nuit, pour s'en inquiéter comme d'un royaume incomparable, la deviner, la prévoir, l'anticiper, la solliciter, la recevoir, la cajoler, l'honorer, l'applaudir, la brandir, la magnifier, la contredire et la filmer.

Pour filmer Gosselin il me faudrait Gosselin.

C'est dire notre complicité et combien il m'est difficile de parler de lui sans me mettre en cause. Et c'est dire aussi en même temps, le poids sur nos épaules de ces hommes que nous avons aimés ensemble et qui en avaient gros sur le coeur de toutes les trahisons. Nous avons ensemble appris, compris que l'Abitibi après avoir attendu en vain le royaume, après avoir accompli la grande aventure de défricher "**le beau présent d'argile**", après avoir compris que toutes richesses tombaient toujours entre les mains des épiciers et des libraires, tranquillement, silencieusement se réfugie dans le bien-être social, se suicide à petit feu, s'enfuit, abandonne le combat, transporte ses maisons vers un autre espoir, une autre promesse, la plus triste de toutes, et se retrouve prisonnier de la boîte à lunch. Devant ce désastre, cet échec lamentable, que reste-t-il à dire du désespoir de cause? Encore fallut-il avoir une âme.

Et nous l'avons cherchée, une âme à crédit parmi les maisons abandonnées aux chemins, les minounes renversées, les quatre fers en l'air, dévorées par la corrosion, les violons naufragés, les peignes à bleuets à dos d'enfant blond, les moules à raquettes, les scies à glace, les râteaux à foin, les skidous éventrés, les boîtes de malle la bouche ouverte à toutes les promesses de la Terre de Chez Nous, aux annales de l'Oratoire et à Play-Boy parce que les temps changent plus vite que les scrupules. Images du désastre. Cultiver l'échec, est-ce un métier de cinéaste. Et pourtant il nous a enseigné, Hauris, tant de choses sur cette âme prise



Hubert Aquin. "... je me sens un peu malheureux d'appartenir à cette vieille civilisation du mausolée... qui n'a pas trouvé bon usage des vivants et qui s'empare du mort pour chanter les louanges."

en défaut, des choses concrètes sur notre âme de chain-saw pour enrichir du même travail la Domtar et la Continental Discount. Pas étonnant qu'il ne leur reste que la pauvreté et le bout de forces à cinquante ans.

Le violon du diable

Est-ce donc que tout cela mérite le caméramage? Et pourquoi Gosselin a-t-il investi le plus clair de son talent à dire, à exprimer, à regarder ces hommes qui n'avaient que la hache pour prendre possession du royaume. Toute la littérature et presque tout le cinéma nous éloignent de cette misère habitante, et même nos mères qui ont dilapidé l'armoire et le rouet pour apprendre à s'habiller chez Morgan, nous incitent à des cadavres exquis, des sentiments nobles et des amours libérées. Mais cet homme entravé, qui a choisi de l'imager? Quel rêveur? Quel nègre fou à investir sur sa québécitude? Difficile à comprendre. Le cinéma, ça attire, ça reluit, ça brille. Rien à faire. Il s'entête.

Pierre Perrault en tournage



photo Serge Giguère

Il insiste pour dire les vestiges, les ruines, les restes d'une humanité irremplaçable, un temps de pauvreté et d'orgueil. Partout il cherche l'orgueil et il le trouve. Est-il poète? Faut le croire. Et c'est son drame, la parole dont il se sert encore mieux que de la caméra pour prendre possession, pour digérer, assimiler, convertir tout ce qui lui arrive. De la parole il en joue comme d'un violon. Le violon du diable. Il ensorcelle. Il lui arrive même d'en abuser, de se prendre à son jeu, de se croire sur parole. La parole; c'est son cinéma. Il réinvente le moindre événement, le protège, le récupère, le dépose dans sa mémoire et le décuple, le gonfle, l'examine, le scrute, le ressuscite. Jamais aucun de ses films (qui sont parfois aussi les miens) ne sera aussi beau que le récit qu'il en fait au retour d'un tournage. Et quand il parle on dirait que le récit fermente, et à la fin dans la cuve un petit vin d'orgueil qui se laisse boire. C'est ainsi qu'il nous a révélé Ti-Jean Carignan, César et son canot d'écorce, Hauris Lalancette et ses discours incroyables assaisonnés de congrès eucharistique, de crédit social, de caisse populaire, Grand-Louis, Laurent Tremblay qu'il a surpris en train de désigner à son fils le tiroir du nordet sur un bateau, et Léopold, Léopold qui lui a dit l'autre jour l'entendant parler de cordonnerie comme un patriarche:

je croyais pas
que dans les places avancées
comme chez vous
c'est aussi raculé
moi j'étais un règne
en avant de toi
pis c'que tu m'racontes
c'est comme dans mon règne

Alexis aurait dit de lui qu'il est plus vieux que son père. Léopold de son côté aurait pu reprendre à son compte les paroles qu'il disait à propos de son père, parlant de Cartier

y était pas
pis il l'a vécu

Voilà qui met la puce à l'oreille. Gosselin quand il parle il a armé ses chiens Il est en guerre. Il cherche victoire. Il veut l'emporter. Convaincre. Conquérir. Comprendre. Avec son cinéma, il ne nous donne pas envie du cinéma, mais de nous-mêmes. Je songe à Aquin, je songe à Miron, Il ne nous laisse pas de répit. Il refuse de nous rassurer, de nous amuser, de nous endormir. Il inquiète, fustige, déteste, insulte autant qu'il admire. Il insulte notre insignifiance. Il ne nous pardonne pas nos bêtises. Il nous reproche notre servilité, notre incapacité d'inventer nos propres défis, il nous pousse au joualeresque, il nous compare à ceux qui ont construit l'Amanda et toutes les maisons du temps passé. Il n'en revient pas de notre déchéance et du mépris que nous avons eu pour notre propre génie, de ce que nous ayons vendu le royaume et même l'Abitibi pour boire le pepsi, pour acheter l'énorme médiocrité made in USA. Sa parole c'est le violon du diable et son caméramage. On n'y résiste pas. Encore faut-il l'entendre... et non **Ben-Hur**. Même quand il nous fustige autant qu'il nous aime, petit peuple d'un grand malheur...

... trop grand pour lui peut-être!

C'est lui qui a défini le peuple québécois avec le plus de méchanceté, et le plus de vérité, ce peuple qui après avoir été le champion du monde des vocations religieuses (ayant pour ainsi dire abandonné tous les autres métiers à son pire ennemi) est devenu enfin le champion olympique de la chiotte, des flamants roses, des chevreuils en plâtre, des fleurs en plastique et du clapboard en aluminium ou en amiante trois couleurs. Le poète est parti à la reconquête de ce fleuve malmené, avorté, investi par les Clarke Steamship, les Canada Steamship et les épaves de goélettes et il n'a trouvé sur chaque rivage de Montréal à Québec que ces innombrables, lamentables, misérables chiottes qui sont de plus en plus laides à mesure que les québécois deviennent foremen et s'enrichissent comme si ayant perdu toute initiative sur la forme des toits ils ne savaient plus qu'emprunter aux autres le pire: et il faut dire que les Américains, ces vendeurs de médiocrité au monde entier, sont passés maître dans l'art de fabriquer le pire en pis.

Mais de cette tristesse, il fait son poème. Non pas une lamentation mais une intransigeance. Et s'il a imaginé ce **Haut-Commissariat du Chialage** où il est passé maître il a aussi inventé le **Ministère de la Vantardise**. Et sa parole, toute sa parole, nous tourmente de notre mince orgueil et de notre incommensurable médiocrité. Pourtant ce peuple de boîte à lunch n'est pas irrémédiablement condamné. Mais souvent il se trompe d'orgueil. Et c'est à la recherche de cet orgueil que la caméra de Gosselin s'est mise en marche... pour enfin, un jour, peut-être, libérer les hommes des images qui les induisent en erreur, qui les repoussent dans le mépris.

Passer aux actes

Tout ce cinéma qu'il a entrepris par amour des hommes et non pas par amour du cinéma, ne vise-t-il pas à rééduquer les spectateurs de **Ben-Hur**, à les libérer du spectacle et de ses modèles, à les inciter à eux-mêmes, à leur démontrer que la vie est à leur portée, au coin de la rue, au bout du rang, dans l'espoir du royaume, que la vie, la vraie, la belle, celle qui ne trompe pas sur la mesure, elle se trouve dans la vie bien plus et mieux qu'au cinéma. Toute machination cinématographique n'étant jamais qu'une machination. Tant d'hommes (et de peuples) ont entrepris de se décharger de leur existence sur le dos des légendes. La vie on la trouve bien plus et mieux dans la vie que sur l'écran mais personne ne le sait. Gosselin nous ouvre par ses images une fenêtre sur le possible. Il nous propose qu'on se donne à nous-mêmes la permission de vivre, de se voter un pays, de s'induire en royaume puisque le royaume nous attend, puisque notre rêve collectif n'a pas plus petite ambition: Radio-Canada nous propose **Ben-Hur**, la vie des autres rendue inaccessible.

Se prendre en main. Reconquérir son propre visage occulté par les images. Etre soi-même le dire et l'objet du dire. La parole et l'acte. Passer aux actes. Réhabiliter la poésie des hommes détrônée par celle des poètes. Donner la parole aux hommes en toute humilité, leur proposer le royaume de leurs mains, au lieu de prendre à leur place la parole et encore une fois les emprisonner dans les Ecritures, les Doctrines, les Idéologies.

Cette tâche est énorme et dangereuse et les poètes parfois meurent d'avoir voulu vivre en dehors des images. Je propose Gosselin à tous ceux qui se cherchent une légende. Il n'a emprunté à personne les règles de son discours et les termes de sa foi. Et cette parole me réconforte. Si Gosselin n'existait pas, si Alexis n'existait pas, si Gosselin se taisait pour laisser la place à tous les discours qui nous viennent d'ailleurs comme les oranges, nous n'aurions plus rien à prétendre, et la domesticité nous deviendrait plus facile. Et il en reste, hélas, qui se confortent dans ce triste sort, il en reste qui ne mordent pas la main qui les nourrit des miettes qui tombent de la table des investisseurs et il en reste pour nous réduire à **Ben-Hur,** pour se déguiser en moine tibétain, en berger andin, en diciple de Mao, en beat-nicks, en Elvis Presley, en cheval de Roy Rogers plutôt que de chevaucher

ma pouliche ma jument
su'l'chemin des habitants

Jean-Paul Filion

Mais la parole finira bien par venir à bout des Ecritures, la vie par dépasser les modèles, tous ceux qui hésitent encore au seuil d'eux-mêmes, tous ceux qui sont

en conflit constant entre
le prêt-à-penser... et leur
identité québécoise...

Jean Charlebois

cesseront d'essayer de convertir la masse à leurs Ecritures pour se convertir eux-mêmes à cette parole collective qu'ils ont dans la peau (mais le costume finit par prendre la place du moine) et que Gosselin brandit en toute honnêteté intellectuelle, et ils quitteront le navire de leurs prétentions dialectiques où seuls les rois-nègres qui habitent la capitulation, le respect des autres et la honte de soi-même continueront le voyage sans avoir compris qu'à force de marcher accroupis ils ne se relèveront plus jamais.

Gosselin a entrepris d'explorer notre désir de royaume. Il finira bien par y trouver une âme. Et alors nous cesserons de nous mettre au musée. Nous recommencerons ce jour-là à produire du patrimoine. Et l'avenir ne nous donnera plus la trouille qui s'empare des notables aussitôt qu'on leur propose de n'être plus lâches que les autres à notre avantage.

●

CLARKE

SYNONYME DE "TRANSPORT"
AU QUÉBEC DEPUIS 1921.



En 1977, Clarke Maritime Ltée et Newfoundland Steamships Limited sont les principaux transporteurs maritimes de Montréal vers la Côte Nord et Terre-Neuve.
Grâce à leurs navires modernes à chargement latéral ils offrent un service rapide, fréquent et économique à l'année longue.



CLARKE

Clarke Transport Canada Ltée

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
FACULTÉ DE L'ÉDUCATION PERMANENTE

FORMATION PERSONNELLE ET PERFECTIONNEMENT PROFESSIONNEL AUTOMNE 1977

CONNAISSANCE DU JAPON
- La civilisation japonaise (1ère partie) - 24 h

CONNAISSANCE DU QUÉBEC
- Attitudes et comportements des Québécois - 3 cr.
- Québec: hier et aujourd'hui - 3 cr.

CONNAISSANCE DU TIERS-MONDE
- Impérialisme, dépendance et sous-développement en Amérique latine - 45h
- Sous-développement, croissance et dépendance dans le Tiers-Monde - 75h
- La littérature de l'Amérique latine d'aujourd'hui 36h

ÉCONOMIE
- Émergence et impact du phénomène coopératif - 3 cr.
- Droit de la protection du consommateur - 3 cr.
- Économique I - 3 cr.

HISTOIRE DE L'ART
- Histoire de l'art: techniques, méthodes, recherches 45h

LA FEMME AU QUÉBEC
- La femme dans la société québécoise - 3 cr.
- Les droits de la femme québécoise 24h

MONDE DU LOISIR
- Connaissances de base en psychologie, pédagogie et sociologie du loisir - 6 cr.
- Situation du loisir au Québec - 3 cr.
- Urbanisme et loisir - 3 cr.
- Analyse comparée du loisir au Québec et dans le monde I - 3 cr.

MONDE DU TRAVAIL
- Droit du travail I - 3 cr.
- Principes de l'administration et de l'organisation - 3 cr.
- Psychologie du travail - 3 cr.
- Comptabilité industrielle - 3 cr.

PSYCHOLOGIE
- Psychologie de l'apprentissage - 3 cr.
- Psychologie générale - 3 cr.
- Notion et évolution des valeurs chez les jeunes - 3 cr.

SOCIOLOGIE
- Éléments de sociologie - 3 cr.
- Sociologie de la santé - 3 cr.

TECHNIQUES ET MÉTHODES
- Entraînement au travail en équipe - 3 cr.
- Méthode de travail intellectuel - 15h
- Introduction à la statistique - 3 cr.
- Techniques d'évaluation et de recherche - 3 cr.

On peut s'inscrire dès MAINTENANT
et jusqu'au 30 AOUT

Brochure sur demande

FACULTÉ DE L'ÉDUCATION PERMANENTE
3333, Chemin Queen Mary, 6e étage
Tél.: 343-6090
343-6992 (après 17 heures)

Université de Montréal

Faculté des sciences de l'éducation

Programme de perfectionnement des maîtres de français à l'élémentaire

Poste à plein temps, coordonnateur de la recherche.

Fonctions prévues:
- coordonner les recherches appliquées en didactique du français et la production de matériel pour les cours de perfec tionnement
- être le responsable d'un comité d'approbation des projets de recherche et de la répartition des sommes affectées à la recherche;
- aider les professeurs à élaborer et à réaliser leurs projets de recherche;
- rédiger et présenter les rapports annuels sur l'état des recherches;
- assurer la récupération et la diffusion des résultats;
- participer aux réunions régulières de l'équipe.

Exigences:
- doctorat en sciences de l'éducation, psychologie scolaire ou linguistique;
- expérience en recherche;
- capacité de travailler en équipe.

Durée de l'engagement:

Traitement:
Selon les qualifications et l'expérience.

Postes (3) de professeurs à plein temps dans les domaines suivants:

- lecture, littérature enfantine à l'élémentaire
- grammaire à l'élémentaire.

Fonctions prévues:
- assurer 12 crédits de cours de premier cycle dans un des domaines indiqués ci-dessus;
- réaliser des productions de matériel pédagogique ou des recherches appliquées en didactique du français;
- participer aux réunions régulières de l'équipe.

Exigences:
- doctorat ou maîtrise en sciences de l'éducation, linguistique ou psychologie scolaire;
- expérience dans l'enseignement à l'élémentaire;
- expérience en animation ou en enseignement aux adultes.

Durée de l'engagement:
Un an, renouvelable.

Traitement:
Selon les qualifications et l'expérience.

Les intéressés doivent faire parvenir leur curriculum vitae avant le **4 août 1977** à:

Monsieur André Brassard
Vice-doyen à l'administration
Faculté des sciences de l'éducation
C.P. 6203, Succursale A
Montréal, Québec
H3C 3T3

DES RENAULT 5L 1977 POUR $3,495.00*!

(pneus Michelin et antirouille inclus)

Livraison immédiate
Financement bancaire sur les lieux
Voitures de Courtoisie gratuites

RENAULT



Automobiles Renault Ville Marie inc.

Le concessionnaire Renault des Québecois

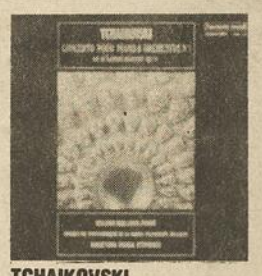
2230, rue VIAU
(Entre Ontario et Hochelaga)
MÉTRO VIAU
254-9971

**Certains équipements montrés sur la photo sont optionnels.*

DES DISQUES avec 30% de remise



CHERUBINI
Requiem en do mineur
Radio-Télévision bulgare
HM-143 ($8.98) **$6.25**



TCHAIKOVSKI
Concerto pour piano no 1
Radio-Télévision bulgare
HM-120 ($7.98) **$5.55**



JEAN-PIERRE RAMPAL
Concertos pour flûte
Telemann - Benda
HM-425 ($8.98) **$6.25**



LE PETIT LIVRE D'ANNA-MAGDALENA BACH
Bernard Lagacé - Micheline Tessier
MAS-404 ($4.98) **$3.47**



LE PIANO ROMANTIQUE
Gagnon - Berg - Haydn - Chopin
André-Sébastien Savoie
MAS-416 ($4.98) **$3.47**



MOUSSORGSKY
Airs de la Khovantchina
Opéra de Sofia
HM-131 ($4.98) **$3.47**

Veuillez ajouter 8% pour la taxe et $0.50 (par disque) pour l'expédition.
Exemple
$3.47 + .28 + .50 = $4.25
$5.55 + .45 + .50 = $6.50
$6.25 + .50 + .50 = $7.25

BON DE COMMANDE

LE JOUR INC. 1435, rue Bleury, Montréal H3A 2H7

Veuillez expédier

- ☐ HM-143 - Cherubini
- ☐ HM-425 - J.-P. Rampal
- ☐ MAS-416 - Piano
- ☐ HM-120 - Tchaikovski
- ☐ MAS-404 - Bach
- ☐ HM-131 - Moussorgski

Nom: .....

Adresse: .....

Ville: .....

Code Postal: ..... ☐ **chèque** ☐ **mandat (Pas de PSL)**